

LES AUTEURS EN HERBE

2011-2012



66 HISTOIRES PALPITANTES

TOME 1



© Éditions Sivori, 2012, tous droits réservés.

www.sivori.ca

ISBN : 978-2-924228-01-2

Dépôt légal : quatrième trimestre, 2012

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

LES AUTEURS EN HERBE 2011-2012



HISTOIRES PALPITANTES

TOME 1

LesÉditions
WWW **SIVORI** • CA

Présentation

Le projet Auteurs-écoles a débuté en 2011. Sa visée est de promouvoir la lecture en passant par l'écriture, et ce tout particulièrement pour les garçons qui, trop souvent pour des raisons culturelles, ont été amenés à concevoir l'écriture comme étant une « affaire de filles » et se sont ainsi privés du pouvoir que procure la connaissance.

La distribution des 7000 exemplaires du livre de la première année a donné lieu à beaucoup d'enthousiasme chez les élèves-auteurs, mais aussi a révélé que beaucoup d'élèves aiment lire des histoires rédigées par d'autres élèves de leur âge. De nombreux témoignages ont fait valoir l'impact positif provoqué chez les élèves-auteurs à la réception d'un « vrai livre » auquel ils avaient participé activement. Il ne fait aucun doute que pour ces élèves leur perception de l'écriture se sera développée.

En janvier 2012, pour la seconde année du projet, pas moins de dix-huit auteurs ont été associés avec trente-trois classes de 7^e année partout en Ontario. Leur « mission » consistait à conseiller leurs élèves associés dans la rédaction d'une histoire de leur choix.

Le rôle des auteurs n'était absolument pas de rédiger ou d'imaginer à la place des élèves, mais uniquement de les conseiller et, le cas échéant, de les encourager. Les histoires que vous allez lire ont donc été intégralement

imaginées et rédigées par les élèves. Les auteurs n'étaient présents que pour donner des conseils techniques d'écriture, et les enseignantes ou enseignants que pour les encadrer quant à l'orthographe et à la grammaire.

Il est à noter que dans chaque classe participante, deux groupes ont été formés, un pour les filles et un pour les garçons. En conséquence, les histoires sont chacune le résultat soit d'une équipe de filles, soit d'une équipe de garçons. La raison de cette séparation selon le genre visait avant tout à permettre à chaque groupe de s'exprimer le plus librement possible.

Pour le reste, il faut le répéter, ces histoires sont entièrement le fruit de l'imagination et de la rédaction des élèves. Aucune ligne n'a été composée ni par les auteurs ni par les enseignantes ou les enseignants.

Si parfois certaines histoires peuvent sembler « enfantines », d'autres, au contraire, nous laissent comprendre qu'il y a réellement des talents cachés partout en province. Des auteurs en herbe pour qui, peut-être, ce projet sera le déclic qui leur donnera l'idée de faire profiter le plus grand nombre de leur talent.

Il convient ici de remercier et de féliciter pour ce bel accomplissement tous les élèves participants, mais aussi les auteurs, les enseignants et les directions concernées. C'était une entreprise qui demandait parfois à surmonter plusieurs défis. Il importe également de remercier le ministère de l'Éducation qui, en le

finançant, a rendu ce projet possible.

Nous en sommes à présent au stade ultime du projet 2011-2012, celui qui consiste à présenter ces soixante-six histoires à tous les élèves de 7^e année des écoles françaises de la province. Au cours de leur lecture, ces mêmes élèves sont invités à se rendre en ligne (voir les instructions dans les dernières pages du livre) pour y évaluer les histoires qu'ils auront lues. Ces évaluations seront compilées électroniquement et l'équipe d'élèves qui aura composé l'histoire ayant reçu le plus haut score recevra le Crayon d'or 2012. En rappelant ici que ce sont les filles de 7^e année de la classe de Mme Clarissa Bégin, à l'école Étienne Brûlé, à Toronto qui ont remporté le Crayon d'or 2011.

Qui gagnera le 2012 ?

Bonne lecture !

Philippe Porée-Kurrer

Concepteur et coordonnateur du projet Auteurs-écoles

AVERTISSEMENT : *La réalisation de ce projet a été rendue possible grâce à la contribution financière du ministère de l'Éducation de l'Ontario. Son contenu n'engage que ses auteurs et ne traduit pas nécessairement le point de vue du Ministère.*

TABLE DES MATIÈRES

Présentation.....	5
<i>Accidents meurtriers.</i>	11
<i>Poursuite dans la jungle Bajka</i>	39
<i>La perception d'Avril Labonté</i>	55
<i>Cher poison clair.</i>	73
<i>Poursuite.</i>	85
<i>Pourquoi ma vie est comme ça?</i>	93
<i>Revanche.</i>	117
<i>Un voyage mystérieux</i>	123
<i>Arsenic 5.</i>	139
<i>Bonne nouvelle, mauvaise nouvelle.</i>	147
<i>Cœurs brûlés.</i>	161
<i>Contamination.</i>	171
<i>Croisière</i>	183
<i>De Pauvre à Riche.</i>	195
<i>Sous l'eau des Caraïbes.</i>	201
<i>Triple 2</i>	215
<i>Un crayon bien aiguisé</i>	227
<i>Un dérangement inattendu.</i>	237
<i>Un jeu d'argent tout en vert.</i>	249
<i>Un psychopathe à Honolulu.</i>	261
<i>Vengeance.</i>	275
<i>Évaluer les histoires.</i>	291

Accidents meurtriers

Par les filles de 7^e, classe de Mme Colette Raj, Collège français, Toronto, écrivain-mentor: Gaï de Ropraz

Partie 1

1995, 21 septembre

Robert Moreau, un homme dans la cinquantaine avancée aux cheveux encore noirs et abondants arborait un visage avenant que soulignait une moustache trimée à la perfection. Pensif, les doigts pianotant ses lèvres, il repassait dans sa mémoire un article qui, l'autre jour, avait particulièrement attiré son attention. Il traitait d'un problème dramatique qui était survenu à l'école Richmond On The Hill, entraînant mystérieusement la mort de trois jeunes filles de douzième année.

Toujours dans ses pensées, le détective soupira.

— Je n'y crois tout simplement pas! Quelque chose cloche dans cette histoire, marmonna-t-il pour lui-même à maintes reprises.

Songeur, le regard ailleurs, il versa de l'eau chaude dans sa tasse de café. Il était tellement absorbé dans ses pensées qu'il ne se rendit même pas compte que le liquide débordait.....

— Zut alors! s'écria-t-il alors que le café chaud lui brûlait la main.

Puis jetant aussitôt un regard à l'horloge qui indiquait 8 heures, il ajouta nerveusement :

— Oh non ! Je vais être en retard !

Un peu plus tard, installé dans son bureau, il commença ses recherches sur l'article. Des noms défilèrent au fur et à mesure de sa lecture : Melissa, Silvie, Léa. Malgré la fatigue qui gagnait ses yeux, il poursuivit ses recherches, car pour lui, quelque chose n'avait pas de sens.

Quelques heures s'égrenèrent, et tout à son travail de recherche, le détective entendit des bruits de pas. Mais il n'en tint pas compte. Soudain, dans le silence de la pièce, une voix l'apostropha. C'était celle de Monsieur Perton, le chef de Robert :

— Détective Moreau ! Vous êtes en retard !

— Veuillez m'en excuser, répondit sincèrement Robert. Mais avez-vous lu l'article à propos des trois filles qui sont mortes cette semaine ?

— Oui, et c'est très intéressant. Pourquoi me demandez-vous cela ? interrogea monsieur Perton avec un intérêt non dissimulé.

— Je m'interroge, car quelque chose ne semble pas logique dans cette histoire. Écoutez ! Puis-je, s'il vous plaît, vous demander la permission de faire une enquête ? En même temps, il croisait ses doigts.

— Hmm... D'accord, répondit le chef l'air préoccupé.

— Merci ! Merci beaucoup Monsieur, dit Robert avec gratitude.

Robert opta de se rendre à l'école à pied. C'était une belle journée de fin d'été et l'air humide et frais

de l'automne lui donnait un sentiment d'étrange satisfaction. L'école Richmond On The Hill n'était pas éloignée et malgré son genou qui l'handicapait, le détective se rendit à l'école en moins d'une demi-heure. Cette institution paraissait comme un palais médiéval avec ses fers forgés qui en faisaient le tour.

Derrière l'école, il y avait un jardin de verdure qui s'étalait sur des centaines de mètres. D'un côté, il finissait tout près d'un lac et de l'autre, il se perdait dans une cour entourée de pierres qui faisait office de terrain de jeux. Robert ouvrit la porte de l'école. Devant lui s'enfilait un long corridor compliqué, aux planchers parfaitement vernis et aux murs blancs décorés de tableaux, qu'il emprunta de son pas fatigué. Au bout d'un certain moment, et après s'être perdu pour la troisième fois, Robert décida de demander à quelqu'un où se trouvait le bureau.

Arrivé devant la secrétaire, il se racla la gorge et dit à voix haute :

— Bonjour, excusez-moi. Je m'appelle Robert Moreau et je suis un détective travaillant pour la police. Je suis ici pour poser quelques questions à la directrice à propos des trois accidents qui ont eu lieu ici, la semaine passée.

— Bien sûr monsieur... frappez directement à la porte de son bureau.

Après l'avoir remerciée, Robert cogna trois coups. La porte s'ouvrit aussitôt sur une main tendue, suivie d'une voix autoritaire qui lui ordonna d'entrer.

— Robert Moreau, détective à Scotland Yard. Je suis désolé si je vous importune, mais je me suis intéressé aux étranges accidents mortels qui ont eu lieu chez vous.

Le détective n'eut pas le temps de finir sa phrase, que déjà la directrice lui répondait :

— Aucune raison de me présenter vos excuses. Je suis enchantée de vous rencontrer, et il est tout à fait normal que vous vous intéressiez à ce triste fait divers qui n'est qu'une pauvre coïncidence ! Et je peux vous assurer que ces morts ne sont que de malheureux accidents.

— En tant que policier, mon rôle est simple : je viens uniquement pour me rendre compte si, par hasard, ces incidents dramatiques ne seraient pas prémédités.

— Mais je vous assure qu'il n'y a rien à cacher ! La police locale a déjà fait le nécessaire avec une longue enquête.

— Mais j'y pense ! Vous ne m'avez même pas dit votre nom. À qui ai-je l'honneur ?

— Nathalie Jones, directrice.

— Vous occupez ce poste depuis longtemps ?

— Pas plus de cinq ans. C'est moi qui ai ouvert cette école.

— Vous êtes jeune ! Et vous avez déjà un grand succès ! Vos parents doivent être fiers de vous !

— Hélas, ils sont morts pendant la Guerre. De ce fait, je suis orpheline.

— Et bien, je vous admire, Mademoiselle !

Du coup, le visage de la directrice se métamorphosa, laissant entrevoir un piteux sourire.

— Monsieur Moreau, je suis désolée. Je vous ai mal reçu. Et j'ajouterais que vous faites bien de venir, car une enquête plus approfondie calmera les parents qui sont si nerveux ! Par où voulez-vous commencer ?

Partie 2

Après avoir pris congé de la directrice, Robert Moreau s'était dirigé d'un pas débonnaire vers la porte d'entrée. La chance devait être de son côté, car il n'avait pas fait vingt pas que soudain il entendit des pleurs. Immédiatement, son sixième sens s'éveilla flairant une piste qui pourrait conduire aux indices et créer les occasions d'en savoir un peu plus. Il tâcha de situer le bruit et se retrouva dans un petit couloir sombre, rarement utilisé. C'est alors que le détective aperçut une ombre, le dos au mur et recourbée sur elle-même, secouée par de longs sanglots.

— Mais, qu'y a-t-il ? questionna Robert Moreau, d'une voix à laquelle il essaya de donner un ton à la fois familier et compatissant.

— Oh ! ce n'est pas grave. Ne vous occupez pas de moi... Je pleure si souvent depuis cette horrible tragédie au cours de laquelle mes amies sont mortes...

— Ah ! Vous connaissiez ces trois pauvres filles ?

— Oui... elles étaient mes meilleures amies ! murmura la voix provenant de l'ombre.

— Je suis un détective de Scotland Yard, annonça Robert de la manière la plus calme possible malgré l'excitation qui le gagnait. Il ajouta sur un ton encore

plus bas : « Et je veux découvrir la vérité ! S'il vous plaît, aidez-moi en me donnant votre version des faits ! »

— À quel endroit et à quel moment dois-je commencer mon récit ?

— Dès le début.

— Eh bien ! C'est simple : j'ai rencontré mes trois amies voilà quatre ans à peu près. Je venais de déménager à Londres et mes parents m'ont inscrite à une école, celle-ci ...et... j'ai rencontré Sylvie, Melissa et Leah. Elles étaient tellement gentilles.

— Parlez-moi d'elles, insista Robert Moreau.

— Bien, à ce que je sache, il semblerait qu'elles se connaissaient depuis toujours... leurs parents étaient amis, et leurs grands-parents aussi ! Elles étaient vraiment... je ne sais pas comment dire... tellement intelligentes et consciencieuses. Je ne vois vraiment pas qui a pu leur vouloir du mal !

— Vous croyez donc que c'est un meurtre ?

— Oh oui ! mais je n'ose le dire à quiconque.

— Mais pourquoi croyez-vous que ce sont des meurtres ?

— Eh bien... tout a commencé avec le décès de Sylvie qui a été renversée par une voiture. À ce moment-là, je ne croyais pas que sa mort avait été préméditée. Mais, quelques jours plus tard, Léa est morte.

— Comment s'est déroulée sa mort ?

— Je n'étais pas dans sa classe à ce moment-là, mais j'ai entendu dire plus tard qu'elle avait été appelée au bureau et c'est en descendant les escaliers qu'elle aurait

glissé. Toutefois, il semble que le garde-fou n'était pas bien verrouillé et elle est tombée, se tuant sur le coup. C'est la directrice, qui venait la chercher en classe, qui l'a découverte.

— Et le dernier meurtre... ou accident ?

— C'était le plus étrange ! Leah était très prudente. Elle n'aurait jamais fait ça... de toute manière. Elle est allée à la piscine autour de 8 heures. Personne ne sait comment, mais elle s'est noyée. Certains disent qu'elle aurait bu, je ne le crois pas ; Leah ne buvait jamais.

— Merci. Une dernière question : Comment avez-vous été acceptée à cette école ?

— Je dois dire que c'était... bizarre. En effet, un jour, Mélissa, Silvie et Leah ont reçu des invitations pour devenir pensionnaires à Richmond On The Hill.

— Et vous ?

— Jamais ! Je n'ai jamais rien reçu. J'étais un peu surprise... offusquée même, puisque toutes mes amies étaient invitées, mais pas moi... mon père m'a donc inscrit.

— Merci, merci beaucoup pour ce témoignage.

— De rien... mais... de grâce, Monsieur, trouvez la solution à ce mystère !

En prenant congé de la jeune fille, Robert Moreau n'avait qu'une seule idée en tête : aller inspecter l'escalier qui s'était si facilement détaché.

Partie 3

Le lendemain, le détective retourna à l'école

secondaire Richmond On The Hill. Il le fit pour enquêter sur le premier crime qui avait été commis dans les escaliers et où la victime, nommée Melissa avait perdu la vie. De ce fait, dès son arrivée au collège, il chercha à se faire expliquer l'endroit où l'accident s'était produit. On le conduisit alors vers l'escalier. Immédiatement, Robert remarqua d'abord le garde-fou qui manquait, et ensuite, la disparition de la corde de protection qui empêchait les filles de passer trop près du trou. Des vis jonchaient le sol auprès d'une boîte d'outils, démontrant que les réparations étaient en cours. Toujours très curieux, car l'affaire l'intéressait, le détective se pencha du haut des marches dans le vide pour mieux observer. C'est alors que dans un geste de protection naturel il plaça sa main sur l'une des marches de bois. À son grand étonnement, il la retira immédiatement percevant une présence liquide visqueuse qu'il reconnut pour être de l'huile. Il se releva d'un bond. Les yeux grands ouverts, il s'écria :

— À présent, j'en suis sûr ! C'est un meurtre ! C'est horrible ! On a tout manigancé pour que la malheureuse fille glisse vers la mort !

D'un regard inquisiteur, il parcourut les alentours à la recherche de nouveaux indices. Soudain, ses yeux tombèrent sur un portefeuille rose qu'il ramassa soigneusement avec son mouchoir pour sauvegarder les empreintes, puis il l'ouvrit avec mille précautions. À l'intérieur se trouvait la photo de la jeune Melissa. Enfouissant tous ces objets dans sa poche, songeur, le détective rentra chez lui.

Dès qu'il poussa la porte de son appartement, sans attendre, il se laissa tomber dans son fauteuil et commença à détailler le contenu du mystérieux portefeuille. Mis à part la photo de Melissa, le petit objet de cuir contenait une autre photo d'elle en compagnie d'amis, quelques coupures en dollars et une troisième épreuve photographique, légèrement ternie et abîmée par les âges. Néanmoins, elle permettait de reconnaître de manière nette un homme vêtu d'un uniforme militaire, se tenant fièrement auprès d'un autre homme. Robert détailla la photo avec stupeur. En arrière-plan, derrière les deux militaires, apparaissait la croix gammée, emblème des nazis pendant la dernière guerre mondiale. Robert porta sa main à son menton, et pour lui-même, songeur énonça à haute voix :

— Ce meurtre est peut-être bien plus complexe et plus profond que je ne le croyais ! Et que viennent faire les nazis ici ? C'est vraiment inattendu !

Après un long silence, il murmura pour lui-même :

— Ces nazis, ont-ils réellement un rôle à jouer dans cette histoire ?

Partie 4

Le lendemain, M. Moreau marchait lentement dans la cour d'école, les yeux rivés au sol à la recherche de nouveaux indices, lorsqu'au coin d'un mur il surprit une conversation entre deux personnes. Une voix féminine chuchotée apostrophait la personne face à elle. Le ton était puissant :

— Je sais ce que vous avez fait... Il n'est pas question que je reste silencieuse!

Immédiatement, Robert se blottit contre la paroi pour ne pas être vu. Il risqua un œil, et se rendit compte qu'il s'agissait d'une jeune femme et d'un garçon déjà adulte.

La voix masculine répondit du tac au tac, menaçante :

— Si vous dites quoi que ce soit... vous en connaissez les conséquences!

— Ce n'est certainement pas à vous de me dire ce que je dois faire!

— Si vous ne m'écoutez pas, vous perdrez votre emploi sur l'heure, et vous serez à la porte!

La conversation s'était arrêtée. La femme, comprenant qu'elle n'avait plus d'argument à opposer, et que de ce fait elle était obligée de se plier au bon vouloir du jeune garçon, se mit à piétiner le sol de colère. Puis, dans une brusque volte-face, elle s'enfuit dans un couloir. Monsieur Moreau, sans se faire voir, tenta de suivre la silhouette fluide dans le dédale des longs corridors. Au bout de plusieurs minutes d'une poursuite effrénée, il arriva devant une porte anodine, placée en coin. Une plaque de cuivre apposée dessus annonçait très simplement « Janette Smith, Concierge ». Notre détective s'arrêta, essoufflé. Hochant anslà tête comme s'il voulait s'en convaincre lui-même, il se reprit à deux fois pour ânonner en sourdine :

— Je suis sûr et certain de ne pas me tromper en

disant que je suis tombé sur quelqu'un qui connaît beaucoup de choses! Quelqu'un qui sait, et qui a vu! Donc un témoin important! Mais un témoin qui a vu quoi? Et ça, il va falloir le découvrir!

Et sans plus attendre, s'adossant au mur, il sortit un mouchoir à carreau pour s'éponger la figure ruisselante de sueur.

Partie 5

S'étant refait une apparence conviviale, Robert Moreau décida qu'il était temps de passer à la vitesse supérieure. « Il faut agir, et vite! » se dit-il en lui-même. Et immédiatement, il essaya d'ouvrir la porte de la concierge en pressant le pommeau. Mais la porte restait fermée à toute tentative. C'est à cet instant qu'un bruit de verre cassé lui parvint au travers du mur. Quelque chose venait de briser. Immédiatement, il décida de cogner vigoureusement pour se faire entendre. Très vite dans sa tête, il envisagea mille choses, et en particulier le drame que la malheureuse concierge se soit blessée.

Au bout de quelques instants, avec prudence, la porte s'entrebâilla, laissant apparaître le visage étonné de la concierge. La voix balbutiante, cherchant ses mots, la concierge réussit à prononcer :

— Bon... bonjour... c'est... c'est pourquoi?

Avec un sourire encourageant, Robert Moreau interrogea :

— Je suis le détective Robert Moreau. Est-ce que je peux vous poser quelques questions relatives à l'enquête

que je mène?

— Bien sûr, répondit la concierge en s'effaçant du chambranle. Entrez, je vous en prie.

Poli, mais d'un pas décidé, Robert pénétra à l'intérieur de la loge de la concierge. C'était une petite chambre aux murs recouverts de papiers peints fanés par les ans. Par endroits, sous l'effet de la lumière ou de l'humidité, ils se décollaient en lambeaux, laissant traîner vers le plancher de tristes chevelures multicolores. Lourds et poussiéreux, de grands rideaux plaqués aux fenêtres sales tâchaient de cacher une misère naturelle. Des bris d'une bouteille de vodka gisaient dans un coin.

Un rien gêné, Robert Moreau entra dans la petite pièce. Son regard se porta d'abord vers le sol pour constater les déchets non encore retirés. Puis il glissa vers la table, encombrée d'un fatras de papiers, servant un peu à tout, en particulier de bureaux. Un sourire en coin apparut sur le visage débonnaire de notre détective. En fait, il se demandait comment cette personne pouvait remplir le rôle de concierge, lorsque sa demeure, en particulier sa table de travail était dans un aussi triste état. Cherchant des yeux où s'asseoir, il posa délicatement le bord de son postérieur sur l'une des deux chaises présentes, laissant l'autre à la concierge.

Le silence s'instaura quelques secondes, chacun dévisageant l'autre. Robert Moreau posa la première question :

— Où étiez vous lorsque Léa s'est noyé? Vous êtes au courant que Léa s'est noyée, n'est-ce pas? Où étiez-vous

au moment de son accident ?

— J'étais en train de nettoyer le 3e étage de l'école, répondit-elle sans hésiter.

— Existe-t-il une clef pour la piscine ?

— Oui, bien sûr !

— Et cette clé de la piscine se trouve à quel endroit ? questionna le détective en plissant des yeux, cherchant visiblement à savoir où se logeait la vérité de cette histoire compliquée.

La concierge n'avait pas l'air d'être à son aise. En réalité, elle semblait malade. Notre détective, conscient de la condition précaire de la vieille femme fut pris de pitié, et décida de ne pas poser trop de questions. D'une petite voix, elle lui répondit néanmoins :

— Eh... bien... je crois que les clefs sont quelque part dans cette pièce... mais la directrice a aussi des doubles, ajouta-t-elle dans un souffle.

— Mais le soir du crime, à quel endroit se situaient vos clefs ?

— Elles étaient... je ne sais pas... je me souviens que le fils de la directrice me les a demandées. Mais j'ai refusé de les lui donner.

Robert marqua un étonnement sincère :

— Ah bon ? La directrice a un fils ? Je ne le savais pas. Mais dites-moi, comment est-il ce garçon ?

— Ah, mais j'ai beaucoup à dire sur ce garçon. Il est tellement gentil, serviable et si sérieux avec un beau sourire. En fait, c'est un jeune homme très social, qui

parle avec tout le monde. En plus, il aide les démunis. Je sais aussi qu'il adore sa mère. J'aimerais avoir un fils comme lui. Je n'ai jamais vu Thomas faire quelque chose de mal à quiconque.

Le détective fronça les sourcils en entendant les paroles de la concierge qui parlait vite et sans expression, comme quelqu'un qui ment.

— Je... je dois vous quitter, monsieur. Pour aller nettoyer le couloir...

Sur ces paroles, le détective décida de ne pas insister et se leva, étirant ses jambes. « Tiens, tiens, un garçon dans une école de filles? De plus, le fils de la directrice? Et une clé si convoitée... qui semble avoir disparue! Comme c'est étrange! », se dit-il en lui-même.

Dès qu'il sortit de la loge de la concierge, d'un pas vif et moustache au vent, Robert se dirigea vers les jardins où il avait décidé de marcher pour pouvoir mieux penser.

Partie 6

Le détective longeait la piscine pour se rendre dans une partie plus ombragée des jardins. Chemin faisant, tête baissée, il était encore dans ses pensées lorsqu'il vit un objet brillant dans l'herbe qui bordait le bassin d'eau. Son sixième sens en éveil, Robert se pencha pour le ramasser. C'était une clef qu'il tritura dans ses doigts, puis jetant un regard à la ronde, il remarqua deux filles, une brunette et une aux cheveux roux, qui semblaient être à la recherche de quelque chose, puisqu'à genoux sur le sol, elles rampaient retournant de leurs doigts la

poussière. On aurait dit qu'elles avaient perdu quelque chose de précieux. À la fois curieux et étonné, Monsieur Moreau s'approcha.

— Bonjour les filles. Que se passe-t-il? Avez-vous perdu quelque chose?

Relevant la tête, l'une des deux filles lui répondit :

— Oui. On est à la recherche d'une clef...

— C'est bizarre! Précisément, je viens de tomber sur une clef près de la piscine. Le détective agitait la clef entre ses doigts, face aux deux filles qui se relevaient.

— Rendez-la-nous, dit celle aux cheveux bruns d'un ton impératif. Nous en avons besoin!

Immédiatement, la suspicion s'empara du visage de monsieur Moreau. Il jeta aux deux filles un regard étrange. Et plus il les dévisageait, plus sa conviction se raffermissait sur l'étrangeté de la situation. Pourquoi ces deux jeunes filles étaient-elles aussi avides de retrouver cette clef, apparemment sans valeur utile?

Sans rien dévoiler de ses sentiments, tenant la clef toujours dans sa main, il ordonna aux deux jeunes personnes de le suivre à l'intérieur du bâtiment. Choisisant une salle de classe vide, sombre et silencieuse, il entra, alluma la lumière, et se tournant vers elles, il se rendit compte que la peur traversait leurs regards.

— Bonjour Mesdemoiselles, je ne me suis pas présenté: Robert Moreau de Scotland Yard.

Les deux filles reprenaient une certaine contenance. L'une des deux interrogea :

— Bonjour Monsieur. Trouvez-vous qu'il y a un

problème à chercher une clef?

— Oui, il y a un gros problème. Savez-vous qu'il y a eu trois décès dans cette école, dont les circonstances n'ont pas été élucidées? De ce fait, je voudrais vous questionner à ce sujet.

Les deux jeunes filles parurent gênées. Elles répondirent en murmurant :

— C'est très difficile de répondre... On ne peut pas vous dire grand-chose...

— Pouvez-vous m'expliquer pour quelle raison c'est difficile?

— Euh, non... c'est... personnel. C'était... c'était un service pour... pour... Monsieur Jones...

— Monsieur Jones? De qui s'agit-il?

— Le fils de la directrice...

C'est pourquoi, Robert Moreau les laissa partir, tout en conservant en mémoire que pour le moment, bien que cette recherche de clef soit pour le moins étrange, il ne disposait d'aucune preuve tangible de leur culpabilité.

Partie 7

À la suite cet épisode de clef retrouvée, la déduction était simple: il devenait urgent pour Robert Moreau de rencontrer le fils de la directrice. La secrétaire était présente au bureau lorsqu'il y pénétra de sa démarche décidée.

— Puis-je parler à Monsieur Jones s'il vous plaît?

— Très bien. Je vais le prévenir.

Robert attendit dans le bureau de la secrétaire.

Presque immédiatement un jeune homme se présenta. C'était le fils de la directrice, Thomas Jones, dont les cheveux de couleur brun foncé, courts et mal peignés, donnaient l'impression que la personne venait tout juste de se réveiller se tenait debout dans l'encadrement de la porte du bureau. Sa taille et son visage semblaient menaçants, mais sans être forcé. Il avait le regard limpide, d'un bleu très clair, rappelant les cieux délavés après un grand vent.

Ses yeux fascinants de pureté se fixèrent sur Robert, presque de manière intense. Dans sa main, il tenait un paquet de papiers enfouis à la va-vite dans une enveloppe jaune. Il se déplaça avec élégance, d'une démarche souple, au passage, il déposa les documents sur le bureau installé dans le coin de la salle. Il apparaissait très maître de lui, contrôlant chaque geste, et se mouvant comme si le domaine éducatif lui appartenait depuis sa naissance.

— Je m'appelle Robert Moreau. Je suis détective à Scotland Yard. Vous connaissez la raison de mon appel ?

Le regard clair se posa sur lui. La voix était calme.

— Oui, bien sûr. Vous êtes ici pour trouver des détails sur les morts suspectes

— Avez-vous connu les victimes ?

Pour la première fois, le jeune homme montra le signe d'un sentiment. Son visage se revêtit d'une ombre de tristesse sincère.

— Malheureusement oui, je les ai fréquentées pendant plusieurs années...

— Oh, je suis désolé. Quelle école fréquentez-vous ?

— Une école privée, comportant uniquement des garçons. Ce n'est pas très loin d'ici. Ce qui me donne l'occasion de rendre visite à l'école de ma mère et l'aider là où je peux.

— Je vais vous avouer que je pense qu'il s'agit de meurtres, et non d'accidents à répétition. Est-ce que vous avez des informations qui me seraient utiles dans mon enquête à me communiquer?

Le jeune garçon parut hésiter à répondre. Son visage refléta un embarras, et la voix chancela, bien que restant trop calme, détachée, dénuée d'émotions. Le détective le remarqua immédiatement, pour cataloguer ce comportement comme non sincère, conduisant vers le mensonge.

— Non. J'ai bien peur de ne pas pouvoir vous être utile. Je ne sais rien! Excusez-moi, mais... mais sincèrement... je ne peux pas vous aider.

Énigmatique, le détective remercia, salua, et quitta l'école sans rien révéler. Et surtout pas la conviction bien ancrée en lui, lui suggérant que le fils était bien plus au courant qu'il ne voulait le faire paraître. En fait, peu à peu, une idée plus précise prenait corps dans la tête de l'inspecteur: à ses yeux, le fils devenait un suspect sérieux.

Partie 8

Ce soir-là, la fatigue s'empara du corps de l'inspecteur, qui, aussitôt rentré chez lui, se laissa tomber sur son lit, épuisé par la longue journée de labeur. Après une nuit

réparatrice, il se réveilla tout ragaillardi, prit rapidement son café, et se rendit d'un pas décidé chez les parents de Silvie.

Ils habitaient une maison de banlieue au nord de la ville de Richmond, qui semblait se cacher derrière un boisé d'arbres aux feuilles déjà mordorées. C'était une bâtisse solide, belle et spacieuse, construite de pierre blanche avec de grandes fenêtres s'ouvrant sur un parc aux grands arbres. La porte d'entrée était encadrée par des buissons fleuris au-dessus desquels, une cage contenant un joli oiseau jaune, se balançait. Le détective n'eut à cogner qu'une seule fois avant que la porte ne s'ouvre à la volée.

— Bonjour! Que puis-je faire pour vous? demanda une femme d'environ quarante-cinq ans, jolie, aux cheveux brun-caramel et au sourire triste, mais accueillant.

— Je m'appelle Robert Moreau et je suis chargé de l'enquête sur la mort de Silvie.

— Ma pauvre fille... murmura la femme d'une voix pleine de larmes, je m'appelle Marguerite Gerguen, j'appelle mon mari.

Une fois installé dans un salon rempli de majestueux tableaux, de chandeliers de cristal, dans des fauteuils de velours bleus et dorés, un majestueux salon apparut aux yeux du détective. Des peintures de grands maîtres couvraient de hauts murs. Au centre de la pièce étaient disposés de profonds fauteuils recouverts de velours. Ne laissant pas paraître son étonnement face à cet étalage de

luxe, Robert Moreau s'enfonça dans l'un des fauteuils. À l'arrivée de M. Guergen, il se leva et prit la parole aussitôt :

— Bonjour M. Guergen, je suis sincèrement désolé pour votre fille. Je m'appelle Robert Moreau, je suis détective et je suis chargé d'éclairer le mystère qui entoure la mort de votre fille.

— Oh Mon Dieu !

— Je vous avouerai que je n'ai pas encore découvert de motif... du moins, un motif précis personnellement lié à votre fille. Je dois donc supposer que le meurtre doit avoir un lien avec votre passé, et celui des deux autres filles... Vous connaissiez la famille de Mélissa et Leah ?

— Oui. Mes parents connaissaient les leurs... nous nous sommes battus ensemble pendant la dernière guerre mondiale, prononça le mari, les lèvres pincées et le regard contraint.

Il ajouta dans un souffle, le regard vissé sur le parquet de bois :

— Nous sommes restés amis. Et nos filles étaient des amies d'enfance.

— Je m'excuse s'il s'agit d'une question délicate, mais je me dois d'insister : de quel côté étiez-vous ?

— Du côté nazi. Aujourd'hui, cela m'attriste beaucoup, mais je n'y peux rien. J'étais petit, tout jeune, sans idées préconçues, et on ne m'a pas donné le choix.

— Je vous comprends. Vos travailliez en...

— Autriche

— Et votre famille a-t-elle fait de grands scandales?

— Ma famille et celles de Mélissa et de Leah ont travaillé ensemble dans le but de chercher à persécuter une autre famille qui était contre les nazis. Ils sont tous morts depuis. Il ne doit rester qu'un ou deux survivants, du nom de Jones, il me semble.

— Une dernière question: vos parents sont-ils encore vivants?

— Mon père, seulement...

— Et comment se sent-il face à ces meurtres?

— Il est dévasté... son trésor... morte!

— Une fois de plus, je suis désolé pour lui et pour toute votre famille.

Les deux autres familles affirmèrent la même chose.

Partie 9

Décidé à mieux comprendre la situation et le sombre passé de toutes ces personnes, le détective se dirigea vers la bibliothèque. Il était persuadé que c'était là, dans un livre d'histoire relatant la dernière guerre, qu'il pourrait glaner les informations nécessaires sur la famille de la directrice.

D'un pas décidé, il entra dans la belle salle réservée aux livres et à la méditation, et s'adressa à voix basse à la bibliothécaire:

— Bonjour Madame, je suis le détective Robert Moreau et j'aimerais savoir s'il y a un livre qui contient des informations sur la Seconde Guerre mondiale, ou plus précisément sur la famille Jones.

— Enchanté monsieur ; oui effectivement, en vous dirigeant sur votre gauche vers la section que vous voyez d'ici, vous devriez trouver le livre que vous cherchez. Nous avons presque tous les ouvrages traitant des deux guerres mondiales. En les compulsant, vous allez certainement tomber sur des informations se rapportant aux quelques familles qui ont participé à la guerre.

— Merci Madame.

— De rien.

Le détective remercia et se dirigea immédiatement vers la section G où se trouvaient les livres de guerre recherchés. Après en avoir feuilleté plusieurs, il tomba par hasard sur une page qui détaillait les agissements de certaines familles qui avaient eu un rôle actif pendant la Seconde Guerre mondiale. Et tout aussi soudainement, le nom de la famille Jones lui sauta aux yeux. L'article détaillait le rôle de chacun, précisant que tous les membres de la famille Jones avaient été tués en prenant une part active dans le conflit opposant l'Europe aux nazis. Néanmoins, une seule personne sous le nom de Jones avait survécu, gardant en elle une grande rancune qui la poussait, semblait-il, vers la vengeance.

Partie 10

D'un pas rapide, Robert Moreau revint vers l'école, et se dirigea vers le bureau de la directrice. Étonnée par cette soudaine apparition, la directrice le questionna vivement :

— Que voulez-vous, Monsieur ?

— S'il vous plaît, appelez la concierge, mademoiselle Marie, et votre fils.

Remarquant l'empressement du détective, la directrice s'exécuta. Lorsque tout ce petit monde fut rassemblé, d'un ton à la fois autoritaire et théâtral l'employé de Scotland Yard s'exclama :

— J'ai trouvé la solution !

La directrice fut la première à réagir :

— Que voulez-vous dire, Monsieur ? Je ne comprends plus rien ! Ce n'étaient donc pas des accidents ?

— Non effectivement, et j'ai découvert tout le contraire, Madame. Mais gardez vos forces, car nous avons un long récit devant nous.

— C'est impossible ! Je n'arrive pas à le croire !

— Vous allez pourtant le constater de vous-même. Mais commençons par le début. Et je vais vous avouer, dès mon arrivée, et même avant, j'ai toujours eu l'impression que quelque chose de funèbre et dangereux se tramait ici... Et ce sentiment s'est aggravé aussitôt après vous avoir rencontrée, Madame. J'ai tout de suite su que de grands drames avaient traversé votre existence... et surtout, que votre vie de jeune fille avait été ruinée par quelqu'un... ou par quelque chose.

— Mais comment pouvez-vous prétendre que ma vie est liée à ces meurtres ?

— Meurtres ? Vous avouez donc que ces morts ne sont pas accidentelles, mais bien au contraire, des meurtres ?

— Si... si vous le dites...

— Tant mieux si vous le reconnaissez! Comme je le disais, peu à peu mes soupçons se sont étayés sur de minuscules détails, et puis ont été confirmés quand j'ai parlé à Mademoiselle Marie. Son témoignage, selon lequel les trois filles tuées avaient été invitées à s'inscrire à l'école, mais que Marie avait été oubliée, me parut troublante. De suite, j'ai envisagé le pire... mais je n'avais pas de preuves. Mon premier soupçon m'est venu presque immédiatement, quand j'ai découvert un reste d'huile sur l'escalier. Si cette huile confirmait la notion de meurtre, elle ne me guidait pas vers le meurtrier. Je me rendis ensuite dans les jardins où j'ai surpris une conversation entre un jeune homme et la concierge. Celle-ci était harcelée par le jeune homme qui voulait son silence... mais pourquoi? Aurait-elle vu quelque chose? Je l'ai interviewée et j'ai tout de suite découvert son secret: elle était alcoolique. C'était une bonne manière de vous acheter votre silence, Mme la concierge, n'est-ce pas? À partir de là, tout s'est étalé devant moi, comme des tic tac toe qui tombent: j'ai découvert une clef à côté de la piscine, qui appartenait à la directrice... mais son fils l'avait le soir du meurtre de Léa. J'ai aussi remarqué un cabanon, cachette idéale, à côté de la piscine. J'en conclus que le soir du meurtre, la concierge était cachée dans ce cabanon, et a tout vu et tout entendu. Par contre, je ne connaissais toujours pas le meurtrier, bien que j'eusse en moi une forme d'intuition. Mais ce dont j'étais sûr, c'est que Madame la concierge ne me dirait pas qui avait tué ces demoiselles.

La vieille dame se justifia maladroitement :

— Vous devez me comprendre! Ma situation était pour le moins précaire. Sans mon emploi, je ne suis plus rien! Mais je peux...

— Peu importe pour l'instant, votre tour viendra. Comme je disais... j'ai deviné que le fils de la directrice avait à faire dans cette histoire. J'ai ensuite visité les parents des victimes, qui m'avouèrent tous avoir honte de leur passé et de leurs propres parents, qui auraient commis d'horribles crimes au nom de Hitler. Là, j'ai tout su. Madame la Directrice, pourriez-vous m'aider à compléter cette histoire?

— Mais, moi que sais-je de plus que vous?

— La comédie est finie. Je vous accuse de ces meurtres, et vous n'avez pas agi seule. La concierge peut nous en dire autant. Toutefois, ma conscience professionnelle me force de vous donner une chance de vous expliquer. Je vous prie donc de vous justifier! Sinon, je devrai vous enfermer ici en attendant votre arrestation, ou encore vous emmener à la police locale... mais alors, personne ne vous écouterait! Voulez-vous que j'aille dévoiler à la justice vos méfaits?

Tout d'un coup, l'expression du visage de la directrice tiraillée par des tics nerveux changea du tout au tout. Perdant sa lueur pâle, il vira au vert livide que soulignaient ses yeux colériques, illuminés d'une lueur rageuse. La directrice se leva brusquement, et d'une main leste ouvrit un tiroir de son bureau pour en sortir un pistolet qu'elle pointa vers le front de Robert

Moreau. Contre toute attente, celui-ci soupira, et dit d'un ton très calme :

— La police encercle l'école...

La logique du policier fit apparaître un voile de doute sur le visage fermé de la directrice. Elle soupira, et du bout des lèvres murmura en s'asseyant :

— Très bien, vous avez gagné. J'espère que cela vous satisfait.

— Maman, s'il te plaît..., supplia le fils.

— Ne t'en fais pas, Thomas. Les dés sont jetés. Mon destin est accompli, j'endosse toute la responsabilité. Ne t'en fais pas pour toi, répondit la directrice.

Puis, il y eut un long silence. Après une grande respiration, d'un ton monocorde, Mme Jones commença le récit des faits :

— La guerre débuta lorsque j'avais dix ans environ. Nous vivions en Autriche dans une belle et grande maison, avec un joli jardin. Ma famille était heureuse, unie... pourtant, quand cette odieuse guerre nous a frappés, mes parents, de fiers et braves gens, se sont immédiatement opposés aux nazis. Ils se sont joints à une association antinazie. En faisaient aussi partie Fritz Gerguen, une Allemande supposément opposée aux nazis, qui avait dû fuir son pays natal, Gérard Perrin, un Français, et Helena Balta, une Russe. Mais ces trois personnes avaient reçu la mission d'infiltrer cette association par les nazis et c'est eux qui ont été à l'origine de l'arrestation et de la déportation de ma famille. Moi seule, qui à ce moment-là étais dans un

pensionnat, ai survécu. À la fin de la guerre, j'ai émigré en Angleterre. J'y ai rencontré un journaliste, que j'ai épousé. J'ai eu un fils, Thomas, et je suis devenue la femme que vous voyez devant vous. Quand mon mari est mort, il y a dix ans environ, j'ai décidé que le destin était trop cruel, j'en avais assez d'être perpétuellement la victime, et je voulais en finir avec mon passé. J'ai mis mon plan en action et j'ai ouvert cette école. J'ai convaincu mon fils de m'aider; il était mieux placé que moi pour mettre en place quelques... dispositions. Nous en arrivons à cette année, et mon plan allait à merveille. Je m'étais débrouillée d'inscrire enfin les trois jeunes filles sur lesquelles j'avais gardé un œil, mais elles étaient déjà en douzième année, et je m'impatiais! J'ai invité mon fils à l'école, et tout était en place. Le premier jour, mon fils s'est amusé avec le moteur de la voiture d'un ami qui venait nous rendre visite. En fait, il a fait en sorte que son ami arrive au même moment que Silvie, qui, débarquant de son auto, a été malheureusement renversée...

— Nous connaissons le reste, déclara le détective, Léa a été appelée au bureau, il y avait de l'huile sur l'escalier, elle a glissé et en essayant de se rattraper au garde-fou dévissé, elle est tombée morte. Et Mélissa, droguée à son insu, a été invitée à la piscine... par votre fils... et s'est noyée.

— Oui, dit la directrice avec un reste de dignité, et c'est ainsi que Silvie Gerguen, petite fille de Fritz Gerguen, Mélissa Perrin, petite fille de Gérard Perrin, et

Leah Bourgeon, fille de Helena Balta, sont mortes! Ma vengeance est accomplie, puisque les familles qui ont causé ce mal à ma famille ont mal à leur tour!

Et sur ce, la femme nerveusement épuisée, s'écroula sur son fauteuil. Le détective Robert Moreau se leva.

— Maintenant, suivez-moi. Le commissaire de police vous attend à l'extérieur. Il ne vous reste plus qu'à espérer que la clémence d'un juge puisse un jour vous redonner la liberté.

— Ne vous en faites pas pour la liberté, M. Moreau. La prison me semblera un doux repos par rapport aux années de tourment que j'ai vécues jusqu'à présent.

Là-dessus, Robert Moreau prit le chemin de sa maison, le cœur lourd, mais conscient d'avoir accompli sa mission.

Poursuite dans la jungle Bajka

Par les garçons de la 7^eB, classe de Mme Nancy Denis-Gauthier, École élémentaire publique Jeunesse Active, Sturgeon Falls, écrivain-mentor: Philippe Porée-Kurrer

Introduction

Parmi les beautés de la Jungle Bajka, il y a des arbres gigantesques, des chutes d'eau pure qui miroitent au soleil et des animaux exotiques de beauté extravagante. Mais il y a aussi une multitude de dangers cachés, tels des pirates à la recherche des cités d'or, des serpents au venin mortel et des tigres féroces. Cette petite île isolée, à une centaine de kilomètres à l'est de l'Afrique, ne peut être atteinte que par avion, une seule fois par semaine.

Charles Deschenes est un explorateur canadien âgé de trente-six ans. Cet homme robuste de taille moyenne, aux yeux bleus sur un visage ovale et bronzé projette l'image d'un homme solide et déterminé. Il arrive à Bajka dans le but de retrouver son cousin, Jean-Louis, disparu depuis quatre ans. Le sens de l'aventure et le désir de découvrir le secret de cette île, dont lui avait parlé son grand-père, avaient attiré Jean-Louis à cet endroit.

Au début de cette quête mystérieuse, l'aventurier communiquait régulièrement avec Charles, mais lorsque les communications ont cessé, Charles a commencé à s'inquiéter. Jean-Louis aimait bien les aventures

et partait pour de grandes périodes de temps, mais il avait toujours l'habitude de donner de ses nouvelles régulièrement. Puis plus rien n'est arrivé. Craignant le pire, Charles est donc parti à sa recherche.

Ayant atterri à dix-neuf heures, Charles s'empresse de se diriger vers le seul endroit d'hébergement disponible : quelques huttes réservées aux visiteurs de Bajka.

Au matin d'une bonne nuit de sommeil qui l'a reposé, Charles se met en quête d'indices pouvant expliquer la disparition de son cousin. Il commence par questionner les gens du village Akjab en leur montrant une photo de Jean-Louis, cependant personne ne semble se souvenir de lui.

— Nous avons beaucoup de gens à la recherche de trésors. Certains reviennent, d'autres ne reviennent pas, lui dit le gérant du camp d'hébergement.

— Où vont ces visiteurs en général pour rechercher ce fameux trésor ? demande Charles.

— Quelques-uns embauchent des guides pour découvrir la région, d'autres s'aventurent seuls. Si tu as besoin de guides, tu peux en trouver à l'autre bout du village. Moi, personnellement, je n'ai jamais cru à ces histoires de trésors.

Pas convaincu d'avoir besoin d'un guide, Charles part seul à la recherche de son cousin, assuré qu'il pourra suivre la carte de l'île que lui a remis le gérant. De plus, Charles est en possession des quelques lettres reçues de Jean-Louis avant sa disparition. Il espère qu'il y trouvera de l'information utile.

S'avançant dans la jungle depuis de longues heures, Charles entend soudain un grondement. En se retournant, il aperçoit un homme bizarre, sans doute un fou échappé d'un asile qui se prend pour un pirate. Le malade se met à courir après Charles en criant :

— C'est moi le roi de la jungle !

Charles court pour s'échapper au dément. Ce faisant, il tombe dans un trou de sable mouvant. Il se débat pour s'en sortir, mais ses efforts sont vains, il s'enfonce de plus en plus. Soudain, il voit un homme qui fouette le « pirate » avec une verge de bois. Le fou se sauve et le héros s'approche de Charles. Il porte un pantalon et une chemise beiges, un chapeau rond et des grosses bottes noires, sans doute la tenue d'un guide. L'accompagnateur aide Charles à s'extirper de son trou.

— Ça va ? lui demande le guide.

— Oui, merci beaucoup !

— Je suis Yves, dit le guide en tendant la main à Charles. C'est dangereux par ici, que fais-tu, seul ?

— Je suis à la recherche de mon cousin. Il est venu ici il y a quatre ans et n'est jamais revenu. J'ai décidé d'essayer de le retrouver moi-même. Son nom est Jean-Louis, penses-tu l'avoir déjà vu ?

Charles donne une description détaillée de son cousin, mais ceci ne déclenche aucun souvenir pour le guide :

— Désolé, mon ami, il y a tellement de gens qui passent ici d'une année à l'autre ; tu m'as pratiquement décrit chacun des Canadiens avec qui j'ai fait affaire

dans la dernière décennie.

Cependant, la curiosité du cicérone est piquée. Il pose des questions au sujet de la mission de Jean-Louis et des détails de son aventure.

— Si tu te souviens de quelque chose, peux-tu m'en faire part ? Je suis à l'auberge Akjab.

— Si je me souviens de quelque chose, j'irai te voir. En attendant, fais attention, cette jungle est dangereuse.

Chapitre 1

Charles a repris ses recherches. Il avance avec précaution dans la jungle, regardant attentivement à droite et à gauche. Lorsque la nuit arrive, Charles est épuisé. Il décide de bivouaquer, mais son repos n'est pas aussi apaisant que le jour précédent. Chaque bruit, tels les sifflements des serpents et les grondements des tigres, le fait sursauter. Au matin, exténué, il reprend son enquête.

Après de longues heures, il lance tout haut le nom de son cousin, mais évidemment personne ne lui répond. Il est découragé. Pourquoi n'a-t-il pas accepté d'accompagner Jean-Louis ? Pourquoi l'a-t-il laissé entreprendre seul ce voyage ?

Réalisant qu'il ne pourra pas trouver Jean-Louis seul, Charles se décide à embaucher un guide. Il retourne à Akjab, à l'endroit suggéré par le gérant de l'auberge et voit Yves.

— C'est un bon signe, tu es encore vivant, plaisante Yves en le voyant s'approcher.

— Serais-tu disponible pour me servir de guide ?

— Je peux t'accompagner, acquiesce Yves. Mais donne-moi une idée de la personne que nous cherchons. La jungle est vaste, c'est difficile d'y retrouver quelqu'un.

— Dans une de ses lettres, il parlait d'une grotte, près d'un rocher.

— Ça ne me dit rien de précis ; il y a plusieurs places comme ça...

— Il a aussi parlé d'étranges espèces botaniques.

Yves réfléchit longuement afin de décider quelle direction prendre. Après s'être équipés de toutes les provisions nécessaires pour survivre dans la jungle pendant quelques jours, Charles et Yves reprennent le sentier de la jungle.

Après trois jours, ils sont épuisés. Ils ont vu de nombreuses grottes et rochers, ainsi que des plantes jamais répertoriées, mais aucun indice quant au cousin disparu.

Chapitre 2

Découragé de ne rien trouver, Yves décide de prendre un raccourci pour se rendre au prochain lieu.

— Est-ce que ce raccourci est sécuritaire ? questionne Charles nerveusement.

— Rien n'est sécuritaire dans cette jungle, mais ça nous épargnera du temps, répond Yves.

Charles le suit en se méfiant néanmoins de la route proposée. La jungle est sombre du fait de la densité des arbres feuillus. Sans cesse, ils doivent repousser des

nuages de moustiques qui les attaquent. Après un bout de temps, les aventuriers voient un nouveau sentier et décident de le suivre. Heureux de finalement se sauver des anophèles, leur joie est vite annihilée lorsqu'ils se rendent compte qu'ils sont entourés par la tribu des Chiboogaboos.

— Qui sont ces gens ? demande Charles.

— C'est la tribu des Chiboogaboos ; c'est la plus dangereuse des tribus sur notre île. Il faut se sauver et ça presse !

Les deux partent à vive allure, mais Charles trébuche et se retrouve entouré par les sauvages. Yves a cependant réussi à se sauver. Charles craint que sa vie ne s'achève là, mais comme il lève la main pour se couvrir le visage, la troupe ne semble plus hostile. Celui qui semble être le chef sourit et tend la main à Charles pour l'aider à se relever. Il en profite pour examiner longuement la montre au poignet du visiteur. S'imaginant que la tribu s'intéresse à sa montre, Charles l'enlève et la tend au chef présumé. Celui-ci l'accepte et le laisse repartir.

Il repart dans la direction par laquelle Yves s'est échappé. Quelques kilomètres plus loin, Charles entend :

— Charles... Charles...

— Yves ?

Voyant que Charles est seul, Yves sort du bosquet derrière lequel il était caché.

— Tu es vivant ?

— Non, je suis mort ! répond Charles d'un ton

sarcastique.

— Comment as-tu fait pour t'échapper ?

— Si tu étais resté, tu aurais pu le voir par toi-même !

Charles est extrêmement vexé du fait que son guide l'ait abandonné. Yves s'excuse à maintes reprises, expliquant qu'il croyait sincèrement que Charles le suivait. S'inquiétant de plus en plus des dangers de la jungle, Charles réalise qu'il n'a pas d'autre choix que d'excuser Yves puisqu'il ne peut s'aventurer plus loin sans aide.

Ayant repris leur marche, ils arrivent à une caverne et s'y installent pour la nuit.

Au milieu de la nuit, Charles se réveille subitement, regarde les alentours et constate qu'il est maintenant seul... où est donc Yves ?

Ayant rencontré plusieurs dangers ces derniers jours, Charles évite d'élever la voix, au lieu de cela il se lève et fouille son sac pour trouver sa lampe de poche.

— Où sont donc passées mes lettres ? se demande-t-il tout haut remarquant que la pochette du sac est vide.

Découragé d'avoir égaré les seuls indices qui expliquent le parcours de Jean-Louis, il ne sait pas ce que devrait être sa prochaine étape.

Charles va au plus creux de la caverne pour voir si Yves s'y trouve, mais il n'y a personne.

Chapitre 3

Quelque peu désorienté, Charles ne sait pas où commencer en sortant de la caverne. Tous les arbres

se ressemblent et tous les sentiers sont identiques. La fatigue commence sérieusement à se faire sentir et Charles trébuche sur une vieille souche à moitié enfouie. Cela lui permet néanmoins de découvrir une trace de botte qui semble fraîche. Il se demande si c'est une trace laissée par son guide. Charles décide de suivre les traces. Il est tellement concentré à les repérer dans le sol humide qu'il perd un peu conscience de ce qui l'entoure. Soudain, il aperçoit deux gigantesques tigres. Leurs dents ont plus de quatre pouces. La peur paralyse Charles qui en mouille ses pantalons. Il se sauve à toutes jambes, suivi des deux tigres. Soudain, les deux félins tombent sur le côté comme s'ils étaient morts. S'approchant d'eux prudemment, Charles remarque des petites fléchettes plantées dans leur cou. Il ne veut pas rester pour voir ce qui leur est arrivé et attendre qu'ils se réveillent, il reprend ses recherches et retrouve les traces de pas.

La journée passe sans qu'il ait revu son guide. Puisque le soleil se couchera bientôt, il décide de s'installer pour la nuit près d'un ruisseau. À partir de quelques petits morceaux de bois, il se fait un feu pour éloigner les animaux.

Le lendemain matin, Charles reprend son chemin. En milieu de journée, il découvre une caverne illuminée par des torches dissimulée derrière des chutes d'eau. Charles n'est pas trop certain si cette place est piégée. Il inspecte attentivement les lieux pour s'assurer qu'il ne déclenchera pas de surprise mortelle. Il avance très

lentement quand soudain sa pelle tombe de son sac à dos, provoquant un écho dans le large couloir illuminé par les flambeaux. Le bruit réveille une des espèces les plus dangereuses qui soient : la souris Bajka ! Avec des dents de vampire, des griffes comme un T-Rex et une queue assez musclée pour lever un éléphant, cette créature est hors de l'ordinaire. Elle part à la poursuite de Charles qui n'est armé que d'une hache. Donnant un coup de queue, la souris propulse Charles contre le mur. Il donne un coup de hache, mais la souris est trop rapide. Après plusieurs tentatives, il atteint cependant la queue de la souris et la lui coupe. Ceci fâche le rongeur qui n'est vraiment pas enchanté d'avoir perdu sa queue. Elle saute sur la jambe de Charles et y enfonce férocement ses dents de vampire. Les hurlements de Charles résonnent dans la caverne. Son visage est labouré, sa jambe pleine de trous de dents de souris. Charles lance un dernier coup de hache, frappant et tuant la souris. Il est tellement épuisé par cette attaque qu'il doit prendre quelques minutes avant de pouvoir se relever.

— Mon pauvre cousin... que lui a-t-il prit de venir ici seul ? Aucun trésor ne vaut cela !

Il est encore sous l'effet de choc, lorsqu'il décide de poursuivre sa route, avant que d'autres souris ou tigres n'arrivent.

La caverne se divise en plusieurs couloirs. Incertain de quelle direction prendre, Charles décide d'aller vers la droite. Avançant lentement, il trouve un tombeau chargé de systèmes électroniques. Il se demande qui

peut vivre ici, lorsqu'il aperçoit Yves.

— Yves!

— Oui, répond Yves surpris et qui visiblement ne s'attendait pas à voir Charles dans cette caverne. Que fais-tu ici?

— Je te cherche. Évidemment! Tu as disparu hier et je m'inquiétais. Un guide n'est pas censé abandonner son employeur! Je te paye pour tes services, non?

— Donne-moi la chance d'expliquer ce qui s'est produit. Je suis parti, hier, avant ton réveil, dans l'intention de retourner. J'essayais de découvrir différents sentiers...

— Si tu avais l'intention de revenir, pourquoi as-tu pris toutes les choses?

— Comme habitant de cette île depuis plusieurs années, je sais qu'il faut toujours apporter ses affaires au cas où l'on en aurait besoin.

— Donc, tu es parti pour m'aider?

— Oui! assure Yves, mais le temps que je retourne à la caverne, tu n'étais plus là.

— Je me suis fait attaquer par des tigres et par une immense souris. Puis n'oublions pas la tribu, l'autre jour... À ce jour, je ne peux pas dire que je me sens mieux avec toi!

— Je sais que tu es fâché, mais ce n'est pas de ma faute. Écoute, on va retourner à la recherche de ton cousin, et tu verras que ça va bien aller.

Charles ne sait plus quoi faire. Il n'est même pas certain s'il doit continuer. Si son cousin a rencontré

les mêmes dangers, il est probable qu'il n'en est pas ressorti vivant. Pour la première fois depuis le début de sa mission, il songe à abandonner. Finalement, ce n'est que sur l'insistance d'Yves qu'il décide de poursuivre.

Les deux repartent et, devant un sentier inconnu, Yves propose à Charles de l'attendre.

— Là, tu veux me laisser seul encore, fait remarquer Charles très irrité.

— Je crois connaître le sentier; et je veux juste m'assurer qu'il n'y a pas de danger pour toi.

— Puis toi? Que m'arriverait-il si tu ne reviens pas?

— Je vais revenir, mais sois patient. Il y a des choses que je dois faire comme guide pour assurer ta sécurité.

Chapitre 4

Plusieurs heures ont passé et Yves n'est pas réapparu.

Charles a peur, il s'est encore fait avoir. Il décide de grimper dans un arbre pour mieux voir les alentours.

« Est-ce qu'il s'est fait capturer par une tribu de sauvages? » se demande-t-il, en imaginant son guide suspendu à une branche et transporté par deux sauvages en jupes de paille.

Soudain, il voit un petit temple en forme de pyramide qui émerge de la jungle. Son instinct d'aventurier reprend le dessus et il s'y dirige, aiguillonné par la curiosité. Arrivé, il entre avec précaution dans le monument, craintif des dangers possibles qui peuvent s'y trouver. Dans une salle, il y a une pile de feuilles mystérieuses qui capte son attention. Il s'approche

attentivement. Retirant une première feuille, il aperçoit soudain deux bottes noires. Son cœur lui tombe au ventre. Ôtant les autres feuilles, Charles découvre ce qui reste d'un corps humain. Une odeur putride de décomposition lui monte aux narines. Charles demeure immobile, mais son cerveau travaille à toute allure :

— C'est peut-être le corps de Jean-Louis ! Mais Jean-Louis n'était pas malade, il était dans une forme physique exceptionnelle.

Une voix forte et basse le tire brusquement de ses questions.

— Charles, c'est moi, Yves...

— Ah ! te revoilà, enfin... (mais sans attendre d'explication, il désigne la dépouille), penses-tu que ce soit Jean-Louis ?

— Non, pas du tout. C'est probablement un chasseur égaré qui est mort des fièvres. Nous aviserons les autorités quand nous retournerons à la civilisation.

Les deux hommes recouvrent le squelette avec les feuilles et reprennent la route. Yves questionne Charles :

— Pourquoi ne m'écoutes-tu jamais ? Je t'avais dit de rester et tu es parti ? Si tu ne peux pas m'écouter, je ne sais pas pourquoi tu m'as embauché !

— Je t'ai embauché pour m'accompagner pour trouver des indices, pas pour me faire oublier dans des coins infestés de bêtes sauvages.

— Il faut que tu me fasses confiance. Je ne peux pas continuer de travailler pour toi si tu ne me fais pas confiance.

— Rien ne me porte à ça pour le moment...

Chapitre 5

Pendant la nuit, Charles est incapable de dormir. Il se lève sans faire de bruit et pense à ses options : doit-il cesser sa recherche ? Doit-il congédier son guide ?

Voyant que ce dernier est endormi, il décide de fouiller dans ses affaires et c'est ainsi qu'il trouve les lettres qu'il croyait avoir égarées. Ceci ne l'apaise pas du tout, il cherche davantage dans le sac et en retire un journal en cuir.

Charles prend le journal et feuillette les pages. L'écriture ressemble fort à celle de son cousin Jean-Louis. De plus, il y a une section qui est écrite en code. La lecture de quelques entrées lui confirme que c'est bien le journal de son cousin. Pourquoi Yves a-t-il le journal de son cousin ? Que cache-t-il ? Cette fois, il sait qu'il ne peut pas laisser Yves s'éloigner de lui.

Il retourne à son sac de couchage et cache le journal de Jean-Louis dans son propre sac.

Le lendemain, ils rencontrent un touriste qui leur demande :

— Où puis-je trouver le volcan Aruntahahi ?

— Tu dois tourner à droite dans le prochain sentier et tu continues, dit Yves.

— Tu es bon avec les directions... constate Charles en se demandant pourquoi Yves semblait incapable de se retrouver tous ces derniers jours.

Cette anecdote confirme une chose pour Charles : il

ne peut pas faire confiance à Yves.

Le soir, lorsque Yves s'endort, Charles ouvre le journal et lit quelques pages. Il reconnaît le code utilisé vers la fin des entrées du journal. C'est le même code que Charles et Jean-Louis avaient inventé lorsqu'ils étaient écoliers et ne voulaient pas se faire confisquer leurs lettres par l'enseignant. Il réussit à décoder le message.

— Il a réussi à trouver le trésor! réalise Charles.

Il continue de lire. Non seulement Jean-Louis écrit avoir trouvé le trésor, mais aussi qu'il a connu Yves, qu'il était son guide, mais dont il dit commencer à se méfier.

Conclusion

Charles décide qu'il doit faire des découvertes sans Yves. Mais comment laisser celui-ci sans éveiller des soupçons?

— Est-ce qu'on peut rester ici pour la journée, demande-t-il à Yves; je ne me sens vraiment pas bien ce matin?

— Entendu, je vais en profiter pour trouver de la nourriture pour plus tard.

Une fois assuré qu'il est seul, Charles retourne à la pyramide pour examiner le squelette.

À chaque seconde qui passe, il est de plus en plus convaincu que c'est Jean-Louis. Ses soupçons sont confirmés lorsqu'il voit des visses dans le bras du squelette. Il se souvient de l'accident lorsque lui et Jean-Louis enfants jouaient sur les structures du parc.

Les larmes aux yeux, Charles continue d'examiner la dépouille. Il remarque une fléchette sous ce qui était le cou de Jean-Louis. Une fléchette semblable à celles dans le cou des tigres l'autre jour. C'est une fléchette en métal, cela ne vient donc certainement pas des Chiboogaboos.

Charles se dépêche de retourner au campement avant le retour de son guide. Ce dernier revient plus tard avec des petits animaux sauvages.

Ce soir-là, autour du feu, Yves et Charles dévorent leur nourriture.

— Comment as-tu tué ces bêtes? demande Charles.

— Mon grand-père était un homme de tribu et un excellent chasseur. Il m'a appris tout ce qu'il connaissait, y compris comment chasser avec une sarbacane et des fléchettes.

— Où achètes-tu ces fléchettes?

— Tu ne peux pas les acheter, tu dois les fabriquer. Moi je suis assez chanceux de pouvoir les faire en métal comme celle-ci, dit Yves en sortant une fléchette de sa poche.

La fléchette est identique à celles retrouvées sous le corps et dans le cou des tigres.

Lorsque Yves s'endort, Charles sait que c'est sa dernière chance. Sur la pointe des pieds, il part pour suivre les indices laissés par Jean-Louis pour trouver le trésor. Son cousin a travaillé tellement fort pour trouver ce trésor, Charles se sent obligé de poursuivre ce qu'il avait entrepris. Non seulement doit-il trouver le trésor, mais il doit le trouver ce soir.

Se fiant aux indications codées, Charles trouve une nouvelle pyramide et voit une petite porte en pierre qu'il parvient à ouvrir. Dans la pyramide, il découvre une boîte d'environ soixante centimètres de côté. Regardant cette boîte, il entend la voix d'Yves. Il se retourne et voit ce dernier qui le pointe de son couteau.

— Tu croyais me berner ? demande Yves.

— Je suis venu découvrir ce qui est arrivé à mon cousin, et à présent je sais que tu l'as tué pour t'approprier ce qu'il a découvert.

— Oui, et tu vas subir le même sort que lui...

Sur ces mots, il s'élançe sur Charles, couteau levé. La lame n'est qu'à quelques millimètres de la gorge de Charles lorsque son agresseur s'écroule. À l'entrée de la pyramide, trois Chiboogaboos lui font signe que tout va bien. Leur chef se dirige vers Charles et l'aide à se relever.

— C'était un homme mauvais, dit-il simplement.

Charles le remercie et veut offrir la moitié du trésor à la tribu, mais le chef refuse :

— Qu'est-ce que nous ferions de cela ? Tout ce que l'on souhaite c'est que les hommes cessent d'attaquer et de détruire la nature comme le faisait cet homme qui se faisait passer pour guide, mais qui en réalité était un pillard qui n'a pas hésité à faire abattre de grandes parties de la jungle qui est notre véritable maison pour vendre les bois précieux sans que cela ne profite jamais à aucun des habitants de cette forêt.

La perception d'Avril Labonté

Le surnaturel à dévoiler

*Par les filles de 7^e D, classe de Marilou Salette
et Danika Belisle, Pavillon intermédiaire Embrun,
Embrun, écrivain-mentor : Éric Dupont*

24 août 2012

Cher journal,

Le 29 février 1994, une année bissextile, une gigantesque expérience! Moi, Avril Labonté, je suis née! Je suis impatiente, car, aujourd'hui, c'est le grand jour! Je quitte New York pour Paris. J'y vais pour perfectionner mon français et pour apprendre la culture parisienne. Connaître deux langues pour communiquer, ceci pourra m'aider à décrocher un meilleur emploi. J'ai terminé mon école secondaire et j'étais un peu perdue avec mon choix de carrière. Il y avait toujours ce même rêve qui me revenait en tête: déménager dans la Ville lumière... PARIS! Perfectionner mon français, visiter les musées et la Tour Eiffel!

Mes grands-parents sont très fiers de moi et je crois que mes parents le sont aussi. J'espère qu'ils me voient de là-haut. Malheureusement, ils sont décédés quand j'avais huit ans. Mes grands-parents s'occupent de moi. Je vis dans l'inquiétude depuis dix ans, car je veux savoir comment mes parents sont décédés. Leur mort reste un mystère. Depuis ce malheureux événement, je me tiens

à l'écart des autres et je n'ai pas beaucoup d'amis. Un jour, je trouverai le coupable...

Ma mère et moi partagions beaucoup de traits physiques. Par exemple, mes longs cheveux blonds, mes yeux verts de félin et mon petit corps mince de sportive. Par ailleurs, du côté de mon père, les ressemblances sont moindres.

L'aéroport est rempli de monde et j'ai des papillons dans le ventre. Je dis au revoir à mes grands-parents. Les visages fatigués, des poches sous les yeux, ma grand-mère Elly-Rose a dû faire face à la réalité : laisser partir sa petite choupette, qu'elle ne caressera plus chaque matin. Grand-mère a dû pleurer pendant un bon bout de temps ! Pauvre grand-mère ! Je dis au revoir à Liam, mon petit copain depuis plus de trois ans et que je reverrai seulement à la fin du premier semestre. Il est toujours là pour me soutenir et m'aider avec toutes mes idées, même si elles sont un peu folles. Il m'aime comme je suis et nous sommes la plupart du temps ensemble.

J'ai décidé de m'asseoir à côté du hublot, car je veux voir le paysage. À côté de moi, il y a un vieillard qui me fait penser à mon grand-père. Je suis un peu anxieuse à l'idée de laisser mes grands-parents bien-aimés. À bord de l'avion, une larme coule sur ma joue, puis je m'endors.

À l'arrivée, à Paris, je me précipite à l'extérieur de l'avion. Je prends une grosse bouffée d'air. L'air frais me souffle au visage et je me sens réconfortée. Je vais donc chercher mes bagages. Les gens parlent un merveilleux

français.

Un peu plus tard, mon taxi s'arrête devant un vieil édifice. Je prends mes bagages et j'entre dans le bâtiment. En entrant, une odeur de saleté et de vomissement me prend aux narines. Je m'avance doucement dans la salle de réception où m'accueille un vieil homme poilu, à l'air sale. On dirait qu'il n'a pas pris sa douche depuis un mois! L'homme se gratte l'oreille et en ressort un gros morceau de cire jaune puis me tend la main. Je refuse et demande la clé de mon appartement. Il me la donne et je me précipite vers l'ascenseur. Je monte au troisième étage. J'ouvre ma porte doucement en espérant que mon appartement ne ressemble pas à la salle de réception. J'ouvre les yeux lentement et, à ma surprise, l'appartement est magnifique! Les murs sont d'un rose pâle et le lit est douillet. L'air sent les roses. Je suis si joyeuse! Je vois la tour Eiffel de mon balcon et la vue est sublime. C'est encore plus beau que je ne l'avais imaginé. J'espère avoir le temps d'aller visiter la ville. J'ai hâte de partir à l'aventure. Par contre, je suis un peu timide. J'ai de la difficulté à comprendre les gens.

25 août 2012

Il est sept heures du matin et je ne peux plus dormir. Je suis trop excitée à l'idée d'aller visiter la ville! Miam! Aller déjeuner au restaurant Bateau Parisien et goûter à leurs bons croissants. J'en ai déjà l'eau à la bouche. Mais j'ai un problème, car je ne sais pas où est situé ce restaurant. Je croise ma voisine de palier, une fille aux

cheveux roux et je lui demande :

— Salut. Sais-tu où se trouve le restaurant Bateau Parisien ?

— Oui, je peux t'y conduire.

En chemin, ma voisine, Annabelle, me dit qu'elle a dix-huit ans, comme moi, et qu'elle fait aussi ses études à la même université que moi ! Au restaurant, nous mangeons de bons croissants. C'est délicieux ! Ensuite, toute la journée, nous allons visiter les boutiques et la Tour Eiffel. Il est presque quatorze heures quand je retourne à ma chambre. Je m'assois sur le rebord de la fenêtre et je pense à mes parents : Marina Taseau et Charles Labonté.

Désolée, cher journal, si je n'ai pas écrit ces derniers jours. Je suis allée visiter l'Université César Franck. L'endroit est immense ! J'ai rencontré mon professeur, il est d'un type un peu spécial. Il y a des filles qui m'ont regardé d'un air intimidant, je crois que je vais avoir des ennuis. Souhaite-moi bonne chance à ma nouvelle école...

1^{er} septembre 2012

Aujourd'hui, c'est ma première journée à l'université. Je suis très stressée. J'ai hâte de rencontrer ma nouvelle amie, Annabelle, à la cafétéria. Pendant la classe, je ne me sens pas bien. Le professeur m'envoie consulter l'infirmière. Celle-ci m'examine et me demande si je veux informer mes parents.

Je ne sais pas quoi répondre. Je me ferme les yeux et quand je les ouvre, je suis dans un monde tout blanc. Je vois une salle, mais elle est floue. Je ne peux la décrire. J'entends une petite voix m'appeler. Je cligne des yeux et voilà que le monde blanc a disparu. Je ne suis plus dans ce monde bizarre.

Après m'être reposée, je retourne à mon appartement. Bien installée dans mon lit, enroulée dans mes couvertures, je pense à ce qui vient d'arriver à l'université. Je sens mon cœur battre comme s'il voulait sortir de mon corps. Je me lève et je me regarde dans le miroir. Je vois mes yeux changer de couleur, du vert au bleu. Je suis sous le choc, je me sens étourdie. Je m'assois sur mon lit et ferme les yeux. Je vois une main poilue mettre de la poudre verte dans deux verres. Je vois deux mains prendre les verres et boire tout le contenu. Après, je vois deux corps sur le sol, mais encore une fois, ce phénomène est flou. C'est très étrange! Je suis confuse!

Je décide d'appeler ma grand-mère pour qu'elle m'explique ce qui se passe.

— Allô ma belle!

— Comment papa et maman sont-ils morts?

— Hum... La thèse est celle d'un empoisonnement. C'est tout ce que je sais...

— Mais par qui? J'ai ressenti quelque chose de bizarre. Je dirais une vision!

— Tu t'imagines trop de choses. Tu dois être traumatisée. Désolée, je n'aurais pas dû te le dire.

— Je l'ai su avant que tu le dises. Je l'ai su par ma

vision!

— Je te conseille de te reposer. Ne pense plus à ça.

Ce soir, j'ai décidé d'aller au café où mes parents s'étaient rencontrés. Je commande un bon café à saveur de vanille. Le serveur arrive avec mon café, je prends une gorgée et quelque chose de bizarre arrive... Je vois ma mère et mon père à ce café, en train de se parler. Le serveur me demande si tout va bien. Je lui réponds que oui, puis je file comme un éclair à mon appartement.

5 septembre 2012,

Oh mon Dieu! Je viens de recevoir une lettre de Liam! La voici :

Chère Avril,

Tes beaux yeux verts me manquent.

Tes cheveux blonds comme le blé dans lequel on s'est embrassés.

Ta tendresse me reconforte après une dure journée

Je t'aime,

De ton copain, Liam

Cette lettre me change les idées. Je me sens reconfortée et ça m'encourage à continuer.

6 septembre 2012

Ce matin, je prends mon petit déjeuner dans un resto qui me semble plutôt familier. On dirait que je reconnais cet endroit. Il se nomme Café au lait et ressemble à une vieille maison victorienne. Il y a

vraiment quelque chose qui cloche, mais je ne suis pas capable de mettre le doigt dessus. Une petite clochette tinte en ouvrant la porte. L'odeur délicieuse s'engouffre dans mon nez. En traversant la pièce, quelques photos anciennes attirent mon attention. En grand titre, sur un babillard, est inscrit « Le plus de cafés bus en une minute ». Sous le titre, il y a trois photos. La première est celle d'un gros monsieur à barbiche, la seconde est celle d'une jeune femme très jolie et la dernière est très floue, mais je suis capable de distinguer un jeune couple qui semble heureux. Le serveur arrive pour prendre ma commande et me demande soudain :

— Êtes-vous déjà venue ici? Il me semble que je vous ai déjà vue?

— Non, je ne suis jamais venue ici. Mais je suis convaincue que je vais y revenir, c'est un petit café bien accueillant!

— Ah merci, chère dame!

J'examine attentivement la photo du couple. Je viens de boire une gorgée, quand je m'étouffe. Tout le monde me regarde, je suis soudainement très stressée. Je rentre dans une sorte de vortex, une lumière blanche apparaît et je pénètre comme dans une scène de film. J'assiste à une soirée. La femme est ma mère et voilà mon père, Charles. Ils partent pour leur lune de miel à Paris.

Je sors de cette sorte de scène en un claquement de doigts. Je me sens un peu étourdie. Je me questionne sur ce qui vient d'arriver. J'ouvre les yeux, le serveur est devant moi et me demande :

— Est-ce que ça va ?

— Oui, mais je suis confuse.

— Voulez-vous de l'eau ?

— Non, je crois que je vais retourner chez moi.

Merci pour tout !

10 septembre 2012

Je suis désolée, ça fait encore quelques jours que je n'ai pas écrit, mais je suis très préoccupée. Demain, ce sont mes examens d'entrée et je suis anxieuse. Je ressens du stress et je commence à me faire peur. Je me demande si je devrais consulter un psychologue. Peut-être est-ce l'assassinat de mes parents ? L'autre jour, j'ai eu une vision psychique. Je crois avoir reconnu mes parents ! Je n'ai pas pu voir le meurtrier dans la vision. L'image était floue.

Je ne peux m'endormir. L'image de mes parents, morts sur le plancher, me tourne dans la tête. J'essaie de penser à des choses positives, mais c'est plus fort que moi ! Je me lève et je vais prendre une petite marche autour du quartier. En marchant, j'ai une nouvelle vision. Cinq minutes plus tard, je suis complètement perdue. Je vois un homme, le dos courbé, un imperméable sur le dos et des verres fumés. Je m'approche pour lui demander dans quel quartier je me trouve. Mais lorsque je m'en approche, l'homme fuit !

— Aidez-moi, je suis perdue !

L'homme se retourne, me dévisage, puis repart à la course. Une femme passe et en voyant que je suis

complètement hystérique, elle me ramène chez moi. Je la remercie et je la vois partir dans le brouillard lointain.

Aujourd'hui était une journée très longue à l'université. Je me rends à un petit café, à côté de mon appartement. Je m'installe à une table d'où je peux voir des petits oiseaux voler d'arbre en arbre. Quelques minutes plus tard, un bon monsieur vient me demander :

— Bonjour, je me nomme François. Est-ce que je peux vous servir un petit quelque chose ?

— Oui, pourrais-je avoir un croissant et un petit café s'il vous plaît ?

— Certainement ! Madame.

Pendant que j'attends pour mon goûter, un jeune garçon m'adresse un salut de la main. Je trouve que c'est bien gentil de sa part.

— Voilà, Madame. Puis-je vous servir autre chose ? me demande le serveur.

— Non, merci !

Pendant que je déguste mon croissant, mon téléphone cellulaire se met à sonner.

— Bonjour ?

— Avril, je sais que tu as des visions au sujet de la mort de tes parents. Aimes-tu ton croissant ?

Je raccroche aussitôt. Je me questionne, je cherche autour de moi des suspects. Mais j'ai tellement peur que je décide de rentrer chez moi.

Je signale l'ascenseur, mais j'ai une telle peur que je ne veux pas attendre et je prends les escaliers. J'arrive à mon appartement. Je sors la clé de la poche de mon

manteau et j'ouvre ma porte à toute vitesse en espérant que l'homme qui m'a appelée ne me suit pas. En ouvrant, j'aperçois par terre une enveloppe adressée à mon nom. Je verrouille la porte, les fenêtres et je ferme les rideaux. Je m'assois sur le lit et ouvre la lettre...

Chère mademoiselle Avril Labonté,

N'oubliez pas de revenir à New York, sinon votre ami, Liam sera tué

À mon adorée...

Je ne sais plus quoi faire, je panique encore plus. Je veux revoir mes grands-parents, je ne supporte plus cette peur et la culture des Français! Je ne suis pas capable de m'habituer! Je veux retourner à New York. Je me dépêche à vider mes tiroirs et je mets toutes mes choses dans ma valise. Je cours vers la porte, je trébuche et tombe. Je suis assise sur le plancher et je pleure. Le sang coule de mon nez, sur mon linge, jusqu'au tapis... Je reste donc assise. Je décide d'appeler Liam, mais personne ne répond. Oh non, Liam! J'espère qu'il n'est pas mort. Une idée me vient en tête, au lieu de rester toute seule dans mon appartement je vais aller frapper chez ma voisine, Annabelle.

— Bonjour Annabelle, est-ce que je peux rester chez toi jusqu'à ce que mon avion parte pour New York?

— Oui, entre.

— Merci. Est-ce que je peux aussi utiliser ton téléphone, la batterie du mien vient de mourir?

— Oui, certainement.

Je dépose ma valise et appelle l'aéroport.

— Bonjour, je me nomme Mireille Lachapelle. Bienvenue à l'aéroport de Paris. Comment puis-je vous aider?

— Bonjour, j'aimerais savoir quand sera le prochain vol pour aller à New York?

— Cela sera demain mademoiselle!

— Parfait, merci, au revoir!

— Au revoir...

J'appelle l'agence pour prendre un billet.

11 septembre 2012

Mon retour à New York est la meilleure décision que je n'aie jamais prise. En me réveillant dans l'avion, je regarde par le hublot et je vois ma ville d'enfance, New York. Le vol s'est très bien déroulé malgré quelques turbulences. Après le débarquement, je me précipite vers la section des bagages, j'attends ma petite valise bleue. En la voyant venir, je la prends d'un coup sec et l'échappe accidentellement sur le plancher. Surpris, un homme me la passe gentiment. C'est un homme vêtu d'un imperméable beige crème et portant des lunettes fumées. J'en suis certaine, le même homme mystérieux que j'ai rencontré à Paris.

Je cours à toute vitesse, mon taxi m'attend dehors. Soudain, mes yeux se ferment et j'entre à nouveau dans un tunnel blanc. Je vois une personne âgée avec les cheveux frisés par-dessus la tête. Elle tient une photo floue dans ses mains. À côté d'elle, il y a un homme charmant qui regarde cette photo. Je ne sais pas ce qu'il

y a dans le cadre, mais je crois apercevoir ma grand-mère qui le montre à Liam. Mes yeux s'ouvrent plus vite que l'éclair. Je dois me rendre chez grand-mère au plus vite.

Rendue chez ma grand-mère, je dépose mes sacs dans ma chambre. Je peux sentir l'odeur du pain frais qui cuit.

— Grand-mère? Où es-tu?

— Avril! Calme-toi. Je suis contente que tu sois arrivée!

J'embrasse ma grand-mère. Elle est tellement contente de me voir. Elle m'a manqué grandement!

Ma soirée s'est bien déroulée et je suis maintenant toute seule à la maison, car mes grands-parents sont allés à l'épicerie pour acheter les ingrédients manquants pour concocter mon mets préféré. C'est le moment idéal pour trouver le fameux album de ma vision. Mais malgré mes efforts, je ne trouve pas l'album.

Lorsque ma grand-mère revient de l'épicerie, elle me dit que c'est très important qu'elle me parle. Je n'ai aucune idée de ce qu'elle veut me dire. Ma grand-mère me sert un thé et nous nous assoyons.

— Avril, ce que je vais t'annoncer m'a été confié par ta mère et je n'ai jamais trouvé le courage de te le confier... Je suis la seule qui le sait jusqu'à maintenant et je crois que c'est le bon moment pour te l'annoncer. Celui que tu crois être ton père n'est pas ton père biologique, mais ton beau-père...

-Quoi? Non, Charles est mon père!

-Avril, ta mère n'a pas été la mère fidèle qu'elle

souhaitait être. Après leur mariage, ta mère a rencontré un autre homme et a eu une aventure. Elle est ensuite tombée enceinte et elle a dit à Charles que tu étais son enfant, mais tu ne l'étais pas...

— Mais alors, qui est mon père ?

— Nous ne le savons pas encore. Ta mère ne s'est confiée à personne sauf à moi et elle ne me l'a jamais dit. J'ai bien peur que son nom soit perdu à jamais.

— Je dois le retrouver !

— Non, chérie. Il vaut mieux que cette histoire en reste là.

— Merci, Grand-mère, de m'avoir éclairée !

— Ma belle, il y a autre chose. Tes parents ont économisé pendant longtemps pour leur lune de miel à Paris. Finalement, ils sont allés à Paris lorsque tu avais huit ans et ils ne sont jamais revenus. La cause de leur mort est restée inconnue. Et le seul qui sait ce secret est le meurtrier.

Je n'en reviens pas ! Je réalise que dans mes visions, la plupart du temps, mes parents étaient le sujet central. Et si... Oh non ! Ça ne se peut pas ! Et si mes visions étaient reliées à l'assassinat de mes parents ! J'ai un moment d'égarement...

Ma grand-mère va chercher une grosse boîte de vieilles photos. Sur la boîte, il est écrit « Mémoires de ma fille ». Je souffle sur la poussière et je l'ouvre doucement.

— Voici les dernières photos qu'ils nous restent de tes parents.

Je regarde les photos de ma mère. Je m'arrête à une

que je crois avoir déjà vue. Je réfléchis pendant quelques instants pour essayer de me souvenir où j'ai pu voir cette photo. Ma grand-mère me demande si tout va bien et je lui réponds que j'ai déjà vu cette photo quelque part auparavant. Ma grand-mère se met à rire et me dit :

— Allons ma chérie, tu as beaucoup d'imagination.

Mais c'est bien la même photo que dans ma vision ! Mes parents pendant leur lune de miel ! Je peux voir que mes parents étaient vraiment contents. Mais je peux voir aussi en arrière un homme qui a l'air familier. Mais qui est-il ? C'est le même homme que celui sur la photo dans le café à Paris. Il ressemble à celui en imperméable que j'ai rencontré lorsque j'étais à Paris.

— Grand-mère, connais-tu cet homme ?

— Non, pourquoi ?

— Je l'ai vu à divers endroits à Paris ! Je l'ai même vu à l'aéroport ! Je dois trouver qui est cet homme !

20 septembre 2012

Cela fait plus d'une semaine que je n'ai pas écrit... depuis que ma grand-mère m'a avoué que mes parents sont morts à Paris, je ressens l'étrange sentiment d'un vide en moi. Tout me semble noir, je suis déprimée et je me sens abandonnée.

Je me suis assise sur le canapé en compagnie de grand-mère et nous regardons les nouvelles à la télévision. Il n'y a encore que des mauvaises nouvelles. C'est bizarre, l'homme qui me suit depuis quelques semaines, vient de passer derrière la journaliste. Cette journaliste se

trouve à quelques pas de la maison de Liam. J'appelle Liam pour lui dire que je vais venir le visiter dans les prochaines minutes et pour l'informer qu'un homme étrange se promène près de chez lui.

J'arrive chez Liam et tout semble sous contrôle, mais je décide de rester pour passer du temps avec lui. Je m'assois avec lui et lui raconte mon voyage. Je lui explique que j'ai des visions. Il commence à rire, mais en voyant que je suis sérieuse, il s'excuse et me demande des détails. C'est étrange, on entend un drôle de bruit dans la cour arrière. Je regarde par la fenêtre et je vois l'homme aux lunettes fumées. Je prends mon courage à deux mains, car je suis épuisée qu'il me suive. Je crie un peu trop fort et l'homme commence à courir pour se sauver, mais je réussis à le rattraper et je le somme de s'expliquer. Nous entrons dans la maison de Liam et il s'explique.

— Que veux-tu, pourquoi me suis-tu ?

— Je ne te veux aucun mal. Je veux juste te dire la vérité et je veux ma fille...

— Quoi ? Ma mère a eu une aventure avec toi !

— Je m'appelle Frank Simpson et je m'excuse de t'avoir suivie à Paris et ici.

— Pourquoi me surveilles-tu ?

— Je ne veux pas que quelqu'un te fasse du mal.

— Sais-tu comment mes parents sont morts ?

— Ils ont été empoisonnés dans un café à Paris. À ce moment, je travaillais dans ce café.

Je réalise qu'il est celui qui a tué ma mère et mon

beau-père.

— J'en ai une dernière. Est-ce toi qui as tué mes parents?

— Je dois t'avouer que oui. J'ai mis du poison dans leur café.

— Si tu es vraiment mon père, pourquoi as-tu tué ma mère et Charles?

Frank prend du temps à répondre...

— À ta naissance, nous n'étions plus ensemble. Charles était le meilleur d'après ta mère. Il croyait que tu étais sa fille. Je n'étais que du passé dans la vie de ta mère, un homme sans importance. Cependant, ta mère n'avait aucune idée à quel point je vous aimais. Je voulais ma revanche. À leur lune de miel à Paris, je suis passé sans laisser de trace sauf pour un empoisonnement lors du concours de café ultime. Ta mère et ton demi-père étaient finalistes donc j'ai versé de la poudre verte fluorescente dans leurs cafés.

J'ai baissé la tête et j'ai crié :

— Sors maintenant!

Il s'arrête devant la porte et s'excuse à Liam pour les menaces qu'il lui a faites. Il les a faites seulement pour que je revienne à New York. Il me donne un dernier regard et part ensuite à toute vitesse. Je prends la main de Liam et les larmes se mettent à couler. Il me réconforte.

En rentrant à la maison, je raconte tout à ma grand-mère. Elle parvient à me convaincre d'appeler la police pour leur dire que je sais qui a tué mes parents. Je décris le mieux que je peux mon père biologique. Ils

m'affirment qu'ils feront leur possible pour le retrouver.

20 octobre 2012

Ma vie est changée. Je n'ai plus de mystère à résoudre. Je vais toujours m'ennuyer de Charles et de maman.

Cette semaine, dans le journal, un fait divers :

Un nommé Frank Simpson s'enlève la vie...

30 octobre 2012

Je ne sais pas pourquoi Frank s'est enlevé la vie, mais je pense que c'est à cause du meurtre qu'il a commis.

Lorsque je suis arrivée à la maison ce soir (très tard), mes grands-parents n'étaient pas à la maison.

Une note était sur le comptoir.

Ma chère Avril,

Dans le testament de Frank, il est écrit que tu as droit à tout son argent avec lequel tu pourras payer tes études à Paris. Nous avons acheté une petite maison pour que Liam, Grand-père et moi puissions déménager avec toi. J'ai aussi acheté le café où tes parents sont décédés pour que leur esprit puisse être avec toi. Nous allons déménager dans moins d'une semaine à Paris.

P.-S. Nous serons de retour sous peu, car nous sommes seulement chez Liam pour amener ses valises à la maison.

Je saute de joie à l'annonce de cette bonne nouvelle. Je suis très heureuse à l'idée de retourner à Paris!

De retour à Paris, en chemin pour visiter mon amie Annabelle. Je marche sur le trottoir en observant les boutiques lorsqu'une femme m'effleure l'épaule.

— Je m'excuse ma belle, dit-elle avec un sourire.

— Maman?

Je suis effrayée.

L'homme qui l'accompagnait se tourne et me caresse.

— Charles? Qu'est-ce qui se passe? Quoi? Non!

— Réveille-toi, chérie, réveille-toi! crie Charles.

Soudain, je me réveille. C'est grand-père qui me secoue. Je suis tellement excitée à l'idée de retourner à la ville où mes parents sont morts que j'en rêve.

2 novembre 2012

Ce matin, je pars pour Paris, et cette fois-ci pour y rester. Toutes sortes d'émotions tournent dans ma tête. Je suis très excitée, j'ai peur, j'ai hâte et je suis stressée, mais je n'ai plus de visions depuis que le meurtre de mes parents est résolu. Dès que Liam arrive, nous partons pour l'aéroport.

18 novembre 2012

Nous sommes maintenant à Paris et Liam, Grand-père et Grand-mère sont au *Café au lait*, pour le préparer pour l'ouverture. Demain, je recommence mes cours et j'ai très hâte, car Annabelle suit le même cours que moi.

Lorsque j'étais au *Café au lait*, cet après-midi, un coup de vent ma secouée alors que toutes les fenêtres et les portes étaient fermées. Je crois que c'étaient mes parents qui essayaient de me dire quelque chose...

Cher poison clair

*Groupe filles, 7^e, Classe de Mme Lynda Last, École
secondaire Macdonald-Cartier, Sudbury, écrivain-
mentor : Melchior Mbonimpa*

Lundi 13 octobre 2008

Cher journal,

Je haïs les lundis! Ma grand-mère est décédée, un lundi, il y a un an. Ça fait déjà six mois que mes parents se sont séparés, et encore un lundi! Mon frère est mort, il y a deux semaines... Et devine quand? Un autre mauvais lundi. Il me manque beaucoup et je veux tellement savoir qui a commis ce crime. Il avait seulement 12 ans! Trop jeune pour mourir! Les policiers ont trois suspects : mon père, tante Gloria et un élève de sa classe qui l'a intimidé. Ils les ont tous interrogés. Je ne sais pas qui croire.

À plus tard, Amélia

Mardi 14 octobre 2008

Cher journal,

Après le divorce, mes parents ne savaient pas qui aurait notre garde. Mon père est alcoolique, donc il n'est pas assez équilibré pour nous garder. Ma mère souffre de fibrose kystique, une maladie qui affecte les poumons et le système digestif. Il y a un an, ma mère a eu des radiographies et c'est à ce moment-là que les mauvaises

nouvelles au sujet de sa santé nous sont parvenues. Avec tous les coûts des médicaments, c'est presque impossible de supporter des enfants de notre âge. Mon frère et moi parlions toujours à ma grand-mère de nos problèmes. Depuis qu'elle est décédée, ma vie est un enfer.

À plus tard, Amélia

Mercredi 15 octobre 2008

Cher journal,

Aujourd'hui, les policiers sont venus me parler de l'enquête. Je tremblais de nervosité! Pourraient-ils vraiment me considérer comme suspect? Tout ce que les policiers m'ont dit c'est que les investigateurs du laboratoire ont trouvé de la pénicilline dans l'estomac de mon frère! S'il en a absorbé, ce lui fut fatal puisqu'il en était allergique! Les investigateurs ont pris un échantillon des aliments et d'un autre produit de son petit intestin. Suite à cette analyse, ils ont confirmé la présence de pénicilline dans son système digestif. Donc, ils ont envoyé l'échantillon au laboratoire médical. L'enquêteur Glasskar m'a dit ce qui était arrivé à mon frère: « suite à l'ingestion du médicament, il a subi une réaction urticaire, c'est-à-dire des rougeurs sur la peau et des gonflements, comme une éruption. Il a commencé à vomir, et il ne pouvait pas respirer en vomissant, car il souffrait d'asthme et il s'est donc cogné la tête sur le plancher quand il s'est évanoui, après plusieurs heures il est tombé dans un coma. Le temps qu'il arrive à

l'hôpital, il était trop tard... »

À plus tard, Amélia

Samedi 18 octobre 2008

Cher journal,

M. Glasskar m'a invitée pour une entrevue et la première question qu'il m'a posé m'a fait penser à la dernière fois où j'ai vu Érik. Il semblait inquiet, il n'était pas revenu à la normale! Donc, cette journée-là, j'avais pris la décision de le suivre. Il fallait que je connaisse son problème! La tournée de l'autobus était normale... il était seul, comme d'habitude, mais encore il avait l'air inquiet. Je voulais lui dire de ne pas être triste, car j'étais là pour lui. En descendant de l'autobus, tout a commencé à aller de travers. Sa posture corporelle était étrange. Il était timide, il ne parlait à personne. Il s'est rendu au sous-sol de l'école et je me suis demandé: qu'est-ce qu'il va donc faire là-dedans? J'ai continué de le suivre. Tout à coup, il s'est arrêté et il a vérifié ses alentours. J'ai arrêté de respirer; il savait que quelqu'un le suivait. J'avais raté mon coup! C'était trop tard. Je me suis dit qu'il fallait que je le suive un autre jour. Je me suis retournée et j'ai repris mon chemin vers ma première classe.

« Voilà!, ai-je dit à l'enquêteur, maintenant vous êtes au courant de la dernière fois où j'ai vu mon petit frère. » Glasskar m'a remerciée et je suis revenue chez

tante Gloria.

À plus tard, Amélia

Lundi 20 octobre 2008

Cher journal,

Aujourd'hui, c'est un autre mauvais lundi. Mes enseignants ont dit à toutes mes amies de ne pas me parler. Ça, c'est exactement ce que je veux pour cette journée. Le médecin a dit que la solitude n'est pas favorable dans un temps de perte. Mais cela ne me fait rien, chaque fois que je parle, je pleure.

En passant près du casier d'Érik, je me suis rappelé certaines choses. Mon attention s'est dirigée vers un petit papier de couleur mauve comme ses fleurs favorites, les lins, que je tiens dans la main. Le directeur de l'école me l'avait donné. Finalement, je prends mon courage à deux mains et j'ouvre le papier. À l'intérieur, il y a la combinaison de son cadenas: 4, 16, 12. Est-ce que je l'ouvre? Oui, il le faut. Ses cartables, ses crayons et ses livres de sciences sont placés d'une façon désorganisée. Il y a une affiche de David Bekham, son athlète préféré. Au dos de cette grande photo, une enveloppe de couleur pâle est cachée. Le directeur ne semble pas avoir remarqué cette enveloppe. À qui est-elle adressée? Je tourne l'enveloppe et je vois qu'elle est adressée au « Cher Poison clair ». Mon cœur commence à battre un tempo inhumain. Je me retrouve seule dans le corridor avec des papillons dans l'estomac. Je cours dans une classe vide. Je verrouille la porte et commence

à pleurer. J'appelle Tante Gloria pour qu'elle vienne me chercher. Et pour l'enveloppe? Je ne l'ouvrirai, mais pas aujourd'hui!

À plus tard, Amélia

Mardi 21 octobre 2008

Bien que j'essaie de me distraire, je ne peux pas arrêter de penser à l'enveloppe trouvée dans le casier d'Érik.

Tante Gloria semblait avoir pleuré. Je ne sais pas si elle regardait encore une fois Titanic ou si c'est dû à la tristesse du meurtre de mon frère. C'était comme si elle essayait de me faire croire qu'elle était malheureuse.

J'ai pris mon courage à deux mains et je me suis finalement décidée à ouvrir l'enveloppe. Je me suis précipitée vers mon sac. Impossible de trouver l'enveloppe! Est-ce que tante Gloria l'a prise? Est-elle tombée dans la salle de classe? En chemin pour l'autobus? Il faut vraiment que je retrouve cette enveloppe.

À plus tard, Amélia

Mercredi 22 octobre 2008

Cher journal,

Le téléphone sonnait. Je me suis demandé qui pouvait bien nous appeler. J'ai commencé mentalement à dresser la liste des possibilités. Cela pouvait être les amies de Tante Gloria ou encore l'hôpital, ou mon père, ou M. Glasskar, ou une de mes amies, ou enfin Antoine,

l'ami d'Érik.

C'était l'ami d'Érik. Il m'a demandé où était Érik. Je ne pouvais pas lui dire qu'il était mort, j'aurais sûrement pleuré. Je lui ai répondu qu'il était parti en voyage. Il s'est mis à crier à pleine tête! J'ai reposé le téléphone. J'ai couru à ma chambre et pris mon toutou contre moi. Cela me console toujours et me fait penser au temps que je passais avec ma mère, avant qu'elle ne soit malade. Tout à coup, quelque chose m'a égratignée! J'ai regardé, autour du cou de mon animal en peluche, il y avait un médaillon. Je l'ai ouvert. À l'intérieur, il était écrit: « Où avons- nous reçu l'appel de Tante Gloria nous informant du décès de grand-maman? Q.G. »

Je sais exactement de quoi il parle. Demain, je me rendrai au parc Ravina, car il est déjà 22 heures.

À plus tard, Amélia

Jeudi 23 octobre 2008

Cher journal,

Je me rends au parc Ravina, celui où Éric et moi venions jouer, mais maintenant je haïs cet endroit. C'est l'endroit où ma vie est devenue un enfer. Je me suis rappelé la scène où nous courions ensemble dans les bois et tombions en arrivant à la glissade en riant. J'y pense et une larme roule sur ma joue. Je revis le moment et je tombe sous la glissade les yeux fermés. Pendant un instant, je me crois en train de jouer avec mon frère. J'ouvre les yeux et je vois un papier plié en quatre collé

sur la glissade. Il m'est adressé.

Sur le papier, je trouve un poème plutôt diabolique. Je ne pense pas que mon frère aurait pu écrire quelque chose de si macabre. Je le lis une autre fois.

Un, deux, trois, il me prend par le bras
Quatre, cinq, six, il me frappe dans la cuisse
Sept, huit, neuf, blanc et fragile comme un œuf
Dix... malheureusement, il y a toujours une suite.

Derrière l'enveloppe, il y a des symboles accompagnés d'une liste pour le décodage. Après plusieurs heures, j'ai décodé le message : « Je sais que tu vas le trouver. Je crois en toi ! Q.G. » Maintenant, je comprends où il veut que je me rende. La dernière fois qu'il avait été intimidé, je me souviens quand il m'avait dit cela. Il était venu en pleurant, avec un œil au beurre noir. C'était juste avant qu'il ne meure. Demain, je me rendrai à l'arrière de la classe de Mme Pascale Dupuis.

À plus tard, Amélia

Lundi 27 octobre 2008

Cher journal,

Voici un autre mauvais lundi. Je me souviens d'un poème que ma grand-mère nous disait « red skies at night sailors delight, red skies in the morning heed the warning ». Et ce matin, le ciel avait une couleur de sang. Je me précipite à l'arrière de la classe de Mme Pascale Dupuis. Comme l'autre fois, je découvre un papier plié !

Je l'ouvre et lis un autre poème :

A, B, C, personne ne le sait

D, E, F, la réponse de ma vie est là

G, H, I, je me haïs

J, K, L, le bureau cruel suit ma peine

Il faut que j'étudie ce poème. Il faut que je comprenne le message que mon frère m'adresse. Je relis le poème de nombreuses fois et arrive à une conclusion. Il parle d'un bureau, d'une réponse cachetée. La première chose qui me vient en tête, c'est l'enveloppe que j'ai perdue. La réponse s'y trouve. Et le bureau qui suit ma peine ? C'est le bureau du détective Glasskar. Il y a un classeur dans son bureau. Son bureau est très macabre, avec tous les corps et les personnes tristes qui pleurent dans cette salle. Mon frère a laissé une note dans son casier pour que le détective la trouve. La réponse s'y trouve. Mais comment aller fouiller dans son bureau pour trouver cette enveloppe ? Il a dû la trouver en fouillant son casier et il l'a replacée pour que je la trouve. En ce moment, je suis trop fatiguée pour élaborer un plan.

À plus tard, Amélia

Jeudi 30 octobre 2008

Cher journal,

C'est demain l'Halloween et je ne sais pas avec qui aller de porte en porte. Chaque année, j'y allais avec mon frère. Tante Gloria m'a dit qu'elle était pour m'amener au magasin d'Halloween. Je décide de me déguiser en

pirate.

Et il m'est venu une idée: je vais rendre visite au détective et j'en profiterai pour jeter un coup d'œil dans son classeur. Penser, penser, je suis fatiguée. Mes paupières sont devenues très lourdes...

À plus tard, Amélia

Vendredi 31 octobre 2008

Le détective Glasskar. Yanic Glasskar. Il est la réponse à toutes mes questions. L'enveloppe est dans son bureau, je le sens. Il faut développer un plan d'attaque. J'écris tout ce que je veux savoir. À vingt et une heures pile, je vais me déguiser en pirate, faire semblant de passer pour l'Halloween et j'irai dans son bureau pour trouver l'enveloppe...

À plus tard, Amélia

Même jour

Cher journal,

Il est 20 h 30! Je dis à tante Gloria que je m'en vais avec mes amies pour passer l'Halloween. Mais honnêtement, je ne tiens pas du tout à parler à mes amies. Elles me semblent trop immatures maintenant. Ce soir, mon destin va se mettre en place, je le sais.

— Bonjour, puis-je vous aider? me demande un policier de service.

— Je voudrais parler au détective Glasskar?

Il me mène à son bureau. En marchant, je vois plusieurs salles. Ah! Nous y sommes finalement.

Maintenant, il faut le faire sortir pour prendre l'enveloppe. Je cogne sur le pupitre et je dis : une traite pour moi ! Il me dit qu'il va chercher les bonbons dans la cuisine. Parfait, c'est mon heure. J'entre dans le bureau et, prenant une grande respiration, j'ouvre le classeur. Il y a des sections numérotées selon un système alphabétique. Je trouve la section Giroux, il y a plusieurs dossiers. Une énorme quantité. J'ouvre le dossier 703 et je sais que mes réponses se trouvent ici. À l'intérieur, il y a plusieurs pages au sujet de chaque suspect. Amélia Giroux (moi), Érik Giroux (la victime), Gloria Giroux (tante), Ian Giroux (papa), Lise Giroux (maman), Xavier Fillipo (intimidateur). Mais les pages sur Xavier Fillipo contiennent le plus d'information. A-t-il commis ce crime ? Pourquoi est-ce que la majorité du dossier est à son sujet ?

Le détective va bientôt revenir, je prends le dossier et me précipite sans hésitation au parc Ravina. Assise sur une balançoire, j'ouvre le dossier. Il est composé des photos de la scène du crime et toutes autres choses qui ont un rapport avec mon frère. Et voilà que je trouve l'enveloppe.

Cher poison clair,

Vous avez pris ma vie. Merci, de m'aider à m'échapper de ces temps horribles. Tous les conflits de maman et papa, la mort de grand-maman et les commentaires négatifs contre moi. Je ne pouvais plus prendre un autre souffle sans pleurer. Je m'excuse Amélia, de te laisser

seule. J'avais besoin de faire quelque chose. J'ai donc choisi mon cher poison clair. J'ai commis le suicide et la pénicilline m'a aidé. Je veux que tu saches que je suis dans une meilleure place avec grand-maman.

À plus tard,

Je t'aime Amélia, n'oublie pas ça!

Érik Giroux

Je me suis retrouvée sans voix.

À jamais, Amélia

Poursuite

*Par les garçon de 7^e C, classe de M. Camara Broulaye
et de Mme Hall, école Mgr-Bruyère, London, écrivain-
mentor: Henri Laban*

Trois voleurs font irruption à la banque et s'enfuient avec de l'argent.

Quand Denis, Josh, et Chuck arrivent à la banque TDN, ils se précipitent en silence vers l'entrée à l'arrière de la banque. La porte arrière est située dans une ruelle sombre et il y a des graffiti sur les murs de briques. La porte est toute grise avec un trou pour y insérer la clé. Chuck sort un trombone de sa poche et essaie d'ouvrir la porte. Quand Josh voit ce que Chuck essaie de faire, il le pousse de côté et utilise son passe d'employé pour ouvrir la porte. Ils sont à présent dans un couloir long et étroit qui est tout blanc avec un ascenseur au bout. Denis détecte les caméras dans chaque coin du couloir. Chuck sort un fusil à eau de son sac de sport et tire sur chaque caméra. L'eau frappe les caméras et les aveugle. Un son brise le silence. C'est la porte arrière qui s'ouvre. Josh aperçoit deux gardes de sécurité qui portent des vestes orange avec des lignes jaunes, et ils ont des fusils.

— Courez, crie Josh.

Courant vers l'ascenseur, ils voient les gardes de sécurité qui les poursuivent. Chuck prend des billes de sa poche gauche et les jette derrière lui. Les gardes

de sécurité trébuchent et se frappent la tête contre le plancher de béton. En entrant dans l'ascenseur, ils appuient sur le bouton de l'étage puisque le coffre-fort se trouve à cet étage. Le plancher est couvert de tapis rouge avec des points bleus. Les murs sont de couleur brune avec des miroirs de chaque côté. En arrivant, la porte de l'ascenseur s'ouvre en émettant un grand vacarme. Quand la porte est complètement ouverte, ils s'aperçoivent qu'ils sont dans un couloir avec des lasers rouges qui bougent de façon hasardeuse dans toutes les directions. Ils sont forcés de passer à travers les rayons laser d'une façon ou d'une autre puisque les gardes de sécurité sont derrière eux, probablement dans l'ascenseur. Denis ouvre le panneau de l'ascenseur, Chuck prend le fusil à eau et tire, provoquant ainsi un court-circuit. Josh, Denis, et Chuck savent que les lasers détectent le mouvement ce qui veut dire qu'au moindre mouvement l'alarme ameuterait les policiers. Chuck enlève le sac de sport de son épaule et le met par terre. Il sort deux miroirs de son sac et les donne à Josh. Celui-ci marche vers le premier laser en mettant un de ses miroirs en avant de lui. Le laser le reflète sur le mur. Josh se précipite vers le laser suivant et répète l'opération. Quand il arrive au dernier laser, il utilise les deux miroirs en même temps, en en plaçant un à gauche et l'autre à droite du laser. Les lasers produisent un bruit et de la fumée puis ils s'éteignent.

— Je suis passé! lance Josh. À ton tour, Denis.

Ce que les autres ne savent pas, c'est que Denis

était un professionnel en gymnastique. Il se tourne et commence à marcher vers l'ascenseur et retourne vers les lasers. Il court très vite, performe un double saut et, en tournant sur 360°, atterrit sur l'autre côté des lasers.

— Chuck c'est ton tour!

Mais Chuck ne sait pas comment passer à travers les lasers. Il n'est pas intelligent comme Josh ou bon en gymnastique comme Denis, il est « Chuck »

Chuck court très vite, s'élançe puis vole dans l'air.

— Je vole! crie Chuck.

Il atterrit très loin, mais ses cheveux passent à travers les lasers et l'alarme sonne. En même temps l'ascenseur commence à fonctionner. À la banque, Josh est responsable de la sécurité alors il sait que si quelque chose touche les lasers, les policiers seront appelés directement. La station de police la plus proche de la banque TDN est à 20 kilomètres. Ils ont cinq minutes pour sortir de la banque avec l'argent. Maintenant qu'ils ont passé les lasers, ils ont ouvert la porte du coffre et emporté tout son contenu.

Les voleurs échappent à la première poursuite

Chuck, Dennis et Josh ont couru en sortant de la banque. À leur sortie, ils entendent la musique d'un camion de crème glacée. Ils doivent échapper aux policiers. Ils voient le camion de crème glacée, mais il y a une file gigantesque. Rendus à l'avant de la ligne, ils commandent de la crème glacée à saveur tropicale et de couleur arc-en-ciel avec de la crème fouettée et

une grosse cerise sur le dessus. Quand le vendeur de crème glacée se penche, Dennis prend son P99 CO2 et le fusille à balles réelles, mais le vendeur de crème glacée a une veste pare-balles, Chuck prend donc un trombone dans sa poche et le lance au vendeur de crème glacée qui succombe à cause de la réaction allergique aux trombones. Ils prennent le camion de crème glacée pour échapper aux policiers en conduisant à vitesse maximale.

Les voleurs échappent à de nouvelles poursuites

Je crois qu'on a distancé la police, dit Josh.

Une seconde plus tard, ils entendent les sirènes de police et une autre seconde plus tard le pare-brise arrière se brise et Chuck a du sang partout. Mais il semble que Chuck n'a aucune blessure sur le corps.

— Chuck! tu t'es pas fait tirer c'est juste une cannette de sauce tomate qui a explosée sur toi, dit Denis.

— Mais ça fait mal! répond Chuck

— Lave-toi! dit Josh.

— Je dois prendre un bain, répond Chuck.

— On n'a pas de temps pour cela allons-! dit Denis.

Ils montent des escaliers en courant pour se rendre au sommet, mais Chuck glisse.

— Chuck arrête de glisser, la police s'approche! dit Josh.

— Je ne peux pas m'arrêter à cause de la sauce tomate.

— Je t'ai dit que tu devrais prendre un bain, dit

Chuck.

— Ouais, et laisser la police nous attraper, je ne crois pas! répond Denis.»

Ils arrivent sur le toit et voient un hélicoptère.

— Qui va conduire ça? demande Chuck.

— Moi, répond Denis.

Ils volent dans l'hélicoptère.

— On est sauf, dit Josh.

— Je ne pense pas, dit Denis.

— Pourquoi tu dis cela? demande Josh.

— Parce qu'il y a une roquette qui arrive droit sur nous! répond Denis.

— Oh non! dit Josh.

Ils sautent de l'hélicoptère et l'hélicoptère explose. Ils déploient leurs parachutes, mais celui de Denis est déchiré par un morceau de l'hélicoptère.

Ils atterrissent sur le pont d'un bateau.

Denis se brise un bras.

— On doit sauter du bateau! dit Chuck, c'est notre seule chance.

— Mais Denis ne peut pas nager, son bras est brisé, dit Josh.

— Je dois le faire, assure Denis.

— Attendez! on est sur un bateau de pêche et la police est proche, dit Josh.

— Oui, mais ils ne nous voient pas, répond Chuck.

— On doit s'emparer du bateau, dit Josh.

— On va dire au capitaine qu'on est des dieux et qu'il doit nous garder à bord, dit Denis.

Ils vont sur la passerelle du bateau.

— Qui es-tu, dit le capitaine à Denis.

— Je suis le dieu des bateaux.

Et il pousse le capitaine dans l'eau.

— Chuck, viens ici on ne sait pas comment conduire cette chose! dit Denis.

— Qui sait comment conduire ça? dit Chuck.

Mais le bateau s'écrase sur une île et les passagers courent partout en criant.

Josh, Denis, et Chuck débarquent et volent des véhicules tous-terrains et se rendent à la maison de Chuck.

— Ça c'était proche! dit Chuck.

— Je sais la police nous recherche et toute la ville! dit Denis. Ils ont mis une récompense de dix millions de dollars pour celui qui nous attrape.

— Et en plus on a volé pour rien! On a laissé toutes les choses dans l'entrepôt! dit Chuck.

— Oh non! J'ai oublié Mona Lisa! dit Josh qui commence à pleurer et à crier.

— Tais-toi, on ne va pas aller en prison pour rien, dit Chuck, on va voler une autre fois.

Josh est trop excité, car il a bu trois Red Bull et mangé un grand lapin en chocolat. Tellement excité qu'il l'a brisé en le frappant avec un marteau.

À la fin de tous leurs vols, les trois voleurs terminent avec trente-quatre millions de dollars.

Ils décident d'acheter un billet d'avion pour Las

Vegas.

Quand ils entrent dans l'aéroport, ils prennent des précautions, pour ne pas être pas attrapés par les gardes de sécurité. Ils marchent vers l'avion numéro 12, mais sur leur chemin ils aperçoivent plusieurs avis de recherche pour les voleurs de la banque TDN.

Quand ils arrivent à leur siège, plusieurs personnes les regardent d'une manière étrange.

— On devrait aller quelque part d'autre dans l'avion.

Ils trouvent seulement une place où se cacher dans la toilette.

Deux heures passent, puis ils sont encore dans la toilette de l'avion.

Toc, toc, toc, quelqu'un frappe à la porte.

Tous les trois frissonnent de peur.

Ils entendent les pas qui s'éloignent de la toilette.

Une autre heure passe et ils sont à Las Vegas.

Quand ils sortent de l'avion ils se précipitent vers la sortie de l'aéroport. Dans la ville, ils rencontrent un sans-abri. Il est vieux et sans souliers. L'homme dégage une odeur horriblement désagréable. Les voleurs se sentent tellement mal, qu'ils sortent leur portefeuille pour lui donner vingt mille dollars en billets.

Ils marchent jusqu'au casino empli de riches, de pauvres, de gens de toute sortes qui sont venus pour perdre tout leur argent. Ils décident de jouer au poker.

Chuck commence à jouer, trente minutes plus tard il ne lui reste plus rien.

— Combien d'argent as-tu gagné? Demande Josh.

— zéro dollar.

— Combien as-tu perdu ?

— Seulement trente-deux millions.

Les hommes sortent du grand casino avec des faces longues et tristes. Il leur reste vingt-sept dollars en poche. Avec cette monnaie ils achètent trois billets de loterie au supermarché.

À la caisse, une caissière leur demande si ce sont eux qui ont volé la banque, TDN ?

— Non ! dit Josh gentiment en prenant ces billets.

Le soir, les trois amis gagnent le gros lot de cinquante millions de dollars.

— Que feras-tu avec ta part demande Josh à Chuck ?

— J'achèterai le jeu vidéo *Minecraft* !

Pourquoi ma vie est comme ça ?

*Par les garçons de 7^e, classe de M. Dave Koscielniak,
Collège catholique Samuel-Genest, Ottawa, écrivain-
mentor : Éric Dupont*

Avant que son aventure commence, Tony, un élève de 17 ans, en 11^e année au collège catholique Samuel-Genest vivait normalement sa vie avec son père Mario, un électricien. Le garçon avait de la difficulté à parler avec les filles et à se faire des amis. Son seul copain est en fait une tortue nommée Buddy.

Un jour, en arrivant à la maison, il voit que son père a acheté pour environ cent cinquante dollars de bière.

« Tony! Viens voir ta nouvelle voiture! » annonce Mario.

Tony descend les escaliers en courant et sort dehors.

« Elle n'est pas nouvelle... »

« Mais c'est ta première auto. »

« Quand est-ce que je pourrai en avoir une en bon état? »

« Quand tu seras capable de la payer toi-même! »

« D'accord, dit le garçon un peu déçu. »

Quand même fier de sa « nouvelle » voiture, Tony décide d'aller faire le tour du bloc pour l'essayer.

Le lendemain matin, Tony se lève comme d'habitude et se prépare pour aller à l'école. Avant de partir, il donne

de la nourriture à sa tortue, Buddy. Le garçon entre dans sa voiture et se rend à l'école. En arrivant au collège catholique Samuel-Genest, il voit les trois personnes qu'il déteste le plus. Michael, le plus grand des trois, n'est pas le meneur du groupe. Serge, le plus costaud du trio, a beaucoup d'influence sur ses amis. Le dernier membre, nommé Chris, suit toujours ses deux copains. Leur passe-temps préféré est d'intimider les plus faibles et les plus petits, des gens comme Tony.

Le nouveau propriétaire sort de sa voiture et entend Serge crier :

« Hey! Tony! Où as-tu pris ta bagnole? Au dépotoir? »

« C'est certain qu'il l'a prise au dépotoir, il est pauvre! » continue Michael.

Blessé, mais habitué d'entendre ce genre de commentaires, Tony prend son sac à dos et emprunte la piste pavée menant à l'édifice scolaire afin de se rendre à sa première classe, celle de mathématique.

« ... ensuite tu dois toucher le symbole de la racine carrée sur la calculatrice pour arriver à la réponse finale. Maintenant, à vous d'essayer de résoudre la nouvelle équation que je vais écrire sur le TBI. Dans quelques minutes j'inviterai un de vous pour venir la solutionner », dit l'enseignante qui se met à écrire des chiffres et griffonner des symboles sur le tableau blanc interactif.

La période passe rapidement, car Tony aime les

maths ainsi que son enseignante.

À 9 h 24 il regarde l'horloge de la classe et a soudain très chaud. Il sait que dans deux minutes, au son de la sonnerie, Serge, Chris et Michael vont venir lui rendre une « visite ».

La cloche annonce la pause et les élèves sortent tous dans le corridor. Tony, suivant ses collègues du local 182, aperçoit les trois gars qui marchent droit vers lui. Quelques gouttes de sueur se forment sur le front du jeune mathématicien.

Cherchant à éviter la rencontre, il se trouve une cachette en espérant que Serge, Michael et Chris ne l'ont pas vu faire. Il aurait l'air fin – un élève de 17 ans, écrasé derrière une porte dans un corridor d'une école secondaire. Mais pour Tony, le risque en vaut le coût.

Plus tard, sortant son costume d'éducation physique de son casier pour son deuxième cours, le jeune homme jette un coup d'œil vers la gauche ensuite vers la droite pour voir s'il peut trouver le groupe de trois. Il aimerait bien se rendre au vestiaire sans être obligé de se défendre ou d'endurer les commentaires blessants qu'il entend trop souvent. De toute façon, les commentaires viendront éventuellement, car les trois imbéciles sont aussi inscrits au cours d'éducation physique.

Dans la salle de rechange, Serge s'approche de Tony et lui dit :

« Il faut que tu votes pour jouer au ballon-chasseur quand M. Guindon nous demandera ce que nous voulons jouer. »

« Non je ne veux pas... »

« Si tu ne votes pas, on va te faire quelque chose de bien pire! »

L'enseignant aime toujours commencer ses classes avec un bon réchauffement et des étirements, car il veut éliminer du mieux qu'il peut toute possibilité d'une blessure inutile. Pendant ces quelques minutes, Tony remarque Serge qui parle à ses deux suiveurs.

« Que peuvent-ils bien être en train de se dire? »

Les équipes sont formées et, par pure coïncidence, l'équipe qui portera les dossards rouges contient treize membres, dont Chris, Michael et Serge, au grand désespoir de Tony qui fait partie de l'équipe grise avec ses 12 autres coéquipiers.

M. Guindon donne un coup de sifflet et les équipes prennent position du début de jeu. Et le jeu est parti. Plusieurs élèves se précipitent vers le centre pour aller chercher les ballons alors que d'autres se réfugient dans les coins ou encore se placent le long des lignes pour se camoufler dans le but de passer pour des non-participants. Cette routine se répète plusieurs fois pendant la période.

Vers la fin du bloc, les trois gars éliminent tous les autres membres de l'équipe adverse, sauf Tony. La stratégie de garder Tony comme dernière cible a été bien exécutée. Il est le seul qui n'a pas encore été touché par les lanciers et il est maintenant seul sur son terrain. Les trois gars sont chacun munis de deux balles.

L'enseignant avertit quelques fois les garçons de ne pas lancer trop fort, car ils seraient retirés pour le reste du cours, mais même après ces avertissements, Serge, avec assurance et confiance, regarde ses coéquipiers, puis fixe Tony et dit à haute voix :

« Au revoir, salaud ! »

Le capitaine portant le dossard rouge lance de toutes ses forces ses deux ballons, celui de la main gauche, suivi de celui dans la main droite. Alors que le premier ballon est en ligne directe pour la cible, Chris et Michael font comme leur ami. L'équipe rouge gagne la partie pour la quatrième fois de la journée.

Au dernier coup de sifflet, M. Guindon permet aux élèves d'aller se changer et se préparer pour le reste de leur journée. Tony s'empresse pour se rendre au vestiaire, car il veut aller regarder son état dans le miroir. Il sort de la salle de rechange avec la forme du ballon sur son visage... les projectiles qui l'ont atteint ne l'ont pas manqué.

Dans le corridor, il se prépare pour son prochain cours en fouillant dans son casier. En passant, Michael le pousse, le faisant tomber dans son casier. Chris, ferme la porte et referme le cadenas. Serge, la joue collée contre le métal, menace Tony :

« Tu ne dis rien sinon t'es fini ! »

Quelques minutes passent avant que la directrice passe devant le casier d'où sortent des sons curieux.

« Qui est là-dedans ? » demande Mme Tessier

« C'est moi, Tony. »

« Pauvre toi ! Donne-moi ton code afin que tu puisses sortir de là ! »

« 17 – 21 – 12 »

« Qui t'a fait ça Tony ? »

Rébecca, une jeune fille de 7^e qui se rendait à la bibliothèque regarde la directrice et avoue :

« Je ne connais pas leurs noms, mais un des gars, le plus costaud, avait un gilet blanc avec des lignes noires. Le deuxième avait un gilet bleu et le dernier avait un gilet rouge avec des carrés noirs. »

« Est-ce que tu as vu leur visage ? »

« Non ils portaient un capuchon. »

« Merci. On va les chercher. Continue ton chemin, ma belle. »

Rébecca se tourne vers le nouvellement libéré :

« Est-ce que tu es correct ? »

Humilié, Tony l'ignore et se prépare pour aller manger à la maison avec sa nouvelle voiture.

« Ça va aller, dit la directrice à Rébecca. Il vient de vivre un moment difficile. Je ne le blâme pas de ne pas vouloir parler. Tu passeras à mon bureau tantôt. J'aimerais te parler de ce que tu as vu, d'accord ? »

« D'accord, Madame. »

« Tony, toi, tu vas venir avec moi dans mon bureau. Nous allons discuter de ce qui s'est passé ici. Je ne peux pas fermer les yeux sur cet incident. Ce qui t'est arrivé est inacceptable. C'est de l'intimidation et ce n'est pas toléré ici ou ailleurs. N'écoutes-tu pas les nouvelles ? Ces histoires finissent mal trop souvent quand on ignore de

tels gestes. »

Tony regarde la directrice du coin de l'œil et la suit jusqu'à son bureau. Il est interrogé, mais ne veut rien avouer. Ses réponses sont vagues et n'accusent personne en particulier. Après chaque question de Mme Tessier, Tony repense à ce qui lui arriverait s'il parlait de ce que Michael, Chris et Serge lui font quotidiennement... « Si tu rates sur nous autres, on va t'en donner une bonne, le fif! »

Après les efforts de la dame responsable, le jeune quitte le bureau et se rend à son casier.

L'estomac grondant, manteau sur le dos et clés en main, la victime sort de l'école et marche vers son auto. Il entend chanter les oiseaux, voit une ambulance passer devant le terrain de stationnement à toutes vitesses, sirène criante et lumières clignotantes.

« Je me demande ce qui se passe... J'imagine que ce qui m'est arrivé n'est pas si grave que ça. Au moins, moi je n'ai pas besoin d'ambulance... »

Perdu dans ses idées, le jeune homme marche vers sa voiture comme s'il l'avait fait toute sa vie, mais en s'approchant, ce qu'il voit fait bouillonner son sang. Il n'en croit pas ses yeux.

« Ce n'est pas vrai! Ce n'est pas possible! Mais pourquoi?! Qui aurait pu... »

La petite voiture que Tony ne trouvait « pas si neuve que ça » était quand même la sienne et il en était fier malgré les quelques graffignes et bosses qui nuisaient au lustre de la peinture qui couvrait le vieux corps de la

voiture. Il s'était fait à l'idée qu'il la conduirait quelques années et qu'il la vendrait pour s'en acheter une plus neuve. Mais plus il s'en approche, plus il se sent comme si quelqu'un l'abusait physiquement. Il prend un pas et croit que Michael lui a donné un coup de pied dans l'estomac. Il en prend un deuxième et s'imagine que Serge vient de le frapper dans le visage avec un coup de poing. Les trois derniers pas vers son auto sont les pires. Chris vient de l'assommer avec une brique dans les côtes, le cou et sur la tête.

Sa voiture est détruite. L'antenne radio était absente. Une fenêtre était craquée. Il y avait de la peinture jaune et orange partout. Le pare-brise est barbouillé avec un marqueur permanent. Les plaques ont été enlevées et tordues. Ses pneus vidés d'air et ses essuie-glaces pliés. Il trouve finalement une note collée sur la porte du conducteur qui dit : « LOCKER BOY ».

Tony marche à la maison ne sachant pas s'il doit conduire la voiture dans cet état. Il ne se demande même pas qui a pu faire de tels dommages à son automobile. Il connaît les vandales. La seule chose auquel il peut penser c'est de quelle façon il peut prendre sa revanche.

En mangeant son dîner, Tony révisé pour son évaluation en chimie dès son retour à l'école. Relisant ses notes, une idée lui vient à l'esprit.

« Je vais les empoisonner ! Oui, je vais mettre quelque chose dans leur nourriture qui les rendra malades à crever ! »

Le jeune scientifique sait que plusieurs nettoyeurs

et certains produits de cuisson trouvés à la maison pourraient rendre facilement malades ses intimidateurs. Il se met alors à la recherche de ces produits partout dans sa maison. Il trouve du bicarbonate de soude et de la poudre à lever dans la cuisine. Dans la salle de lavage il trouve un éliminateur d'odeurs de chiens et chats pour tapis ainsi qu'un enlève taches pour lessive. Dans la salle de bain, il trouve des granules de sel d'Epsom. Il se rend ensuite dans le garage et trouve un produit antifourmi qui ressemble beaucoup à du sel. Il trouve aussi un savon que son père utilise quand il a fini de réparer la tondeuse ou qu'il change l'huile de sa moto.

Il apporte toutes ses trouvailles dans le garage ainsi qu'un gros bol et une cuillère. Il verse quelques milligrammes de chaque produit dans le bol et mélange le tout et essayant de briser les plus grosses granules en plus petits morceaux dans le but de faire ressembler la poudre à du sel de table.

Après quelques minutes de travail, le chimiste regarde sa montre. « Ah non ! J'ai manqué mon cours de science... Mon évaluation ! Tant pis ! Je viens de faire mon propre cours de chimie. Je les aurai ces vilains ! Je demanderai une reprise à M. Gagnon. »

Tony étudie son mélange et en est satisfait.

« Oui, ça va passer. Ils n'en auront aucune idée. Ils vont me le payer cher leur coup plate. Ils vont arrêter de me traiter comme ça. C'est fini. Dès lundi, ils sauront que je ne me laisserai plus faire. »

Il place le substitut dans un sac de plastique et

monte dans sa chambre. Il ne veut surtout pas se faire prendre avant même d'avoir eu la chance de prendre sa revanche. Il soulève l'aquarium de sa tortue et place le sac dessous.

« Tu vas voir Buddy... lundi c'est moi qui rirai le plus fort. »

Épuisé par toutes ces péripéties, Tony se couche sur son lit. Il planifie dans sa tête comment il va s'y prendre la semaine prochaine pour exécuter son plan. Sans s'en rendre compte, le jeune homme s'endort.

En bas, le téléphone sonne, Mario répond et entend un message enregistré :

« Voici un message du collègue catholique Samuel-Genest : votre fils Tony Lafleur en onzième année était absent pendant la période 4. Veuillez communiquer avec le bureau d'assiduité lundi matin pour motiver l'absence. Merci de votre collaboration habituelle. »

« Tony! Viens ici tout de suite! » lance son père.

Tony se réveille en sursaut

« Tony! J'ai dit viens ici tout de suite! »

« J'arrive. »

« C'est quoi ce message de l'école me disant que tu as manqué ton cours 4? »

« Ce n'est pas de tes affaires si j'ai manqué une classe... »

« Parle-moi pas comme ça! »

« Laisse-moi tranquille. »

« Où est ton auto? »

« J'ai dit laisse-moi tranquille! »

« Bon! Tu restes ici cette fin de semaine – pas de sorties! Tu es puni mon p'tit mal élevé! »

« FINE. Va donc boire ta bière et regarder la télé. Je vais préparer quelque chose pour souper. »

Mario s'installe dans sa chaise, manette en main, et fait le tour du menu interactif en cherchant quelque chose d'intéressant à écouter. En même temps, Tony se commande une pizza et une poutine pour son père.

La livraison arrivée, Tony ouvre une nouvelle bière pour son père et la lui donne en même temps que sa poutine.

« Apporte le sel, s'il te plaît » demande le père.

« Minute, je reviens... »

L'ado monte les escaliers à toutes jambes, prend du « sel » et en dépose sur les frites de son père. Il descend lentement les marches et retourne dans le salon. Mario attend avec patience en buvant sa cinquième bière, fidèle à sa routine du vendredi, inconscient que son vendredi ne se terminera pas comme les autres.

Mario mange sa poutine, boit une autre bière et monte se coucher. Se sentant étourdi, il se rend à la salle de bain, allume, marche vers la toilette, se penche et vomit violemment.

« Maudite boisson... »

Tony, qui écoute à la porte sourit et se dit :

« Ouin... maudite boisson, oui... »

Et il retourne dans sa chambre pour y passer la soirée ainsi que la fin de semaine à étudier pour sa reprise.

Lundi matin, Tony marche à l'école. En arrivant, il voit que sa voiture est toujours au même endroit sans aucun dommage supplémentaire. Il entre, choisit les effets scolaires nécessaires pour sa première classe et attend l'hymne national, la prière et les annonces.

« Bonjour les élèves de Samuel-Genest! Levons-nous pour l'Ô Canada et le Notre Père », dit la directrice dans le micro.

Viennent ensuite les annonces :

« Première annonce: Il y aura une rencontre par niveaux, aujourd'hui, avant l'heure du dîner. Nous allons vous appeler quand ce sera le temps de se rendre à l'auditorium. Deuxième annonce: Les élèves qui font partie de l'équipe masculine de soccer senior sont demandés au gymnase. »

« Quelle chance! » pense Tony.

L'avant-midi se passe comme d'habitude. Les cloches régulières et les déplacements ordinaires. La sueur au front, les cachettes habituelles. Quelques mots blessants de Chris, Serge et Michael envers Tony, suivis d'une bousculade « amicale ».

Un message du secrétariat :

« On demanderait aux élèves de 11^e et de 12^e année de se rendre en classe pour les présences et ensuite de descendre à l'auditorium pour la rencontre par niveaux, s'il vous plaît. »

Tony se rend en classe, donne sa présence à son enseignante et lui demande s'il peut aller à la toilette avant de se rendre à l'auditorium.

Nerveux, mais déterminé, le chimiste amateur descend à la cafétéria et se rend à la table où ses intimidateurs s'assoient invariablement pour dîner. Il regarde autour de lui, ouvre les salières de cette table et vide le contenu dans une poubelle tout près. Puis il les remplit ensuite avec le substitut, serre fermement le couvercle et les place sur la table à côté des poivrières comme si de rien n'était. Puis il se rend à la rencontre avec les autres élèves de son niveau.

Les annonces sont transmises, les messages sont passés et la cloche marquant l'heure du dîner se fait entendre. L'auditorium se vide rapidement, les élèves se dirigent un peu partout. Certains vers les casiers, d'autres vers la porte de sortie de l'école secondaire et un autre groupe (incluant le trio détestable) vers la cafétéria.

Les places habituelles sont occupées par la population régulière au grand plaisir du brave vengeur qui remarque que les repas sur la table en question sont tous identiques – macaroni avec viande (qui, selon Tony, n'est jamais assez salé) servi par les cuisinières de la cafétéria.

Du coin de l'œil, Tony voit que son plan se déroule parfaitement. Il voit Serge prendre la salière et la secouer quelques fois au-dessus de son dîner et passe ensuite le mélange à son voisin Chris qui fait de même. Ne pouvant s'empêcher de rire, il voit ensuite le dernier des trois amis saler généreusement son macaroni à son tour.

Les gars mangent leur repas sans se rendre compte de rien, riant, parlant et taquinant tous ceux et celles qui passent près d'eux. Tony, assis seul de l'autre côté de la

salle à manger, savoure son coup.

« Je devrais aller chercher les salières avant que quelqu'un d'autre s'en serve. » se dit-il, « je ne voudrais pas rendre des innocents malades pour rien. »

Il se lève et marche vers la table.

« Chris, est-ce que je peux avoir le sel, s'il te plaît? »

« Bien oui Tony! Tiens! »

Chris prend la salière et la tend vers Tony. Comme ce dernier tend le bras pour la saisir, Chris la laisse tomber dans la poubelle. Les trois gars se mettent à rire.

Sans réagir, Tony demande pour l'autre salière à Michael.

« Tiens, tapette. Prends celle-ci. »

Michael tend la salière à Tony et encore une fois, elle tombe dans la poubelle.

« Oups! Va creuser cochon! » dit Michael.

À nouveau, le trio se met à rire aux éclats. Tony, voulant cacher toute preuve et s'assurer que l'on ne trouvera jamais ces salières contaminées, dépose ses déchets sur les deux salières dans la poubelle. Il se tourne vers le corridor et sort lentement avec un petit sourire à l'insu des trois « idiots ».

Plus tard en après-midi, un son familier se fait entendre aux oreilles de Tony; celui des sirènes d'ambulance qui s'approchent de l'école, mais cette fois-ci le son ne semble pas s'éloigner; il s'arrête plutôt subitement.

Au son de la cloche annonçant la fin du cours, tous

les élèves se précipitent pour voir ce qui se passe. Tony, aussi curieux que les autres élèves, suit. En arrivant sur la scène, une odeur agressive dans l'air, il voit des ambulanciers accroupis par terre autour des trois adolescents couchés dans un liquide gluant. Il remarque qu'un des ambulanciers parle à la directrice de l'école.

« ... donc vous devriez appeler la police. Ce n'est pas habituel ce que nous voyons ici. Il y a quelque chose d'anormal dans le vomi de ces élèves. Ils ont consommé une substance nocive, et selon mon expérience, ils ne l'ont pas fait de leur propre volonté. »

« C'est ce que je fais tout de suite », dit la directrice.

Les ambulanciers montent Michael, Chris et Serge dans l'ambulance pendant que le concierge lave le plancher. Tony commence à s'inquiéter lorsqu'il entend parler d'implication policière.

En sortant de l'école à la fin de la journée, il croise deux policiers qui entrent dans l'édifice.

Arrivé à la maison, Tony se demande :

« Si les policiers viennent me parler, je vais avoir l'air coupable. Si je prends une fraction de ce sel, je serai malade moi aussi, mais pas autant que les gars. Si moi je suis malade, ils ne me soupçonneront pas ! Je dois me préparer quelque chose à manger ! »

« Mme, dit le Constable Paquette à la directrice, pouvons-nous voir le vidéo de la cafétéria ? Les ambulanciers semblent croire que ce que les gars ont mangé était empoisonné. Ils ont régurgité leur dîner d'aujourd'hui – du macaroni avec viande. »

« Certainement. Allons de l'autre côté. Le système est là. Voulez-vous voir la période du dîner seulement ? »

« Pouvons-nous voir le vidéo à partir de 11 h ? Parfois, il peut se passer des choses sous nos yeux. C'est toujours bon de mettre les chances de notre côté. »

« Mais à 11 h la cafétéria était vide ! Les élèves étaient à la rencontre par niveau à l'auditorium... Mais je ne veux que vous épargner du temps, regardez tout ce que vous voulez ! Je vous laisse faire votre travail. J'ai des appels à faire. Si vous avez des questions, vous savez où me trouver. »

La directrice sort de la salle de vidéo et les policiers visionnent sans avoir à regarder longtemps. Après quelques minutes, les policiers identifient facilement le jeune homme qu'ils ont croisé dans le corridor. Ils retournent au bureau de Mme Tessier dans le but de lui demander l'adresse et le nom de l'élève. Elle fournit les informations demandées et les constables Neveu et Paquette partent à la recherche de Tony.

Tony ouvre la porte et laisse rentrer les deux hommes en uniforme.

« Oui ? » demande-t-il.

« Nous avons quelques questions pour toi Tony », dit le constable Neveu.

« ... »

« Que faisais-tu dans la cafétéria avant la rencontre par niveaux ce matin ? »

« ... Hummm... j'allais voir ce qu'il y avait au menu du jour... »

« Ah oui? »

Entre temps, le constable Paquette regarde autour de la cuisine. Il voit des ingrédients sur le comptoir, du pain, de la viande, de la moutarde, des tranches de concombre et de tomates, un verre de jus aux pommes et une poivrière. Juste à côté du poivre, il y avait un sac Zip-Lock contenant une poudre blanche suspicieuse.

« Tony, tu te préparais quelque chose à manger? » demande le constable Paquette.

« Oui. J'avais faim. »

« Tu as parlé à quelqu'un à la caf, Tony? »

« ... Non, oui, non... non... »

« Est-ce que tu connais les gars qui ont été malades cet après-midi, à ton école, Tony? »

« Ben, oui. Ils sont dans certains de mes cours. »

« Tu savais qu'ils sont partis en ambulance? »

« Oui, ils ont été empoisonnés à la cafétéria pendant l'heure de dîner. Je me demande qui aurait fait ça! »

« Comment savais-tu qu'ils ont été empoisonnés Tony? Nous ne te l'avons pas dit », fait remarquer le constable Paquette

« Tony, as-tu quelque chose à nous dire? » demande le constable Neveu.

Ce dernier s'approche alors du comptoir et prend le sac de plastique. Il l'ouvre et en prend une pincée pour étudier la texture ensuite il se penche la tête et sent le contenu. Il regarde son partenaire avec un regard assuré.

« Ce n'est pas du sel, c'est un mélange de différents produits que j'ai trouvés dans la maison », avoue Tony,

la tête baissée et les bras croisés. « J'étais tanné de me faire écœurer par ces trois gars-là. Ils me font mal tous les jours, ils ont détruit ma voiture et m'ont embarré dans mon casier. C'était à mon tour de rire d'eux pour une fois. »

« Pourquoi ne pas aller parler à Mme Tessier? Ou quelqu'un d'autre? »

« Serge m'avait dit que si j'en parlais à quelqu'un, il me ferait quelque chose de pire. J'ai peur d'eux et je crois vraiment qu'ils l'auraient fait. »

« Tu n'as pas pris la bonne décision, Tony » dit le constable Paquette. « Une autre mauvaise fin à une autre histoire d'intimidation. Je dois t'informer que tu es en état d'arrestation pour avoir empoisonné tes camarades. Tourne-toi et place tes mains derrière ton dos. Nous devons te conduire au poste de police. Nous allons téléphoner à ton père pour l'avertir. »

« J'imagine que tu t'en balances » ajoute le constable Neveu, « mais au cas où tu te demanderais, les gars ne seront pas hospitalisés longtemps. Une chance que les ambulanciers sont arrivés rapidement... »

Le garçon respecte les policiers. En sortant de la maison, les mains menottées derrière son dos, une larme à l'œil, Tony dit aux policiers :

« Je m'excuse... »

Quelques jours plus tard, au retour en classe de Tony, il remarque quelque chose de différent dans l'école. Il se sent plus confortable et plus à l'aide de circuler dans

les corridors. Il s'aperçoit qu'il y a moins de gens dans le gymnase pendant les jeux et moins de chamaillages dans le vestiaire. Soudain, il réalise que le trio détestable n'y est plus.

En fin de journée, avant de retourner à la maison, il se rend donc au bureau de Mme Tessier.

« Bonjour, Mme Tessier. Où sont Chris, Michael et Serge? »

« Nous avons envoyé Chris à l'école secondaire Béatrice-Desloges et Serge à Louis-Riel. Michael est encore ici, mais nous avons changé son horaire afin que tu le voies le moins souvent possible. De toute façon, seul il ne te dérangera pas. On croyait que c'était mieux de tous vous séparer. »

« Oh... j'avais entendu dire qu'ils avaient été suspendus. »

« Oui, tu as raison. En plus des changements, ils ont été suspendus pour cinq jours chacun et devront faire deux heures de travail communautaire par jour de classe pendant deux mois. »

« Wow! »

« Tu n'as pas encore paru devant un juge? »

« Oui. Je dois, moi aussi, faire du travail communautaire. Parce que je n'ai pas de casier judiciaire et que je réussis bien à l'école. Je dois donner cinq heures de travail par semaine à la bibliothèque de la ville et je dois entrer à la maison pour 20 h 30 les soirs de semaine. Le vendredi et le samedi, je dois entrer chez ma grand-mère pour 21 h 30 pendant un an. Je dois aussi

suivre une conseillère deux fois par mois, maintenir mes notes scolaires et ne pas causer de conflits ici ou ailleurs. Le juge croit que ce sera suffisant étant donné les circonstances. »

La directrice approuve :

« Oui, souvent les avocats et les juges donnent une chance aux gens qui ne sont pas souvent impliqués avec la police. J'ai déjà vu pire pour des jeunes qui en avaient fait beaucoup moins. »

« C'est ce que le juge a dit. Salut, Madame Tessier. Merci... »

« À demain, Tony. »

Tony se rend à la maison, un peu rassuré. En entrant chez lui, il trouve deux valises près de la porte et un manteau qui couvre une petite boîte carrée. Il se souvient rapidement que c'est le jour du départ de son père.

« Dad? Où es-tu? »

« Dans la cuisine. »

« Quand pars-tu pour le centre de désintoxication? »

« Bientôt. Tu dois me conduire à la gare dans une vingtaine de minutes. »

« Entendu. »

« J'ai une bonne nouvelle finalement! Le centre a appelé et a dit que je n'avais qu'à rester pour trois mois au lieu de six. Les travailleuses ont fait leurs enquêtes et ont trouvé que six mois c'était un peu trop long. »

« Tant mieux! Je ne trouvais pas que tu buvais tant que ça ou que tu étais si méchant! Grand-maman sera contente aussi. Je vais mettre tes valises dans l'auto en

t'attendant. »

Le garçon sort avec une valise dans chaque main en attendant d'aller conduire son père.

Le temps a passé...

« Tom, tu ne peux pas faire ça aux autres élèves! C'est de l'intimidation et je ne vais pas tolérer ce comportement! As-tu compris? » dit Tony.

« Oui, M. Portillo. »

« Je veux voir ton père. C'est important que je lui parle de ce qui se passe. Donne-moi ton agenda que je lui écrive une note, s'il te plaît. Quand j'étais adolescent, il y a une quinzaine d'années, je me faisais intimider par des élèves comme toi et je me suis mis dans un méchant pétrin. Heureusement, j'ai été capable de m'en sortir avec des conséquences minimales. Si tu continues comme ça, je m'inquiète en pensant comment cela pourrait finir pour tes victimes comme pour toi. »

L'enseignant de septième année laisse une note dans l'agenda de son élève, demandant à rencontrer le père de Tom le lendemain vers 15 h 30.

À l'heure prévue, Tony se fait appeler à l'interphone par la secrétaire de l'école pour venir rencontrer son invité. En entrant dans le bureau, Tony se fige, une goutte de sueur se forme sur son front; il regarde l'homme assis, casquette en main, tête baissée vers le plancher, comme un enfant qui viendrait de se faire punir par le directeur de l'école.

« Mike? » demande Tony

L'homme lève la tête et se redresse droit sur la chaise.

« Oui? »

L'homme se lève et marche vers l'enseignant en lui tendant la main. L'enseignant accepte et serre la main de son invité.

« Je suis l'enseignant de Tom. Tu te souviens de moi? Nous sommes allés ensemble au collège catholique Samuel-Genest. »

« Ah ben bonyenne! To-o-o-ony! Comment ça va! »

« Ça va bien. Tu me suis? On va se rendre dans mon local. »

Les deux hommes se rendent à la destination et s'installent pour une conversation sérieuse.

« Je t'ai fait demander aujourd'hui, explique Tony, car Tom intimide plusieurs autres élèves de la classe et de l'école. Nous ne pouvons pas tolérer ce comportement. De plus, tu sais bien que l'intimidation, pour moi, c'est un sujet très sensible. »

« Je peux m'imaginer, oui. Il fait quoi au juste, mon 'ptit? »

L'enseignant sort le calepin dans lequel il garde les incidents importants en note et en raconte quelques-uns au père frustré par les gestes de son garçon. Les détails sont expliqués, les inquiétudes normales sont partagées des deux côtés de la médaille.

« ... donc, dit Tony, ce serait important que tu lui parles sérieusement pour lui faire comprendre qu'il doit arrêter. »

« OK, Tony. Je vais faire ça ce soir et tu verras un

gros changement dès demain. Je me souviens de ce qui s'est passé quand on était en onzième année. Merci de t'occuper de mon gars. C'est gentil de ta part. »

« Pas de problème. Écoute, ce qui s'est passé au secondaire c'est derrière nous. C'est tout oublié. »

« Tu es une bonne personne Tony. S'il y a autre chose, tu m'appelles? »

« Certainement. Comment sont Serge et Chris? Je n'ai plus entendu parler d'eux depuis la fin de la onzième année. »

Les anciens adversaires de ballon-chasseur passent plusieurs minutes à se parler des dernières années. En terminant, les deux se donnent la main respectueusement et Mike sort du local. Tony, satisfait de la rencontre se rend compte qu'il se sent bien dans sa peau et, se passant la main sur son front, il remarque qu'il n'y a plus de sueur.

Revanche

Par les garçons de 7^e A, classe de M. Ryan Perry, École publique Odyssee, North Bay, écrivain-mentor: Aristote Kavungu

La foule est impatiente. Même les chanteurs ne peuvent pas attendre. L'annonceur monte sur l'estrade et dit :

— Est-ce que les candidats peuvent venir sur l'estrade: John Walker, Jani Lane, Michal Jackson, Adèle, Chris Brown, Rihanna.

Les candidats se rendent sur l'estrade.

— Et le gagnant est...

Le 17 février 2012, à la télévision le reporter dit que Michal Jackson, Jani Lane, Adèle, Chris Brown et Rihanna ont été nominés au Grammy's le soir précédent. John Walker a été nominé, mais il n'a pas eu de prix. John est devenu fou et a tué tous les autres artistes. Il s'est sauvé juste avant que la police n'arrive. Si tu as de l'information au sujet de John Walker, appelle la police de Miami. Les policiers essaient de trouver John Walker, car il est dangereux et il doit être capturé.

Un mois plus tard, John décide d'aller au restaurant Taco Ria en pensant qu'il ne va pas être retrouvé. Tout à coup un policier voit John et dit :

— Rends-toi, John Walker!

John s'étouffe sur un taco et perd connaissance. Il se

réveille en prison et ne se souvient pas de ce qui lui est arrivé.

Un mois après son emprisonnement, John Walker est condamné pour plusieurs meurtres. John ne parle à personne à la prison. Un jour, une thérapeute nommée Laura lui est assignée comme psychiatre. Lorsqu'elle le rencontre, il est attaché à son lit.

— Détache-moi ! lui demande-t-il.

— Parle-moi et je vais demander au garde de te détacher, dit Laura

— Ils m'ont toujours dit que j'étais un bon acteur. Lorsque je suis arrivé sur l'estrade et que je n'ai pas gagné, ça m'a brisé le cœur. J'étais fâché. Je voulais être comme eux. Ils sont riches et moi je n'ai rien.

— As-tu autre chose à ajouter, John ?

— Appelle-moi M.A.R.C.

— Pourquoi M.A.R.C ?

— Les autres prisonniers m'appellent M.A.R.C. Chaque lettre représente une de mes victimes.

Laura est surprise d'entendre la confession à John. Cependant, dans son métier, elle ne peut pas dévoiler cette information aux policiers. Elle continue à poser des questions afin d'en apprendre plus au sujet de ce personnage.

— Nous faisons du progrès, dit-elle, mais notre temps est écoulé. On se revoit la prochaine fois. Garde, détachez-le, s'il vous plaît.

Un mois plus tard, M.A.R.C a eu plusieurs rencontres

avec Laura. Soudain, M.A.R.C dit à Laura qu'il manque une lettre à son nom.

— Quelle lettre manque-t-il dans ton nom? demande Laura.

— Un L...

Laura ne réagit pas. Elle est de plus en plus inquiète, mais ne le démontre pas.

— Le temps est écoulé, dit Laura.

Laura quitte la chambre de M.A.R.C. et se dirige vers son bureau. Deux gardes viennent barrer la porte de la cellule de M.A.R.C.

— Pouvez-vous lui mettre un peu de musique? J'aimerais qu'il se calme un peu, dit Laura.

Le garde met la musique de la station MusiquePourVous 505 et la chanson d'Adele, Someone like you, joue.

— Je n'aime pas cette chanson, dit M.A.R.C.

— Tiens, change le poste toi-même, dit le garde, en passant la radio à M.A.R.C.

M.A.R.C prend le bras du garde et le tire à l'intérieur de la cellule. Il lui donne un coup de pied, prend ses clés et quitte la cellule. M.A.R.C va se cacher dans une boîte vide jusqu'à ce que tout se calme

La police nomme deux détectives, il s'agit de Laura la thérapeute de M.A.R.C, qui comprend ce que les personnes ressentent. Le second est Ozzwald.

Durant la nuit, M.A.R.C sort de la boîte, réussit à sortir et trouve une vieille maison abandonnée où il établit son plan au sujet de Jani Lane.

Le lendemain Ozzwald va à la station de police pour commencer son enquête avec Laura. Quand Ozzwald arrive à la station de police, Laura le rencontre à la porte.

— On a besoin de fouiller la cellule de M.A.R.C à l'hôpital, dit-elle.

— Pourquoi est-ce que tu l'appelles M.A.R.C? demande Ozzwald.

— C'est le surnom qu'il s'est donné, avec les initiales de ses victimes.

— Comment sais-tu cela? demande Ozzwald

— Il me l'a dit durant la première entrevue.

M.A.R.C se dirige au centre d'électricité. Il a entre les mains la boîte qui lui permet de contrôler l'électricité. Mais, ce qu'il ignore c'est que son plan est tombé de sa poche quand il a assommé le gardien. Celui-ci reprend connaissance et trouve le plan de M.A.R.C. Aussitôt le gardien avertit la police que quelqu'un veut tuer Jani Lane.

Laura et Ozzwald vont au concert de Jani Lane et attendent que M.A.R.C s'approche de sa victime. Après quelques minutes, M.A.R.C aperçoit Laura dans la foule. Il se dirige vite vers la porte de l'arrière-scène, ouvre la boîte d'électricité et ferme les lumières. M.A.R.C prend le panneau d'électricité et y place un message. Lorsque les lumières se rallument, Jani Lane et les deux détectives trouvent le message où est inscrite une série de chiffres sans signification pour eux.

Laura va trouver son ami Albert, le scientifique, qui est cloué dans son fauteuil roulant et qu'elle considère

comme étant un des plus intelligents au monde.

— Bonjour, Albert, dit Laura.

— Laura! Je ne t'ai pas vu depuis longtemps, la salue Albert. Que me vaut le plaisir de ta visite?

— J'ai besoin de ton intelligence pour m'aider avec ce code que je ne peux pas le décoder. On l'a trouvé sur le lieu d'un crime.

— Donne-moi une seconde... J'ai trouvé! dit Albert.

— Déjà!

— Oui, chaque numéro représente une lettre dans l'alphabet par exemple 1=A, 2=B, voici ce que donne le code: TIC TOC TIC TOC

— Merci Albert, pour ton aide. Peut-être qu'on pourrait aller dîner un de ces jours? propose Laura.

— Oui, avec plaisir.

M.A.R.C se souvient que Jani Lane a une célébration après le concert. Il passe un déguisement et se rend à la fête. Jani Lane lui demande:

— Qui es-tu?

— Je suis M.A.R.C, je sais que tu me reconnais

— Je sais que la police te recherche, tu as tué mes amis...

Comme Jani Lane prend son téléphone, M.A.R.C le prend et le jette dans la toilette.

— Je suis ici pour te faire payer tes crimes, dit M.A.R.C

M.A.R.C frappe Jani Lane sur le nez et l'artiste tombe sans connaissance. M.A.R.C le place dans un sac qu'il referme et laisse une note sur le miroir de la salle

de bain.

20 minutes après, SkyBlue va à la salle de bain et voit la note sur le miroir. Il ne comprend rien et appelle la police.

M.A.R.C est revenu et cherche SkyBlue pour le tuer. Il aperçoit les policiers, mais trop tard. Il se jette sur SkyBlue et lui place son fusil sur la tempe.

M.A.R.C est entouré de policiers.

— Je veux ma revanche! dit M.A.R.C

— Tu as déjà tué cinq personnes, dit Laura.

— Ce n'est pas assez!

POW!

M.A.R.C a reçu une balle dans le milieu du front et tombe en arrière. Les policiers découvrent que son arme était en plastique et que l'opération était un suicide.

Un voyage mystérieux

*Par les filles de 7^e, classe de Mme Josée Lafrenière, Collège catholique Samuel-Genest, Ottawa, écrivain-mentors :
Jean-Claude Larocque et Denis Sauvé*

Deux bons amis enquêteurs, Pierre-Luc Lafontaine et Marc-André Halmer avaient des vacances payées alors un beau matin, en juillet 2012, ils partirent en voyage à Paris, un voyage longtemps attendu. Ils allaient en profiter pour rencontrer Bob Robert, leur ami de longue date. Ils étaient vraiment excités de partir. Une fois prêts, ils se dépêchèrent de se rendre à l'aéroport. Ils avaient décidé de voyager en première classe. Pendant le vol d'environ huit heures, ils lurent et discutèrent de tout et de rien.

Arrivés à Paris, ils sentirent l'odeur des croissants et des baguettes qui venaient de sortir du four. Les fleurs fleurissaient abondamment et l'on entendait les klaxons des voitures et le mouvement des pavés sous leurs roues. Les oiseaux chantaient agréablement une belle mélodie et les gens parlaient sans arrêt. Les deux amis observaient les grands édifices et les nombreuses boutiques.

Marc-André et Pierre-Luc se dirigèrent vers l'hôtel Monte-Carlo, situé au 44, rue Faubourg, à Montmartre. En marchant vers la réception, Marc-André aperçut une élégante dame qui lui fit un petit sourire. Il se dit que

les vacances s'annonçaient bien. Après s'être enregistrés à la réception, pour deux chambres individuelles avec salle de bain, les deux amis se dirigèrent en haut pour s'installer. Depuis leurs chambres, ils pouvaient admirer toute la beauté de la ville.

Ils sortirent ensuite pour explorer les belles rues pavées de Paris. Une visite guidée avec leur ami Bob Robert était prévue pour le lendemain. Ils passèrent au Louvre et prirent d'innombrables photos. La visite de la Tour Eiffel fut aussi réservée pour le lendemain. Fatigués après cette belle et longue journée, ils décidèrent de rentrer se coucher. Marc-André n'arrivait pas à croire qu'il était déjà 21 heures.

Reposés après un profond sommeil, Pierre-Luc et Marc-André rencontrèrent Bob Robert pour déjeuner et aller ensuite visiter la Tour Eiffel. Pierre-Luc dit à ses deux amis :

— J'ai oublié mon porte-monnaie dans la chambre, je reviens.

En même temps, Bob Robert alla se laver les mains.

Une demi-heure plus tard, Pierre-Luc et Bob Robert n'étaient toujours pas revenus. Marc-André était de plus en plus inquiet. Il décida alors de monter à la chambre, mais au même moment, un livreur arriva avec un gâteau de fête pour Pierre-Luc. Marc-André lui demanda donc de monter à sa chambre.

Lorsque le livreur, Nick Anderson, frappa à la porte de la chambre, celle-ci s'ouvrit et il aperçut le corps de Pierre-Luc étendu sur le sol. Surpris, il échappa le

gâteau.

Nick s'approcha du corps ensanglanté et vérifia pour un pouls laissant ses empreintes digitales, une erreur qui pouvait lui coûter cher.

Peu de temps après, dans le lobby de l'hôtel, Marc-André attendait toujours son compagnon. Il reçut un appel du maître d'hôtel. Le corps de son ami venait d'être trouvé dans sa chambre. Sous le choc, triste et troublé, Marc-André téléphona à la famille Lafontaine pour leur expliquer ce qu'il venait d'apprendre et pour leur offrir ses condoléances. Une fois la conversation terminée, il appela Bob Robert pour lui demander où il était passé.

— Allo! répondit Bob Robert.

— Où es-tu passé? demanda Marc-André

— Ma femme m'a téléphoné. C'était une urgence. J'ai dû partir immédiatement.

— Écoute Bob, j'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer. On vient juste de me dire que Pierre-Luc a été retrouvé, mort dans sa chambre. Il a été assassiné.

— C'est incroyable! Il était avec nous il y a à peine une heure. Je suis désolé. Si je peux faire quelque chose, tu n'as qu'à me le demander.

— Justement, Bob, j'aurais un service à te demander. Crois-tu qu'il serait possible d'intervenir auprès des policiers afin que je puisse obtenir la permission de mener l'enquête?

— Pas de problème, lança Bob Robert. Je m'occupe de tout.

— Merci, mon ami, je savais que je pouvais compter sur toi.

Épuisé de tout ceci, Marc-André décida d'aller se coucher pendant que les gendarmes prenaient des échantillons et des images de la scène du crime. Un peu plus tard, il eut l'idée d'aller interroger les clients des chambres voisines, mais malheureusement, il était trop tard. Il se dit donc qu'il allait procéder à l'interrogatoire le lendemain. En chemin vers sa chambre, Marc-André entendit une voix d'enfant lui disant de ne pas entrer. Il s'approcha du petit, mais, effrayé, l'enfant s'enfuit en courant.

Au lever du soleil, Marc-André se leva. Il avait besoin de trouver le coupable, la personne qui avait tué son partenaire, son meilleur ami. Il se dirigea en premier vers la porte où il avait aperçu le petit garçon entrer le jour précédent. Il cogna :

— Détective Halmer, ouvrez la porte !

Une femme à la peau claire vint à la porte. Sa queue de cheval éloignait ses cheveux de son visage et mettait l'accent sur ses beaux yeux bleus. Bien que ceux-ci brillaient avec le reflet du soleil, Marc-André remarqua l'étonnement sur son visage.

— Bonjour Monsieur ! dit-elle d'une voix hésitante.

— Bonjour Madame, désolé pour le dérangement. Je m'appelle Marc-André Halmer et j'enquête sur le meurtre qui a eu lieu ici à l'hôtel. J'aurais quelques questions à vous poser. Puis-je entrer ?

— Certainement, ne restez pas là, entrez.

— Merci, répondit-il en entrant dans la chambre.

Marc-André demanda à la dame :

— Auriez-vous vu ou entendu quelque chose d'anormal, hier ?

— Non, j'aimerais bien vous aider, mais je n'ai rien entendu de suspect.

Pendant qu'elle expliquait ce qu'elle faisait la journée du crime, Marc-André remarqua du coin de l'œil un petit garçon qui s'approchait. Lorsqu'il se retourna, le petit quitta la salle d'un pas rapide. L'enquêteur demanda :

— Est-ce votre fils ?

— Oui, il s'appelle Antonio. Pourquoi ?

— Je l'ai vu près de la chambre où mon partenaire a été tué. J'ai cherché à lui parler, mais il s'est enfui. Puis-je lui parler maintenant ?

— Certainement, mais il est vraiment timide. Alors, ça va être difficile de le convaincre.

— Pas de souci. J'ai travaillé avec beaucoup d'enfants dans ma carrière. Il ne va pas me causer de problèmes.

Une fois l'interrogatoire terminé avec Antonio, Marc-André savait que le petit avait vu toute la scène du crime. Malheureusement, il était trop jeune et traumatisé et ne pouvait pas décrire au complet le déroulement de l'action.

Satisfait de la progression de son enquête, et de ce qu'il avait accompli durant la journée, Marc-André alla souper. En même temps, il appela à la pâtisserie où le livreur travaillait pour lui donner rendez-vous. Il profita du reste de la journée pour se reposer.

Le jour suivant, il se rendit au rendez-vous fixé avec Nick Anderson pour le questionner dans l'espoir de découvrir ce qu'il savait au sujet du crime. À son arrivée, le livreur l'aperçut et lui indiqua de venir s'asseoir. Il voulait que tout ceci se termine le plus vite possible. Marc-André déposa une enregistreuse sur la table et commença son interrogatoire :

— Pourquoi avons-nous trouvé vos empreintes sur le corps de M. Lafontaine ?

— J'étais inquiet, il était étendu sur le sol et j'ai voulu vérifier s'il était toujours conscient.

— Pourquoi êtes-vous parti, si vous n'êtes pas coupable ?

— J'étais traumatisé. Je vous jure que je n'y suis pour rien.

— Ce n'est pas à moi de décider si vous êtes innocent ou non. Nous examinons les empreintes et les vôtres y sont.

Nick Anderson expliqua à Marc-André qu'il avait vu une dame, vêtue en noir avec des cheveux de la même couleur, s'enfuir de la chambre dès qu'elle l'avait aperçu. Nick était allé vérifier si la victime était encore vivante. Lorsqu'il était entré, il avait entendu une voix lui dire de ne rien dévoiler, sinon il serait la prochaine victime. C'est pour cela qu'il était traumatisé et qu'il était parti.

Maintenant, Marc-André savait qu'il devait protéger Nick Anderson pour ne pas perdre un témoin important. Il lui réserva donc une chambre à

l'hôtel Monte-Carlo pour assurer sa protection. Suite à sa rencontre avec Nick, Marc-André crut qu'il était innocent et qu'il avait dit la vérité. Son langage non verbal démontrait de la peur et de l'inquiétude pour sa propre vie.

Marc-André alla voir le maître de l'hôtel pour vérifier avec lui si une employée de l'hôtel avait les mêmes traits que la femme décrite par Nick durant l'interrogatoire.

— Bonjour, Monsieur. Je suis Marc-André Halmer, l'enquêteur principal. J'ai quelques questions à vous poser.

— D'accord, répondit-il calmement.

— J'aimerais savoir quelle employée travaillait le jour du crime?

— Je vais aller chercher l'horaire de la journée, donnez-moi une minute.

De retour, horaire en main, le maître d'hôtel expliqua :

— Josée Brassard devait travailler, mais elle était en congé de maladie, elle a été remplacée par sa sœur, Élisabeth Brassard. Gentilles jeunes demoiselles, elles se ressemblent beaucoup. Parfois, j'ai de la difficulté à les différencier l'une de l'autre.

— Merci beaucoup. Ce sera tout pour aujourd'hui. Restez aux alentours puisque j'aurai besoin de votre aide plus tard.

En remontant dans sa chambre, Marc-André se demandait pourquoi l'enquête n'avancait pas. Tout le monde lui racontait des histoires différentes. Peu de temps

après, Nick Anderson frappa à la porte de sa chambre. Un peu irrité des nombreux dérangements, Marc-André ouvrit la porte :

— Oui? demanda Marc-André.

— Est-ce que le maître d'hôtel vous a donné des informations semblables aux miennes?

— M. Anderson. Je ne peux pas vous donner ces détails, car ces informations font partie de mon enquête.

— S'il vous plaît! supplia Nick.

Marc-André rétorqua :

— Au revoir, je suis fatigué. J'ai eu une longue journée et je veux dormir. Je vous appellerai si j'ai d'autres questions à vous poser. Retournez à votre chambre.

Avant d'aller se coucher, Marc-André se questionna sur plusieurs points de son enquête, revit ses notes et s'endormit. En se réveillant, il réfléchit encore une fois sur ce que les deux hommes lui avaient dit le jour précédent et descendit à la réception pour rencontrer le maître d'hôtel :

— Est-ce que je pourrais voir les vidéos de vos caméras de surveillance de la journée du crime?

— Oui, bien sûr! Suivez-moi.

Marc-André remarqua que les vidéos étaient en noir et blanc, mais il reconnut immédiatement Antonio qui jouait dans le couloir de l'hôtel. Finalement, il vit la femme que Nick Anderson avait décrite. En arrivant à la porte de la chambre de Pierre-Luc, elle regarda autour d'elle comme si elle ne voulait pas se faire voir. Peu de temps après y être entrée, elle en ressortit. Marc-André

s'exclama :

— Elle est bien différente de ce que je m'étais imaginé!

Il continua à regarder la séquence vidéo et vit Nick Anderson arriver avec son gâteau. Lorsqu'il frappa à la porte, celle-ci s'ouvrit. Ensuite, il sortit de la chambre avec un air traumatisé. Puis il vit Antonio courir vers le gâteau. Il arrêta la vidéo. Marc-André tomba sur le dos de sa chaise, bouleversé de voir en images la mort de son meilleur ami.

Il retourna au bureau de la réception pour rencontrer de nouveau le maître d'hôtel.

— Que puis-je faire pour vous cette fois? demanda ce dernier

— Je suis ici pour obtenir des renseignements au sujet de Josée Brassard qui a travaillé le jour du crime. Mais plutôt que de vous parler maintenant, je voudrais fixer un rendez-vous avec vous et Nick Anderson. J'ai des questions pour vous deux, auxquelles vous pouvez peut-être répondre.

— À quelle heure voulez-vous un rendez-vous?

— Il est 12 heures 32 alors on pourrait se rencontrer à 14 heures.

— D'accord, c'est noté.

— C'est bon, maintenant je vais avertir Nick Anderson. Je vais faire un appel téléphonique.

De retour à la réception, Marc-André réserva la chambre 360, sur un autre étage, car la mort de son ami Pierre-Luc l'attristait beaucoup. Il s'y rendit et y resta

jusqu'à l'heure fixée pour le rendez-vous. Il prépara son enregistreuse et prit note des questions qu'il allait poser.

Marc-André descendit et se dirigea vers le bureau de la réception. En route, il croisa Nick Anderson dans le corridor. Tous deux se dirigèrent au bureau pour la rencontre. En ouvrant la porte, ils aperçurent le maître d'hôtel parlant au téléphone.

Marc-André s'installa sur la chaise en cuir, sortit son calepin et son enregistreuse et posa ses questions.

— Monsieur Anderson, vous avez vu le crime. Dites-moi ce que vous avez vu.

— La femme que j'ai vue avait des cheveux noirs.

Le maître d'hôtel répliqua :

— Non ! Josée Brassard a des cheveux bruns !

— Josée Brassard ne travaillait pas le jour du crime, répondit Marc-André.

— Ah oui, c'est vrai ! répondit le maître d'hôtel.

— S'il vous plaît, ne nous interrompez pas, demanda gentiment Marc-André.

— Désolé, ça ne se reproduira plus. Je comprends.

— Merci.

Marc-André continua :

— Quelle est la couleur de ses yeux ?

— Bleus, je crois.

— Merci, je vais maintenant parler au maître d'hôtel.

Nick Anderson demanda s'il devait rester dans le bureau. Marc-André répondit affirmativement et poursuivit :

— Est-ce que vous savez où habitent Josée et

Élizabeth?

— Oui, bien sûr, au 21, rue d'Alsace, à Paris.

— Merci, j'avais seulement besoin de m'en assurer.

Merci à vous deux pour tout.

Marc-André téléphona au chimiste Louis Trépanier afin qu'il fasse une autre inspection du lieu du crime. Dix-sept minutes plus tard, Louis Trépanier arriva et rejoignit Marc-André. Ils se dirigèrent vers la chambre.

— Je vous laisse faire votre travail. Si vous avez besoin de moi, je serai en bas, à l'entrée de l'hôtel, dit Marc-André.

Louis examina les lieux et découvrit qu'en fait, il y avait deux empreintes digitales différentes. Il observa qu'il y avait aussi un cheveu qu'il plaça dans un sac bien scellé qu'il étiqueta : « à examiner ». Il jugea qu'il détenait suffisamment d'indices alors il repartit en direction de son laboratoire.

En chemin, il croisa Marc-André :

— Je crois avoir les indices nécessaires pour connaître l'identité du meurtrier. Je dois d'abord les examiner dans mon laboratoire pour en être certain. Je vous tiens au courant.

Arrivé à son bureau, Louis se mit tout de suite à la tâche. Il commença par examiner les empreintes digitales à l'ordinateur et constata qu'il s'agissait de celles de Nick Anderson. Les autres empreintes étaient celles d'une dénommée Élizabeth Brassard, arrêtée quelques mois plus tôt pour vol à l'étalage. Le cheveu aussi appartenait à cette dernière. Il venait de trouver la criminelle. Il

imprima immédiatement une photo d'Élizabeth pour la montrer à Marc-André

À l'entrée de l'hôtel, Marc-André regarda la photo de la femme et ne pouvait croire qu'elle pouvait avoir tué son partenaire. Mais pourquoi? Lorsque Louis ouvrit la porte et entra dans le lobby de l'hôtel, il aperçut Élizabeth et hurla :

— Arrêtez cette fille, Marc-André! Il faut l'arrêter! C'est elle!

Élizabeth se mit à courir, mais Louis et Marc-André réussirent vite à la rattraper. Ils la conduisirent dans le bureau du maître de l'hôtel. Marc-André l'interrogea au sujet des empreintes que Louis avait relevées.

— Avez-vous tué Pierre-Luc? demanda-t-il.

— N'ai-je pas droit à un avocat?

— Je n'ai pas de temps pour des jérémiades! Vous avez tué mon partenaire, mon meilleur ami! Vous allez répondre à mes questions!

Après quelques instants de silence, Élizabeth avoua :

— Oui, je l'avoue, c'est moi, mais je le regrette.

— Dites-moi pourquoi vous l'avez tué?

— C'est pour ma sœur! Elle était si malheureuse. Je ne pouvais plus accepter qu'elle soit triste alors j'ai décidé de tuer Pierre-Luc afin qu'elle puisse être auprès de vous. Je croyais qu'en éliminant votre partenaire, vous n'auriez plus de raison de vouloir retourner au Canada.

— Je ne comprends pas. Être avec moi? Mais je ne vous connais pas!

Surprise de la confusion de Marc-André, Elizabeth

poursuivit :

— Ma sœur m'a dit qu'elle communiquait avec vous en ligne depuis quelque temps et que vous veniez finalement à Paris pour lui rendre visite. Elle vous aime. Je l'ai fait, car elle est tellement amoureuse de vous qu'elle est en train de devenir folle ! Elle n'aurait jamais pu le faire elle-même. De plus, elle n'aurait jamais risqué de perdre son emploi, au risque de perdre notre logement.

— Votre appartement ? Pourquoi ? Qui paye votre logement ?

— Nous le payons ensemble et si l'une de nous deux perd son emploi, nous perdrons notre appartement. Nous avons été abandonnées par nos parents à un jeune âge et j'ai promis à Josée que j'allais toujours la protéger et voir à son bien-être.

Ne pouvant pas croire ce qu'il entendait, Marc-André appela les policiers pour qu'ils viennent arrêter Élisabeth. Évidemment, Josée Brassard se trompait de personne, car Marc-André ne l'avait jamais vue et ne lui avait jamais parlé de sa vie. Malheureusement, Elizabeth payerait cher pour son crime inutile. Sur le point d'entrer dans la voiture des policiers, Élisabeth se tourna et vit sa sœur qui lui chuchota à l'oreille :

— Merci pour tout, Élisabeth !

Ainsi donc, Élisabeth Brassard fut arrêtée pour son horrible crime. Après son témoignage, sa sœur Josée fut arrêtée quelques jours plus tard, pour complicité. Josée était tombée amoureuse de Marc-André lorsqu'elle l'avait vu à un reportage en train de parler d'un autre

crime qu'il venait de résoudre. Depuis, elle lui avait envoyé plusieurs messages qui étaient demeurés sans réponse.

Trois semaines plus tard, Marc-André prit l'avion et revint au Canada. Seul et triste, il pensait constamment à son meilleur ami Pierre-Luc. Il était content de retourner chez lui dans sa belle maison. Toutefois, il ruminait sans cesse cette triste histoire dans sa tête. Il avait de la difficulté à comprendre les motifs de cet horrible meurtre. Une femme amoureuse d'un homme qu'elle ne connaissait même pas...

Arrivé chez lui, il rangea tous ses effets. Peu de temps après, il reçut un appel de la famille de Pierre-Luc l'informant des détails de l'enterrement.

Trois jours plus tard, les funérailles eurent lieu. Il ne faisait pas très beau dehors. Il pleuvait et le ciel était gris et nuageux. Marc-André pleura durant la cérémonie. Tous ceux qui connaissaient Pierre-Luc étaient présents : sa famille, ses amis, ses voisins et ses compagnons de travail. La cérémonie fut très touchante. De retour chez lui, Marc-André appela son patron :

— Est-ce que je peux prendre une semaine de congé de maladie ?

— Aucun problème ! Prends tout le temps dont tu as besoin, je comprends la situation.

Marc-André le remercia de sa compréhension. Pendant toute la semaine, il regarda de vieilles photos de lui et Pierre Luc, nettoya sa maison et se baigna dans sa grosse piscine. Le dimanche soir, il se prépara pour

retourner au travail.

Le lundi matin, Marc-André prit sa voiture bleu-métallisé et se rendit au boulot. Il avait un nouveau partenaire qu'il trouvait gentil, mais ce n'était pas pareil. Personne ne remplacerait Pierre-Luc.

Deux mois plus tard, il retourna au cimetière pour rendre visite à la tombe de son ami. Il plaça sur la tombe une photo de leur enfance qu'il avait trouvée et y déposa des fleurs fraîches. La vie de Marc-André était changée à tout jamais.

Arsenic 5

*Par les garçons de 7^e 1, classe de Mme Clarissa Bégin,
École secondaire Étienne-Brûlé, Toronto, écrivain-mentor :*

Gai de Ropraz

L'existence d'Arsenic 5 est un secret à la fois national et international. Son centre névralgique est situé en France. Mais très peu de personnes sont au courant de leur existence et de leur activité. Ils travaillent ensemble depuis dix ans et ils ont réussi à sauver le monde plusieurs fois déjà. Chacun est unique dans sa propre façon de faire, car, chacun possède un talent spécial et particulier qui le distingue des autres.

Ainsi, Jack est l'aigle. Il dispose d'une vision de rapace et peut observer un point à une très longue distance. Il a les cheveux taillés à l'Indienne, portant un type de Mohawk original. Et ses yeux sont étranges : un œil vert et l'autre rouge.

Pete est le jaguar. Il est capable de courir à une vitesse supersonique de deux fois le son, c'est-à-dire 2 000 km à l'heure. Ses cheveux sont roux et ses yeux rouges et vifs.

Lisa, la seule femme du groupe, est le singe. Extrêmement flexible et adroite dans ses mouvements qui sont très rapides, elle possède l'habileté de pouvoir grimper sur toutes les surfaces, qu'elles soient lisses comme un mur, ou hautes tel un gratte-ciel. Ses cheveux sont longs et soyeux, très doux, et son regard est percé

de deux yeux roses.

Quant à Talon, il est le lion. C'est-à-dire le leader incontesté du groupe, qu'il contrôle et dirige de main de maître, sans que quiconque du groupe ne lui dispute le rôle de Chef.

Ronald est le cinquième membre d'Arsenic 5. Il est très utile, car il est super intelligent, son surnom est le dauphin. Il est un membre essentiel dans le groupe. Il est très grand de taille, mesurant 6.3 pieds, il a de longs cheveux bouclés et bruns. Sa peau est bronzée, aux couleurs d'un caramel tendre.

Très loin, au-delà de toute imagination, il existe un royaume dirigé par un scientifique diabolique. C'est un fou, au regard de feu. Ses cheveux grisonnants se dressent sur son crâne immense, dévoilant une calvitie partielle. Son visage est couvert de rides profondes, animées par de perpétuelles grimaces. Il est horrible et fait peur. Son nom est Darius et, au-delà du génie du mal qui l'habite, il ne recherche qu'une chose très précise : contrôler le monde.

Entre lui et Arsenic 5, la rivalité est établie depuis très longtemps. Darius le sait, et dans son royaume sans soleil, chaque fois qu'il y pense, son visage se crispe en une effroyable contorsion de chair et de plis.

Pour arriver à ses fins, c'est-à-dire de mettre la main sur l'univers, Darius use de ses pouvoirs maléfiques afin de perpétrer les crimes les plus odieux, les plus sanglants, et très souvent les plus audacieux, toujours

dans le plus grand anonymat. De ce fait, il déstabilise tous les pays de la planète, plaçant les polices mondiales en effervescence devant ses crimes impunis. Mais la présence d'Arsenic 5 lui est pénible. Il sait que ce groupe qui peut le déstabiliser s'oppose à sa suprématie sanglante et l'empêche de réaliser ses rêves les plus fous. Alors, tous les soirs, dans l'univers de son laboratoire sombre aux fumées nauséabondes, face à ses sphères de cristal au travers desquelles il jette des sorts maléfiques, il rumine une vengeance terrible, qu'il désire mortelle à tout jamais.

Ce jour-là, à travers les grandes baies vitrées, un soleil magnifique avait envahi la grande pièce qui servait de centre névralgique pour Arsenic 5. Elle était peuplée de cadrans multiples visant à surveiller le monde, aussi des ordinateurs ultras modernes, extrêmement sophistiqués, crépitant leurs informations sur des écrans couleur géants projetés sur les murs pour une lecture plus rapide. C'était pourtant une journée ordinaire pour le groupe, et chacun était à son bureau, travaillant tranquillement dans son coin.

Soudain, une sonnerie stridente se fit entendre, faisant vibrer les fenêtres ouvertes sur l'extérieur tranquille donnant sur le jardin. Aussitôt, toute l'équipe d'Arsenic 5 se rendit dans la salle d'urgence. Pétrifiés, ils virent apparaître sur le grand écran holographique,

le visage cruel de Darius, grimaçant de plaisir. De sa voix cassée qui emplit la salle, il annonça avoir caché des bombes d'une force inouïe dans les trois plus hautes tours du monde. Et dans un rire machiavélique triomphant, il annonça la destruction de la planète.

Devant ce danger imminent qui allait détruire l'univers, Arsenic 5 organisa une réunion de toute urgence. Il était évident que la mission qui se préparait était d'un risque extrême. La première décision à prendre était de désamorcer les bombes. Après concertation, très vite chacun réalisa qu'il lui fallait aller dans une tour différente située aux quatre coins du monde, afin que toutes les bombes soient désarmées en moins de vingt secondes.

C'est ainsi qu'il fut décidé que Jack se rendrait à Dubaï, protéger la Burj Khalifa, le gratte-ciel le plus haut du monde atteignant 828 mètres. Talon partirait pour New York, afin de désarmer la bombe de l'Empire State Building, qui est l'emblème même de la Grande Amérique. Quant à Lisa et Pete, c'est vers Toronto que le danger les amènera, car la fameuse tour CN canadienne, connue dans le monde entier, était vouée à exploser en pleine ville, tuant ainsi des milliers de gens.

Ces derniers se dépêchèrent de mettre en marche le véhicule volant et prirent aussitôt la direction vers la ville reine.

Dans le matin paisible, la tour CN culminait au-dessus des toits de la ville. Il faisait beau et le dernier étage scintillait sous le feu des rayons du soleil printanier.

Mais il fallait faire vite, très vite! Des milliers de vies étaient en danger.

En entrant au pied de la tour, Lisa tira l'alarme d'incendie. Une sonnerie stridente créa une légère panique. Avec des cris et des ordres aux enfants en plusieurs langues, tous les visiteurs coururent vers la sortie. N'écoutant que leur courage, les deux agents montèrent dans les hauteurs de la tour. À l'aide d'un compteur Geiger qui détecte les traces d'atome et de poudre, ils trouvèrent la bombe auprès d'un mur de soutènement important sur lequel reposait l'édifice. Lisa se pencha vers l'engin de mort et avec beaucoup de doigté, de patience et une grande expérience, elle parvint à désamorcer la bombe. Elle ne se rendait pas compte que Pete était derrière elle, la fixant avec un regard hallucinant. Soudain, il sortit un couteau la poignarda brusquement au cœur. Son forfait accompli, sans attendre il disparut dans le brouhaha et l'effervescence agitant les visiteurs de la tour.

En ce même moment, Talon marchait rapidement dans les rues de New York. Il se dirigeait vers l'Empire State Building avec une idée bien précise dans sa tête et un plan qu'il échafaudait minutieusement dans son esprit. Ce plan consistait à évacuer les touristes et visiteurs de l'Empire State Building afin de sauver leur vie. Très vite, utilisant ses dons de surhomme, il entra dans l'Empire State Building, et grimpa les marches quatre à quatre vers le toit. Il savait que la bombe ne

pouvait qu'être cachée là, car elle permettrait de faire s'effondrer tout l'immeuble haut de ses cent étages. Il la découvrit, bien cachée dans l'encoignure d'un mur. Il se précipita et, tout en activant son explosion imminente, la projeta de toutes ses forces le plus haut possible vers le ciel. La bombe monta dans le bleu de l'azur et explosa dans les cieux sans faire de dégâts et sans tuer personne.

Dubaï, la dernière bombe. C'était celle qui risquait de faire le plus de dégâts, tuant absolument toutes les personnes présentes dans la tour. Jack était déguisé, ressemblant à n'importe quel client de l'hôtel dans cette tour. Parvenu au sommet, il aperçut la bombe reliée par des fils à une commande centrale. Sans attendre, il coupa immédiatement le fil jaune, ce qui sauva la tour de sa destruction, puis il repartit vers l'agence afin de se réunir avec ses amis.

Les membres d'Arsenic 5 étaient heureux de se retrouver, mais ils constataient que Lisa et Pete étaient absents. Le fait qu'ils ne soient pas de retour était étrange. Ils décidèrent de tous se rendre à Toronto pour en comprendre la raison.

Dès leur arrivée, le spectacle qui s'offrit à leurs yeux était terrible. La tour du CN venait d'exploser et avait été projetée à terre propulsant ses tonnes de béton au-dessus de la voie ferrée longeant le lac, miraculeusement sans tuer personne.

En fouillant les débris, les membres d'Arsenic 5 retrouvèrent le corps de Lisa. Mais il y avait quelque

chose de très suspect dans l'attitude de son corps. En fait, Talon remarqua qu'étrangement, Lisa était la seule personne morte. De ce fait, une enquête plus approfondie fut décidée.

Fatigué et abattu par les événements, Jack s'assit près du corps de Lisa. Tout d'un coup, la regardant, il remarqua que son corps était couché par terre dans une position étrange. Il la retourna, et planté dans son dos, il vit le couteau de Pete que le groupe lui avait offert, quand ensemble, ils avaient sauvé le monde la première fois.

La rage gagna les membres d'Arsenic 5. Toujours assis, soudain, Jack aperçut une feuille de papier portant une adresse. Talon prit en main le message, et constata que l'adresse était celle de Darius. L'énervement gagna le groupe qui partit aussitôt pour le manoir de Darius.

Arrivé sur place, Ronald utilisa immédiatement son intelligence supérieure à la normale pour deviner le code secret d'ouverture. En quelques petites secondes, la porte s'ouvrit en grand et tout le groupe s'engouffra. Une immense émotion s'empara d'eux en découvrant Pete en compagnie de Darius!

Talon exigea que Pete soit mis en liberté immédiatement. Dans un immense rire faisant frémir les murs, Darius lui expliqua que Pete était venu tout seul, de sa propre volonté.

La terrible conclusion s'imposait: Darius et Pete étaient complices.

Le groupe les arrêta et ils furent jugés pour meurtre

et emprisonnés à vie.

De nos jours, le groupe continue son travail de protection planétaire, gardant un œil salubre sur le monde, et sauvant chaque jour de plus en plus de personnes.

Bonne nouvelle, mauvaise nouvelle

*Par les filles de 7^e, classe de Guy Harold, École
catholique Saints-Martyrs-Canadiens, Iroquois Falls,
écrivain-mentor: Luc Baranger*

Chapitre 1

C'est une journée ensoleillée, il est déjà 12 h 50. Les cinq amis Janelle, Charlotte, Alexa, Mathieu et Nick sont sur le point de finir leur examen de mathématiques. La cloche sonne pour indiquer que c'est la fin de l'examen. Les cinq amis sont fous de joie, car le bruit tant attendu souligne la fin de leur 11^e année. Ils vont se rendre chez Charlotte pour discuter de leurs plans. Ils vont passer leur première fin de semaine des vacances d'été au lac Dominique. Les filles, Charlotte, l'athlète, Alexa, une très bonne étudiante et Janelle qui est très extravertie dormiront au chalet des sœurs de Mathieu. Nick, l'assistant de l'équipe de hockey, dormira au chalet de Mathieu, le capitaine de l'équipe de hockey.

Le lendemain à 16 h 30, George, le père de Charlotte conduit les trois filles au Lac Dominique, dans une petite fourgonnette bleue.

En route, les trois filles écoutent le disque compact de Les Trois Accords. Ensuite, les filles mettent leur chanson favorite et commencent à chanter: «Quand je vois ton visage, je pense, à ton front...»

Nick appelle Alexa sur son cellulaire.

— Oui, allô ? dit Alexa

— On va être un peu en retard, dit Nick.

— Pourquoi ?

— Parce que ma grand-mère, Marianne, conduit à 40 km/h, chuchote Nick.

— C'est bien, à tout à l'heure, dit Alexa.

— Alexa ! n'oublie pas que vous devriez déposer vos valises dans le chalet des sœurs de Mathieu, avise Nick.

— D'accord, merci !

Nick accroche le téléphone. Tout à coup, Marianne appuie sur les freins et crie.

— Pourquoi as-tu arrêté ? crie Nick.

— J'ai vu quelque chose, répond Marianne.

— Grand-maman, c'est juste un écureuil, explique Nick.

— Et alors ? En quoi la vie d'un écureuil serait-elle moins importante qu'une autre ?

Les filles finissent de sortir leurs bagages de la fourgonnette. Charlotte, Janelle et Alexa entrent dans le chalet et voient une immense chambre. Dans la chambre, deux sofas blancs avec des oreillers jaunes sont placés à côté d'une chaise blanche. Les murs sont composés d'une couleur jaune pâle. Du chalet, la vue est splendide sur le lac Dominique de la forêt. Janelle fouille dans la cuisine et trouve des appareils ménagers.

Elles entrent dans la chambre à coucher et voient des lits superposés. Les murs sont d'une couleur rose pâle.

Charlotte s'extasie devant le foyer en pierres.

En arrivant au chalet de Mathieu, les garçons observent la façade percée de cinq fenêtres, deux face au lac et une fenêtre sur chacun des autres côtés de la cabine. La cabine a deux portes, une en arrière et une en avant.

Les garçons apportent leurs bagages dans la chambre de Mathieu et observent l'intérieur. Dans la chambre, il y a des lits doubles superposés et une commode faite en bois peint bleu foncé. Les murs sont de couleur rouge et un tapis gris couvre le plancher. En sortant de la chambre, il y a la cuisine et le salon. Les murs des deux pièces sont jaunes et le plancher est en tuiles blanches. Dans le salon, on retrouve la porte d'entrée, deux sofas, et au-dessus d'un sofa, est placé un cadre. Le cadre contient trois cartes de hockey. La première carte est signée par Wayne Gretzky, la deuxième est de Bobby Orr et la dernière est de Mario Lemieux. On retrouve une télévision accrochée sur le mur en avant du sofa. Les garçons sortent par la porte arrière et marchent vers la plage.

— Viens, Nick, on va allumer le barbecue pour commencer à faire griller les hamburgers pour le souper, dit Mathieu.

À 18 h 30, tous les amis ont fini de souper. Les filles se préparent pour le feu de camp. Le téléphone cellulaire d'Alexa sonne.

— Je dois prendre cet appel, dit Alexa.

— Penses-tu que c'est important? demande Janelle à

Charlotte en chuchotant.

— C'est probablement un appel pour savoir si nous sommes bien installés, répond Charlotte.

Dans l'autre pièce, Alexa répond au téléphone.

— Allo Alexa? C'est moi... j'appelle de l'hôpital, dit sa mère.

— Oui maman? Que se passe-t-il?

— Alexa, j'ai de mauvaises nouvelles. J'aimerais te le dire en personne donc je t'avertis que je m'en viens te voir.

— Entendu, maman. Quand viens-tu?

— Je serai là bientôt.

Quelques minutes plus tard, Alexa revient avec les traits confus.

— Ça va? demande Janelle.

— Oui, je crois... répond Alexa.

Nick et Mathieu se rendent dans la forêt pour couper du bois pour le feu de camp du soir. Lorsque les filles se rendent à la plage, elles découvrent que les garçons sont déjà là. Autour du feu, ils commencent à se parler. Pendant qu'ils parlent, Nick ajoute du bois. Charlotte se retire vers le chalet des garçons pour aller chercher des croustilles.

— Ah! C'est une belle soirée! dit Janelle.

— Le ciel est rose, je crois que demain il va faire beau, anticipe Alexa.

Quand Charlotte revient, Alexa constate que les croustilles sont très salées. Elle demande:

— Est-ce que quelqu'un veut une boisson gazeuse?

— Moi je prendrais bien un thé glacé, répond Mathieu.

Quand Alexa revient, elle donne le thé glacé à Mathieu.

À la fin de la veillée, Mathieu prend un seau d'eau pour éteindre le feu pendant que les autres rentrent dans leur chalet respectif.

Alexa voit l'auto de sa mère, Jennifer, et va à sa rencontre. Alexa remarque que sa mère est triste. Alexa est inquiète.

— Tout va bien, maman ?

— Ton père a le cancer, explique la mère d'Alexa.

Alexa tombe à genoux et commence à pleurer. Sa mère s'accroupit pour lui donner une caresse afin de la consoler.

Alexa retourne au chalet pour rejoindre ses amies. Quand elle entre, Janelle et Charlotte lui demandent :

— Pourquoi pleures-tu ?

Alexa raconte les nouvelles qu'elle vient de recevoir. Les filles lui donnent une caresse.

Un peu plus tard, Janelle demande :

— Est-ce que vous voulez regarder un film ?

— Bien sûr, répond Charlotte.

— Je pense que je vais aller me coucher, déclare Alexa.

Chapitre 2

Le lendemain, les filles se réveillent au son du

téléphone cellulaire de Janelle.

— Oui, allô? dit Janelle d'une voix fatiguée.

— Janelle? La carte de mon père signée par Wayne Gretzky a été volée. On ne sait pas où elle est, dit Mathieu d'une voix inquiète.

— Peut-être qu'elle est tombée derrière le divan?

— Non, nous avons déjà regardé.

— Nous arrivons pour vous aider à chercher.

— D'accord, à tantôt.

Janelle raccroche. Les filles s'habillent et se rendent au chalet des gars. Charlotte, embarrassée par ses cheveux mal peignés, demande :

— Quand avez-vous vu la carte pour la dernière fois?

— Hier soir, avant d'aller au feu de camp, répond Nick.

— Vous êtes venues au chalet. Est-ce une de vous? Cette carte est très précieuse, elle appartient à mon père et elle vaut dix mille dollars, ajoute Mathieu.

— Non, on ne l'a pas volée! Il faut nous croire, disent les filles en même temps.

— Est-ce que vous connaissez quelqu'un qui est venu au chalet? interroge Nick.

— Ma mère est venue me voir hier, hésite Alexa.

Quelques minutes plus tard, Alexa décide d'appeler sa mère pour lui demander si elle a vu quelqu'un prendre la carte. Tout à coup, son téléphone sonne, et c'est sa mère. Alexa répond.

— Bonjour maman, comment va papa?

— Je m'en vais le voir et je veux te dire que j'ai payé

ses médicaments aujourd'hui.

— Oui? Vraiment? Est-ce qu'il va être correct?

— Il va commencer les traitements cette semaine, donc nous allons voir.

— Comment as-tu payé les médicaments? Tu as dit que nous n'avions pas les moyens.

— J'ai payé avec l'argent de la vente du vase... le vase que ma grand-mère m'a donné quand j'étais jeune.

— Quel vase?

— Le vase qui était sur la table dans la cuisine.

— Oh, O.K. Je voulais te demander quelque chose. Quand tu es venue me voir, est-ce que tu as vu quelqu'un entrer ou sortir du chalet de Mathieu?

— Non, pourquoi?

— Quelqu'un a volé une carte du père de Mathieu. C'était la carte de Wayne Gretzky.

— Je n'ai vu personne, j'avais autre chose à penser...

Alexa raccroche, sort du chalet et voit ses amis qui jouent au ballon-volant. Alexa réfléchit et décide d'aller jouer avec eux.

Chapitre 3

Alexa part en direction du terrain de jeu avec ses sandales dans le sable de la plage. Son téléphone sonne à nouveau.

— Allo? dit Alexa.

— Ton père ne va pas bien, dit sa mère.

— Oh non!

— Je viens te chercher, je serai là dans trente minutes.

— À tout de suite maman.

Alexa retourne au terrain de jeu afin d'expliquer aux autres qu'elle doit partir.

Chapitre 4

En arrivant à l'hôpital, Alexa voit son père sur le lit.

— Alexa! Tu es venue! dit Joël très ému.

— Papa, tu m'as tellement manqué!

Jennifer essuie ses larmes et voit qu'Alexa commence aussi à pleurer.

— Alexa, demain je serai transféré à Houston pour commencer mes traitements.

— Vraiment? Quand reviendras-tu?

— Ça dépend, car le temps varie pour ces traitements, répond Joël.

— De l'autre côté de la médaille, dans deux mois tu pourras voir ton nouveau petit-fils ou ta nouvelle petite-fille, ajoute Alexa d'un ton excité.

— J'ai très hâte, répond Joël.

— Tout va bien aller, mon amour! ajoute Jennifer.

L'infirmière entre et dit :

— Le temps de visite est écoulé, je m'excuse...

Alexa embrasse son père, puis la mère et la fille quittent la chambre.

En arrivant à la maison, Alexa dépose ses valises dans l'entrée. Dans la cuisine, elle s'assoit à la table et couche sa tête sur son bras en pensant à son père. Elle aperçoit soudain le vase de sa grand-mère sur la table. Elle se

demande pourquoi le vase est encore là.

La clochette sonne, Alexa marche vers la porte et l'ouvre. Un homme bien habillé la salue.

— Où est ma carte ? demande l'homme.

— Quoi ? De quoi parles-tu ?

— Ma carte de Wayne Gretzky.

— Quoi ? Je ne comprends pas.

Alexa voit sa mère à côté d'elle.

— Alexa monte dans ta chambre, ordonne la mère d'Alexa en la poussant doucement vers les escaliers.

Alexa monte dans sa chambre et verrouille la porte. Elle se précipite vers la fenêtre, et voit sa mère près de la voiture de l'étranger qui lui donne une enveloppe.

Quelques minutes plus tard, Alexa s'assoit sur son lit et entend sa mère dire :

Alexa, puis-je entrer ?

Il y a un moment de silence, et Alexa dit :

— Pourquoi as-tu donné une enveloppe à cet homme ?

— Ce n'est qu'un ami du travail, répond la mère d'Alexa.

— Pourquoi a-t-il parlé d'une carte de Wayne Gretzky ?

— Euh. . . Euh. . .

— C'est toi qui as volé la carte de Wayne Gretzky du père à Mathieu !

— Non ce n'est pas moi !

— Si, c'est toi.

— D'accord, c'est moi, mais je l'ai fait pour ton

père...

— Tu m'as menti!

Alexa entend la porte de la chambre de sa mère claquer et elle compose un numéro.

— Allo Tante Lucie? questionne Alexa.

— C'est Alexa. Pourrais-tu venir me chercher?

— Oui. Où veux-tu que je t'emmène?

— Au chalet de mon ami, au lac Dominique.

— Je serai là dans cinq minutes.

Quelques minutes plus tard, la tante d'Alexa arrive puis elles montent dans l'automobile et se rendent au chalet.

Ses amis les voient arriver et courent à leur rencontre.

— Bonjour Alexa!

— Bonjour, répond Alexa.

— Comment va ton père? demande Janelle.

— Il va bien, par contre j'ai quelque chose d'important à vous dire.

— Quoi? demande Charlotte.

— Je sais qui a volé la carte, dit Alexa, d'une voix hésitante.

— Qui? demande Mathieu.

— C'est ma mère, et elle l'a vendue...

— Quoi? s'exclament les amis.

— Je ne peux pas croire ça, Alexa. Est-ce la vérité? ajoute Nick.

— Oui, dit la jeune fille embarrassée. C'est une longue histoire...

— Raconte-nous, exige Charlotte.

— Bien... je vais vous la raconter, mais ne soyez pas fâchés, supplie Alexa. Bien... comme vous le savez, mon père a un cancer et il a besoin de traitements très dispendieux. Donc, ma mère a pensé que si elle vendait la carte elle aurait assez d'argent. Elle m'a menti et m'a dit qu'elle avait vendu un vase. Quand je suis retournée chez moi, elle m'a tout expliqué. S'il vous plaît, ne soyez pas fâchés. C'est ma mère et je vais faire n'importe quoi pour que nous demeurions amis.

— Alexa, nous ne sommes pas fâchés, affirme Mathieu. Ta mère devra parler à mon père, dit Mathieu. Je vais téléphoner à mon père, comme ça nos parents pourront discuter.

— D'accord!

Mathieu appelle son père, Marc, et lui explique le problème.

— Il s'en vient, explique Mathieu.

Alexa texte sa mère sur son téléphone afin qu'elle se rende au chalet pour parler au père de Mathieu.

— Ma mère s'en vient aussi, ajoute Alexa.

En attendant, ils partent faire un tour en bateau autour du lac, puis Mathieu reconduit les amis au chalet où ils retrouvent la mère d'Alexa et le père de Mathieu.

— Je m'excuse, je voulais juste avoir assez d'argent pour payer les traitements. Je devais faire quelque chose. C'est même peut-être trop tard, dit Jennifer.

— Je comprends, mais il faudra que tu me rembourses, dit Marc.

— Je sais et je le veux.

— Vous pourriez venir travailler à ma concession d'automobiles comme secrétaire. Je vous déduirais un montant de votre paie jusqu'à ce que la carte soit remboursée. Bien sûr, tout cela se fera quand le bébé aura un an, suggère Marc.

— Merci, j'accepte, vous êtes trop gentil, dit Jennifer, contente.

Marc entre dans son camion rouge et part. Jennifer donne une caresse à Alexa et repart.

Le lendemain, les amis préparent leurs valises. Nick veut appeler sa grand-mère, mais Mathieu intervient et demande que ce soit son grand-père qui vienne les chercher, car Marianne conduit trop lentement. Nick appelle son grand-père, Claude, pour qu'il reconduise ses amis chez eux. Claude arrive et met les valises dans la voiture.

Une heure plus tard, il fait descendre Janelle en premier, ensuite Charlotte, Mathieu, Alexa et en dernier il amène Nick puisqu'il est son petit-fils.

Alexa arrive à la maison et aperçoit sa mère à la table avec beaucoup de mouchoirs autour d'elle.

— Qu'est-ce qui ne va pas maman ? demande Alexa inquiète.

— Je ne sais pas comment te le dire, ma chérie, mais ton père est décédé ce matin...

— Pourquoi ne m'as-tu pas appelée ? demande Alexa.

— Alexa, détends-toi. J'ai essayé, mais il n'y avait personne. J'ai essayé plusieurs fois.

— C'est vrai, j'ai oublié mon cellulaire sur le bateau hier soir. Je ne peux pas le croire!

Alexa s'assoit sur le divan dans le salon, certaine que rien ne pourra jamais la consoler.

Deux mois plus tard, Janelle reçoit un appel d'Alexa.

— Janelle! Va chercher Charlotte, Nick et Mathieu, et venez chez moi!

— Pourquoi? demande Janelle.

— Vous verrez... répond Alexa.

En arrivant chez Alexa, les amis frappent à la porte. Alexa leur ouvre et remarque leurs visages étonnés en apercevant le bébé qu'elle tient dans ses bras. Elle leur dit:

— Je vous présente mon nouveau petit frère: Dominique Joël Lefebvre.

Cœurs brûlés

*Groupe filles, 7^e, classe de Mme Christine Regenwetter,
École secondaire catholique Pierre-Savard, Ottawa,
écrivain-mentor: David Homel*

Un vendredi semblable à tous les autres, six filles reçurent chacune une lettre, qui disait : « Je crois qu'il est grand temps qu'on se rencontre. Je vous donne rendez-vous ce soir, à 9 h, dans la forêt verte. Je ne t'attendrai pas plus d'une heure. »

C'était une lettre anonyme. Les filles sautèrent et crièrent de joie.

Abby, Lyndsey, Jennifer, Brittani, Natasha et Ashley partirent toutes à huit heures quarante-cinq pour leur rendez-vous, donnant à leurs parents un sourire confiant. Arrivées à la forêt verte, les filles se rencontrèrent au lieu demandé. Abby, Lyndsey et Brittani dirent avec un air semi-surpris, semi-furieux :

— Que faites-vous ici? Natasha, Jennifer et Ashley répondirent avec le même ton :

— On attend notre rendez-vous avec un beau gars anonyme!

Et toutes en même temps, crièrent :

— Moi aussi!

Après quelques minutes de réflexion, Abby dit aux autres ce qui la dérangeait depuis qu'elle avait mis pied dans la forêt :

— Dites les filles, vous ne croyez pas que c'est peut-

être un piège?

Tout à coup, un couteau manqua la tête d'Abby et frappa un arbre derrière elle. Les filles pleuraient pendant qu'elles courraient le plus vite qu'elles le pouvaient au travers de la grande forêt.

L'homme masqué, fâché d'avoir manqué son coup, récupéra son couteau, et courut derrière les six filles effrayées. Abby trébucha sur une racine d'arbre et l'homme masqué, caché derrière un buisson épais, sauta sur elle et la poignarda.

Brittani, épuisée d'avoir couru si loin si longtemps, s'est étendue sur une roche. Une ombre apparue devant elle. Elle se mit à crier puis, plus rien.

— Où sont Abby et Brittanis? s'exclama Jennifer.

Ashley, en larmes, tout à coup devint toute blanche.

— Qu'est-ce qu'il y a Ashley? demanda Natasha inquiète.

— Derrière l'arbre... murmura Ashley.

— De quoi parles-tu? s'enquit Lindsay quand un gros bras musclé s'enroula autour de son cou.

— Partez! cria Lindsay.

L'homme garda son bras autour de son cou jusqu'à ce qu'elle perde ses couleurs. La pauvre fille tomba sur le sol et l'assassin lui planta son couteau dans la poitrine. L'homme masqué partit à la recherche d'une autre fille.

Les filles qui restaient étaient Natasha, Ashley et Jennifer. Terrifiées, les trois filles coururent kilomètre après kilomètre, sans arrêter, jusqu'à ce qu'elles soient vraiment perdues dans la forêt silencieuse.

— Qu'allons-nous faire, maintenant? demanda Natasha essoufflée.

— Je n'en ai aucune idée, répondit Ashley.

Tout à coup, il y eut un bruit derrière Jennifer qui se retourna pour apercevoir ses deux amies, immobile sur le sol.

Horriée d'avoir vu ses amies mourir pratiquement sous ses yeux, Jennifer se cacha derrière le tronc d'un grand sapin. Le silence soudain se brisa au son de souliers qui frappaient le sol. Jennifer se leva en moins d'une seconde et commença de nouveau à courir, mais Jennifer n'était pas très forte et elle perdit connaissance. L'homme qui la suivait entra son couteau dans sa poitrine.

Lorsque l'assassin finalement réalisa ce qu'il avait fait, il tomba en état de choc. Sous le coup de l'émotion, il avait pris la vie de six jeunes filles. Il courut autour de la forêt avec de gros sacs à poubelle, retrouva chaque corps immobile et les mit dans ces sacs. Une heure plus tard, il trouva une grande maison abandonnée sur le coin d'une rue déserte. Il déposa chaque corps sur le lit en haut, prit une allumette, une chandelle et un petit bout de métal. Ensuite, il chauffa le morceau de métal puis imprima la marque en forme de cœur dans chaque paume avec, inscrit en plein milieu, les lettres RR.

Les mères expliquèrent aux policiers que leurs filles étaient sorties le soir auparavant et qu'elles n'étaient pas revenues. Elles donnèrent des photos aux policiers.

Ces derniers allèrent demander à plusieurs personnes s'ils avaient vu quelque chose la nuit précédente, mais personne n'avait rien vu, sauf un homme qui déclara :

— Quand je marchais avec mon chien, hier soir, vers 9 ou 10 heures, j'ai vu des ombres courir dans la forêt, mais elles étaient trop loin pour entendre quoi que ce soit.

— Combien d'ombres avez-vous vues ? Demanda le policier

— Je ne suis pas certain puisqu'elles étaient loin, mais je crois qu'il y avait cinq ou six personnes.

L'agent de police le remercia.

Les policiers fouillèrent les bois, mais ne trouvèrent rien. Ils demandèrent à d'autres personnes du secteur si elles avaient vu quelque chose, et deux personnes affirmèrent qu'elles avaient aperçu quelqu'un porter de gros sacs. Un des témoins dit :

— Je l'ai vu aller dans la maison abandonnée de l'autre côté de la rue.

Les policiers se dirigèrent à la maison mentionnée et découvrirent les corps qui portaient des cœurs brûlés dans leurs paumes avec les initiales R.R.

Inquiet, R.R. revint dans la demeure en ruine. Il était terrifié à l'idée que quelqu'un l'ait aperçu. Il se sentait constamment observé, mais essayait de se raisonner, se disant que c'était le fruit de son imagination.

Il se promenait dans les rues n'ayant pas la moindre

d'idée d'où il se trouvait.

« J'ai besoin de trouver un endroit rapidement », se dit-il. Un moment plus tard, il trouva un hôtel et s'y installa pour la nuit.

Entouré de policiers, un inspecteur entra dans la réception de l'hôtel. RR, qui guettait, décida que c'était tout ce qu'il avait besoin d'entendre et il s'échappa par la fenêtre.

Affamé, un homme aux cheveux bruns commanda un goûter dans un café. Il était maculé de boue et ses cheveux étaient plaqués sur son front par la sueur. Un client alluma le téléviseur pour écouter les nouvelles. La dernière nouvelle capta particulièrement l'attention des clients présents puisqu'elle montrait la photographie d'un homme en fuite. Tout le monde dans le café se tourna pour regarder la place maintenant déserte où s'était assis R.R.

Après que les policiers eurent trouvé les cadavres, ils les firent examiner de près par des spécialistes. Trois longs jours plus tard, les hommes en blanc fournirent leurs conclusions aux policiers. Les suspects principaux, Richard Ryan et Rogacien Robert ont été amenés au poste de police situé de l'autre côté de la ville. Rogacien n'aimait pas la situation, il était très nerveux et ne pouvait pas arrêter de s'agiter.

Attendant d'être interrogés, les deux suspects patientaient dans la salle d'attente en se tournant les

pouces. Richard Ryan fut appelé. Celui-ci avala sa salive avec difficulté et se leva, une cascade de sueur sur son visage.

L'interrogateur commença :

— Où étais-tu le soir...

Richard se mit à sangloter en criant :

— Je n'ai rien fait!

— Arrête de pleurer! » cria l'un des interrogateurs, tu vas inonder la pièce avec tes larmes!

Richard prit une grande respiration et commença à manger ses ongles en regardant le policier.

— Je recommence une autre fois, le soir du meurtre, où étais-tu?

— Je dormais dans ma chambre.

— Connaissais-tu les six filles?

— Oui...

— Quelle relation avais-tu avec elles?

— Elles m'ont rejeté!

— Toutes les six?

— Oui! dit- il en larmes.

Les hommes en uniforme bleu secouèrent leurs têtes. C'était une longue journée pour eux. Pendant que Richard Ryan se faisait interroger, une petite femme pâle avec des cheveux blonds presque blancs se leva en ce matin ensoleillé, encore bien fatiguée. La mère de Brittani avait peu dormi et tout ce qu'elle voulait faire c'était de replonger dans ses couvertures et tout oublier,

comme si sa fille était encore en vie. Elle ramassa son livre et commença à lire. Après un moment, elle réalisa qu'elle ne pouvait pas se concentrer et décida d'aller mettre de l'ordre dans la chambre de Brittani. Dans le placard qui débordait de choses que Brittani n'utilisait pas, elle retira une boîte qui alluma sa curiosité. Elle découvrit un album de photos, décoré comme la boîte. Elle le sortit avec les mains tremblantes, l'ouvrit, et trouva des pages remplies de photos de sa fille et de ses cinq amies. Regardant les photos avec tristesse, ce sentiment se transforma en confusion totale. On pouvait y voir la même chose sur chaque photo...

Quelques minutes plus tard, assise dans son salon elle observait attentivement les photos. La plupart étaient prises au centre commercial du centre-ville. L'arrière-plan de la photo attira soudain son attention : un garçon de l'âge de sa fille les regardait d'un air sinistre. Elle ne se souvenait pas de ce jeune homme, mais son regard lui semblait inquiétant.

Elle pensa que c'était seulement une coïncidence, mais elle réalisa qu'il se trouvait sur chacune des photos et que les filles ne se rendaient pas compte de sa présence.

Pendant ce temps, Rogacien était dans la salle d'attente pendant que Richard se faisait questionner. Le temps passait lentement. Richard sortit finalement de la salle et Rogacien sut que c'était son tour.

L'homme en uniforme bleu prit une seconde pour se racler la gorge, il avait un carnet pour écrire tout ce que

Rogacien allait lui dire.

— Connaisais-tu les six filles qui viennent d'être assassinées? demanda le policier.

— Non

— As-tu un casier judiciaire

Tout à coup, Rogacien se mit à crier :

— Non, je ne suis pas fou! J'ai seulement 18 ans, je ne connaissais pas les filles et je ne suis pas un criminel!

— Bien, bien... Que faisais-tu le soir du meurtre?

— J'étais chez mes grands-parents.

— Que faisais-tu chez tes grands-parents? lui demanda le policier.

— Ils voulaient que j'aide les aider à faire l'épicerie.

Pendant ce temps, chez Brittani, la mère de celle-ci court aussi vite qu'elle peut au téléphone. Et compose le 9.1.1

— 911, quelle est votre urgence?

— Aidez-moi! Vite! venez chez moi!

— Madame, vous devez vous détendre...

— Je ne veux pas me calmer! maintenant! vite ou il va être trop tard!

Un peu plus tard, un homme en uniforme de policier, très musclé, est à la porte.

— Venez, j'ai quelque chose d'important à vous montrer! dit la mère de Brittani.

Elle se hâta de le conduire au salon où elle lui montra les photos des filles et désigna l'homme en noir en arrière-plan. Le policier affirma qu'il avait déjà vu cet homme :

Oui j'ai déjà vu ce garçon... Son nom est Rogacien Robert. On vient de l'interroger. Il était chez ses grands-parents la nuit des meurtres. Je crois qu'on a déjà appelé ses grands-parents, mais ils ne répondent pas.

Les policiers décidèrent d'aller faire la tour du quartier pour interroger les voisins au sujet de Rogacien. Chaque personne interrogée ne semblait pas leur être très utile. Personne ne connaissait, n'avait vu ou même entendu parler de Rogacien. Les policiers étaient frustrés et fatigués, mais savaient qu'ils ne pouvaient se reposer avant que le criminel ne soit mis hors d'état de nuire.

Pendant ce temps, Rogacien se cachait dans une ruelle noire. Il espérait que personne ne le trouverait. Quelques jours passèrent, le ventre de Rogacien criait famine. Il décida donc d'aller pêcher à la rivière des Bois, car il y avait moins de chance que quelqu'un l'aperçoive. La rivière lui rappelait aussi de souvenirs chaleureux et drôles.

Un peu plus tard, un homme confia à la police :

— Il me semble que j'ai vu quelqu'un pêcher à la rivière des Bois...

Les policiers se dépêchèrent et le trouvèrent, en train de manger un gros poisson sur la rive. Rogacien les vit, mais il était trop faible pour courir et se cacher. Il comprit que ce qu'il avait fait était mal, mais il devait prendre sa vengeance...

Dans la prison Saint-Lazare, sur le point d'être exécuté, Rogacien clamait toujours son innocence.

— Mais tu as tué six filles ! Lui dit son avocat

— Je veux appeler ma famille pour leur dire mes dernières volontés !

C'est alors que sa mère lui dit :

— Nous qui t'avons tout donné. C'est comme ça que tu nous remercies ?

— Je n'avais pas l'intention de le faire, vous ne comprenez pas...

— Dis cela aux parents des six adolescentes que tu assassinées !

Peu avant l'exécution, sa petite sœur Courtney vint le visiter. Elle lui dit entre ses larmes qu'elle l'aimera toujours. Le cœur de Rogacien lui faisait tellement mal qu'il avait l'impression que son corps allait exploser. Voir Courtney était trop pour lui. Il lui dit qu'il l'aimait de tout son cœur et lui demanda si elle serait capable de lui pardonner un jour. Elle lui répondit qu'elle lui avait déjà pardonné.

Une larme tomba de la joue de Rogacien et son cœur cessa de battre.

Contamination

*Par les garçons de 7^e F, classe de Marilou Salette,
Pavillon intermédiaire, Embrun, Embrun, écrivain-
mentor : Benoît Bouthillette*

Une maladie grave se propage en région et une campagne de vaccination se fait dans les écoles. À l'école St-Simon-des-Plaines, quatre amis de 17-18 ans ne veulent pas se faire vacciner et décident d'aller manger dans un restaurant qui se nomme Cé bon icitte. Durant le repas, ils parlent de leur enfance, des filles et des jeux vidéo. Le groupe d'amis est composé de Caël, Gérard, Itor Lamoppe et du p'tit Mexicain. Caël est le plus petit du groupe, très sportif, et toutes les filles l'adorent. Gérard, l'intellectuel du groupe, se croit toujours le meilleur. Il est de taille moyenne, a les cheveux bruns et a les yeux bleus verts. Itor Lamoppe fume et défie l'autorité assez souvent. Itor marche penché en avant, il a un « léger » surplus de poids. Le p'tit Mexicain est en réalité très grand puisqu'il mesure 6'5». Il a le teint bronzé, les cheveux et les yeux noirs. Son véritable nom est Pedro Gonzalez. Il aime la lutte, il est le plus fort, le plus âgé du groupe, et il a son permis de conduire.

Après leur bon repas au restaurant, ils embarquent dans la vieille voiture du p'tit Mexicain pour aller au parc de planche à roulettes. Trente minutes plus tard, Itor se fait mal parce que sa planche n'a pas pu supporter

son poids et a éclaté sous lui. Ils décident de retourner à l'école puisqu'ils se disent que la période de vaccins doit être terminée.

En chemin vers l'école, Caël trouve que la ville de Lesroges semble bien tranquille. De retour à l'école, Itor dit :

— Je vous rejoindrai plus tard, je vais aller fumer ma cigarette.

Itor part et va sous le pont près de l'école pour aller voir si ses autres camarades ne s'y trouvent. Personne n'est là... Il retourne donc vers l'école et voit le docteur et les infirmières quitter l'école. Caël, Gérard et Pedro entrent dans l'école, ils vont à leur casier et remarquent qu'il n'y a personne dans les corridors pour la pause. En s'en allant à leur cours de mathématiques, ils découvrent une clé qui ouvre les portes des classes. Ils entendent du bruit dans la salle de classe et décident d'y entrer. En ouvrant la porte, ils se rendent compte que tous les élèves sont transformés en zombies ! Ils referment la porte de la classe et partent à la course retrouver Itor. Quand Itor arrive près de l'école, ses amis sortent à la course et tirent Itor par le bras pour se sauver le plus vite possible. Ils montent dans la voiture du p'tit Mexicain.

Les gars, pris de panique, roulent vers l'ouest. Gérard lit la pancarte de bienvenue de la ville d'Albavagan. Arrivé près de l'école Saint-Mouettes, le p'tit Mexicain qui conduit à toute vitesse arrête sur le bord de la chaussée d'urgence. Une épaisse fumée noire sort du capot de la vieille Audi Quattro 1982 rouillée.

Par hasard, ils aperçoivent un concessionnaire de véhicules récréatifs motorisés. Gérard, qui a toujours un plan de rechange, dit :

— On a besoin de deux quatre roues. Itor, suis-moi.

Gérard et Itor traversent la rue et vont à l'arrière du concessionnaire. Gérard montre deux quatre roues à Itor pour qu'il les fasse démarrer. Itor sectionne les fils, les dénude et les entrecroise pour faire démarrer les moteurs. Chacun embarque sur un des véhicules et ils vont chercher Caël et Pedro qui sont toujours devant le concessionnaire. En s'arrêtant pour faire monter leurs amis, le vendeur du concessionnaire les voit par la vitrine et sort en criant :

— Arrêtez ! Arrêtez ! gang de sapés !

Les quatre « sapés » partent vite pour l'école Saint-Mouettes.

Lorsqu'ils arrivent à l'école, Itor remarque une voiture dans le stationnement. Elle lui rappelle celle du docteur. Ils entrent dans l'école et croisent à nouveau le docteur qui sort de l'école. Ensuite, les quatre amis voient une infirmière donner le premier vaccin à un élève. Quelques instants plus tard, une autre infirmière retourne voir l'élève et lui demande comment il se sent. Il lui répond qu'il se sent étourdi et qu'il voit embrouillé. Ses mains commencent à se décomposer. L'infirmière l'isole et retourne dans la salle de vaccination rejoindre les autres infirmières. Elle voit alors que tous les élèves qui ont été vaccinés commencent à se décomposer. Elle réalise aussi que ses collègues se sont fait mordre

et qu'elles sont infectées! Elle quitte la salle et se dirige vers la sortie. En sortant, elle rencontre Caël, Gérard, Itor et Pedro.

— Les garçons, n'allez pas par là. Ils sont tous transformés en zombies!

— Où est le docteur? lui demande Gérard.

— Il est parti chez lui, à Mont-Tonbedon et demain il va aller à l'école Épacidnah, leur répond l'infirmière.

— Merci! lui disent les quatre amis.

Sur ces dernières paroles, les garçons partent. Après leur départ, avant qu'elle ait eu le temps de se retourner, l'infirmière se fait sauter dessus par un zombie et se fait mordre à son tour.

Les quatre amis se dirigent alors vers l'église d'Albavagan pour s'y barricader pour la nuit. Ils prennent le bois de la grange en construction du voisin pour bloquer les fenêtres et les portes. Une fois barricadés, les gars partent à la recherche de couvertures dans le presbytère de l'église. Ils en profitent pour piger dans la réserve d'hosties, car ils ont faim. Pour faire passer, Itor et le p'tit Mexicain s'envoient une bonne gorgée de vin de messe. Puis, ils se divisent en deux groupes: Itor et Caël d'un côté, Gérard et Pedro de l'autre. Itor et Caël vont au sous-sol et Gérard et Pedro vont à la mezzanine. Itor et Caël arrivent à un placard dans le sous-sol. Ils ouvrent la porte et des fusils et des couteaux tombent aux pieds des deux garçons. Tout le monde dans le village savait que le curé était un grand chasseur, même s'il ne savait pas viser, que Dieu lui pardonne. Les

deux amis apportent leurs armes au premier étage pour partager leur découverte. Pendant ce temps, Gérard et Pedro n'ont pas trouvé de couvertures. Par contre, ils ont aperçu, par la fenêtre, un groupe de zombies approcher.

Le curé se réveille, car il a entendu le plancher craquer. Il se dirige là vers l'endroit d'où provient le bruit. Quand il arrive devant les gars, il s'avance vers eux avec les bras levés et désarticulés, la jambe traînante puis, d'une voix rauque, il dit à Itor :

— T'eeeeees groooooos.

Les deux copains réalisent que le curé est devenu zombie ! Ils partent à la course rejoindre Gérard et Pedro sur la mezzanine.

À bout de souffle, Caël dit à Gérard :

— Prends la chandelle et suis-moi !

Gérard le suit. Quand il aperçoit le curé-zombie, il allume la chandelle et la lui lance. Le curé prend feu et part en fumée.

— Sainte fumée, marmonne Caël.

Au même moment, des zombies commencent à arracher les planches de bois qui barricadent la porte d'entrée. Itor, en essayant de se sauver, déboule les escaliers. Caël, pour impressionner ses amis, décide de sauter du haut de la mezzanine sur les zombies en faisant un salto arrière. Malheureusement, il visait Itor pour amortir sa chute, mais il rate sa cible et se foule la cheville. Pedro descend les escaliers pour aller voir comment il va et l'aide à se relever.

Gérard, lui, prend une carabine Armscor de calibre .22, s'installe sur la rampe de la mezzanine et vise en direction de la porte pour pouvoir tirer sur le premier zombie qui passera la barricade. Itor va rejoindre Pedro et Caël, cachés derrière un banc d'église. Ils prennent les armes et commencent à tirer sur les zombies qui commencent à entrer dans l'église et qui s'approchent dangereusement.

Durant toute la nuit, les quatre garçons repoussent les zombies hors de l'église. Un peu avant l'aurore, les munitions viennent à manquer. Gérard descend alors rejoindre ses amis. En chemin, il ramasse tous les objets qu'il trouve afin de les lancer aux zombies : des chandeliers, le calice, le ciboire, des bibles et même les hosties ! Il découvre alors que les zombies explosent lorsqu'ils reçoivent des hosties. Voyant leurs compères finir de cette façon, tous les autres zombies rebroussement chemin, quittent l'église et se dirigent vers Pète-au-wawa...

Une fois les zombies partis et le jour levé, les garçons embarquent sur les quatre roues et partent vers l'école d'Épacidnah pour y retrouver le docteur Yvan Tenmasse.

Pendant ce temps, le docteur, après avoir terminé sa première ronde de vaccination, arrive dans une classe au premier étage pour y vacciner les élèves. Il leur injecte le vaccin tranquillement pour qu'ils ne paniquent pas. Un groupe de zombies arrive alors à la porte de la classe. Au même moment, les quatre « sapés » arrivent avec leurs

fusils rechargés et tirent sur les zombies. Ils délivrent le docteur et tous les cinq se sauvent par la fenêtre, laissant derrière eux les élèves handicapés se transformer en zombies dans la classe. Des zombies en fauteuil roulant partent à leur poursuite.

Gérard entraîne la bande vers la voiture du médecin. Ils embarquent et le docteur démarre. Avant d'enclencher la première vitesse, il regarde les garçons et leur demande ce qui se passe. Gérard lui répond :

— Conduisez-nous jusqu'à votre laboratoire, on vous expliquera en chemin.

Quand la voiture quitte le stationnement, comme le docteur ne semble pas coopérer, Caël lui met son fusil sur la tempe et lui dit de continuer s'il ne veut pas que quelque chose de fâcheux lui arrive.

— Pourquoi transformes-tu tout le monde en zombies? lui demande le p'tit Mexicain.

— De quoi tu parles! répond le docteur.

— Pas besoin de nous mentir! On a vu ce qui se passe après le vaccin, rétorque Gérard.

— Zut alors! Je me suis trop dépêché à faire ce vaccin. Je n'étais pas sûr de son efficacité, mais le gouvernement m'a forcé à le mettre en application.

— Ça prendrait combien de temps pour créer un antidote? lui demande Gérard.

— Environ un mois, lui répond le docteur.

Après deux heures de route, les occupants de la voiture ouvrent les fenêtres du véhicule pour évacuer l'odeur des nombreuses flatulences.

— Qui pète comme ça? Demande Caël.

— Moi, dit le docteur.

Après un dernier pet, ils arrivent chez le docteur qui les entraîne dans la cour arrière, où ils entrent tous dans la niche du chien. Au fond de la niche, il y a une glissade qui mène à son laboratoire secret.

Le docteur sort sa liste d'ingrédients pour le vaccin. Il l'analyse, l'étudie et cherche quelle a été son erreur. Cela ne lui prend pas beaucoup de temps, il s'aperçoit que c'est un morceau d'ongle qui est en train de se décomposer dans le vaccin! Il isole donc cet élément et essaie de trouver les ingrédients pour un antidote. Yvan Tenmasse fait une liste des ingrédients qui lui manque pour fabriquer l'antidote. Il donne la liste aux garçons et leur dit qu'ils peuvent trouver tous les ingrédients au Mini Tiger.

Les garçons embarquent dans la voiture du docteur. Le p'tit Mexicain s'installe au volant et ils se dirigent vers le Mini Tiger. En route, ils croisent plusieurs personnes du village. Ils sont tous devenus zombies! Il y en a tellement, que Pedro décide de foncer à toute vitesse à travers eux. Les zombies continuent à attaquer la voiture en s'accrochant au pare-brise, en essayant de sauter sur le capot, de grimper sur le toit, certains se font couper en deux, d'autres décapiter, d'autres se font écraser. Il y a du jus de zombie partout.

Finalement, arrivés au Mini Tiger, des zombies empêchent les quatre garçons d'entrer en restant plantés devant la porte. Itor crie à Pedro de foncer dessus pour

entrer dans le magasin. En défonçant la porte, la fenêtre de la voiture éclate et Itor laisse échapper sa dernière cigarette qui tombe dans des bombonnes de gaz propane. Une explosion se produit. Plusieurs zombies brûlent sur place. Pour une fois, une cigarette sauve des vies! La voiture s'arrête au centre du magasin près des allées de médicaments naturels.

La voiture a pris feu suite à l'explosion. Les quatre garçons en sortent avec leur fusil, prennent un panier d'épicerie et le remplissent de tous les produits qu'ils voient, car ils ont perdu la liste des ingrédients. Des zombies commencent à entrer dans le magasin. Les gars décident de sortir par la porte de livraison, à l'arrière. Un dix-huit roues est stationné juste là! Caël, Gérard et Pedro embarquent à l'arrière en montant le panier avec eux. Itor, qui sait comment démarrer n'importe quel véhicule, ouvre la porte du côté conducteur. Au moment où il s'apprête à grimper dans la cabine, un groupe de zombies encercle le camion. Une bagarre entre Itor et les zombies commencent afin qu'Itor puisse entrer dans le camion et retourner au laboratoire. Les trois autres camarades, en entendant le bruit, ouvrent la porte arrière du camion et tirent sur les zombies. Itor arrive finalement à entrer dans le camion. Il commence à dénuder les fils et met le moteur en marche.

De retour au laboratoire, les quatre compagnons passent par la niche du chien et glissent avec le panier jusqu'au docteur. Yvan Tenmasse se dépêche donc de rassembler les ingrédients et à créer le remède miracle!

Itor commence à se sentir mal. Caël l'observe et se rend compte que son ami est blême et qu'il transpire beaucoup. Caël cherche à savoir si Itor s'est fait mordre. Ne voyant aucune morsure sur la peau, il découvre que la manche gauche du chandail d'Itor a été déchirée. Une éraflure large de deux doigts balafre la peau de son avant-bras. Itor se transforme lentement, plus lentement que ceux qu'ils ont vu se faire vacciner ou mordre jusqu'alors. Peut-être est-ce dû au fait, espère Caël, que la blessure d'Itor n'est que superficielle. Par mesure de précaution, les gars emmènent Itor dans une pièce annexée au laboratoire, le temps que l'antidote soit prêt. La pièce d'isolement est séparée du labo par une vitre antiballe transparente.

Lorsque l'antidote est enfin prêt. Itor est complètement transformé en zombie. Le docteur teste alors son remède sur lui. Il vaporise Itor avec une bombonne aérosol et celui-ci redevient humain instantanément.

— Une cigarette s'il vous plaît, lance Itor.

Le bon vieux Itor Lamoppe est de retour!

Tout en écoutant la télévision, le docteur et ses quatre assistants préparent alors une bombe surpuissante munie d'un déclencheur automatique, remplie du gaz miraculeux qui a le pouvoir de guérir tout le monde. Soudain, un bulletin spécial d'information apparaît sur les écrans de tout le pays. C'est le Premier ministre, en direct de son bunker, qui fait l'annonce que Harpertown,

la capitale nationale, est maintenant aux mains des zombies. Il invite la population à s'isoler dans les foyers et à ne sortir sous aucun prétexte.

Entendant cela, Gérard dit aux autres :

— Tous les villages qui sont déjà infectés sont tous près de Harpertown. Si on lance la bombe remplie d'antidote au-dessus de la capitale, le nuage de retombées devrait toucher les autres villages et on aura réussi à guérir tout le monde d'un seul coup.

Toute l'équipe approuve le plan. Ils chargent la bombe à bord de l'hydravion du docteur qui est stationné derrière chez lui et partent vers Harpertown.

Après dix minutes, ils survolent la ville pour trouver le meilleur endroit où lâcher la bombe. Ils choisissent le centre-ville. Ils déclenchent le détonateur pour que la bombe saute dans 2 minutes. Elle éclatera à 5 000 pieds d'altitude.

Lorsque le gaz arrive au sol et touche les zombies, ils se reforment et que même ceux qui sont morts sentent leur cœur battre de nouveau.

De retour chez le docteur, ils sont vraiment contents. Caël, Itor, Gérard et le p'tit Mexicain célèbrent leur victoire. Le docteur retourne à son laboratoire, prend l'ongle décomposé et l'envoie au laboratoire de Mont-Tonbedon pour le faire analyser. Il n'a pu procéder lui-même à l'analyse, son propre laboratoire ne disposant pas des instruments nécessaires. Il espère trouver le responsable par l'ADN. En même temps, il informe les autorités que ce sont quatre garçons de Lesroges qui ont

sauvé toute la population. L'information est transmise au Premier ministre. Celui-ci invite les quatre héros au Parlement pour leur remettre la médaille du courage et du service rendu à la population. Au cours de cette rencontre, Itor en profite pour lui demander de faire effacer son casier judiciaire. Le Premier ministre lui dit qu'il sait quoi faire pour ça et il lui demande une cigarette.

10 ans plus tard...

Itor est devenu un joueur de football célèbre dans la LNF. Caël a marié un mannequin de Victoria Secret et joue dans la LNH. Le p'tit Mexicain se fait maintenant appeler par son nom : Pedro, et est devenu une superstar de basketball. Quant à Gérard, il a terminé ses études en sciences, a fondé son propre laboratoire et est reconnu mondialement comme le plus grand spécialiste en pharmacologie. Il a trouvé le remède à plusieurs maladies.

Jusqu'au jour où l'on sonne à la porte de son manoir où, heureux de reconnaître la silhouette de son mentor à travers la vitre d'entrée, Gérard ouvre la porte au docteur Yvan Tenmasse... devenu zombie.

Il avait reçu, trop tard, les résultats de l'examen visant à identifier la provenance de l'ongle qui avait causé l'épidémie, il est apparu que c'était une griffe de son chien...

Croisière

Par les filles de 7^e année, classe de Mme Clarissa Bégin, École Étienne-Brûlé, Toronto, écrivain-mentor :

Gai de Ropraz

Jacques Roy est un détective connu pour pouvoir résoudre n'importe quel crime. C'est grâce à cela que ses collègues lui ont donné le surnom Ace.

C'était l'été et il avait décidé de passer une semaine sur un bateau de croisière. Jacques était ravi de sa cabine, exiguë, mais confortable, toute recouverte de bois. Heureux de sa journée, il décida de participer à un jeu de poker au casino. C'est là qu'il rencontra Rose Lerondeau, Michael François et Joanne Marquise. Au cours d'une conversation anodine, il apprit que Rose avait été une prostituée dans le passé, tandis que Michael et Joanne étaient tous les deux des gens dangereux. L'un vendant des armes et l'autre de la drogue.

« Le Karma va les rattraper » pensa-t-il en échangeant quelques paroles avec eux, bien que d'entrée, il ne les appréciait pas du tout, d'autant plus que ces trois personnes avaient réussi à lui faire perdre tout son argent.

Fâché contre lui-même et fatigué après cette longue journée, il rentra dans sa cabine et décida de passer une nuit réparatrice. Il se réveilla tôt le lendemain, très surpris en constatant le nombre d'heures passées à

dormir. Douché et habillé, il se rendit sur le Lido Deck en marchant pour s'aérer les esprits. Arrivé sur place, il fut tout surpris de constater que cet établissement, normalement toujours plein de gens, était vide. Seuls les gardiens et concierges l'accueillirent.

— Bonjour messieurs, puis-je vous poser quelques questions? demanda Jacques intrigué.

— Bien sûr. Qu'avez-vous à l'esprit? répondit l'un d'entre eux.

— Où sont passés tous les clients?

— Oh, vous n'avez pas écouté les nouvelles? Un meurtre a eu lieu sur le bateau hier soir, vers 23 heures. Nous devons attendre l'arrivée au prochain port pour pouvoir débarquer le corps. Or, nous arriverons à notre prochaine escale dans quatre jours. De ce fait, tous les clients sont terrorisés et se cachent dans leurs cabines. Nous aussi, nous aimerions rentrer dans nos cabines, mais nous sommes forcés de travailler.

Ce mystère intrigua Jacques. Il décida d'aller voir le Commandant du navire pour lui proposer de mener une enquête.

— Je suis détective. Cela m'intéresse. Pouvez-vous me donner le nom de la personne décédée? demanda-t-il en lui montrant son insigne.

— Oui, bien sûr. Son nom est Rose Lerondeau. Elle se trouve encore dans sa cabine, numéro 6028 au sixième étage.

Sans rien dévoiler de sa surprise, Jacques était

extrêmement choqué par cette nouvelle. En effet, il s'agissait de la femme avec qui il avait joué au poker la nuit précédente.

— Merci beaucoup ! Je vais me rendre à sa cabine immédiatement.

Dès son entrée dans la cabine, le détective vit, étendu par terre, le corps de Rose baignant dans une flaque de sang séché. Un rapide tour de la cabine ne révéla rien de particulier. Ce n'est qu'au moment où il s'apprêtait à sortir que Jacques remarqua une carte à jouer « Ace » posée sur le lit.

Intrigué par ce qu'il venait de découvrir, il décida d'aller interroger des témoins pour en savoir plus sur ce meurtre mystérieux.

La première à être abordée était une amie proche de Rose appelée Marie. Marie et Rose se connaissaient depuis qu'elles étaient toutes petites. Lorsqu'elles avaient dû fréquenter des écoles secondaires différentes, elles s'étaient fait la promesse de se revoir dans dix ans, lorsqu'elles auraient toutes les deux un métier. Marie, intelligente et pleine d'esprit travaillait comme psychologue et était la mère de deux jeunes enfants. Elle raconta qu'elle était choquée d'apprendre que Rose était devenue une prostituée. Sans rien cacher, Marie lui apprit que la nuit du meurtre, son amie et son mari s'étaient chicanés. Mais elle était incapable de dire pourquoi. Toutefois, cela semblait être un conflit très rude, dur en paroles et en cris. Sur une interrogation de Jacques qui voulait que Marie lui décrive le mari de

Rose, celle-ci lui apprit que Joseph Lerondeau était un homme de taille moyenne avec un corps robuste, des cheveux bouclés brun foncé et un visage qui ressemblait à celui d'un joker.

Jacques prit note de ces informations utiles. Plus tard dans la journée, il descendit dans la salle de sécurité pour vérifier les caméras de surveillance. Évidemment, il ne réussit pas à savoir ce qui s'était passé dans la chambre de Rose, puisqu'elle n'était pas équipée de caméras afin de respecter la vie privée des clients. Il décida donc de regarder les enregistrements de la salle de poker la nuit dernière à 23 heures, le temps du meurtre. Il vit le jeune homme décrit par Marie en train de boire avec un groupe d'hommes. Il déduisit que puisqu'il se trouvait à la salle de poker pendant le meurtre, il était impossible que ce soit lui le meurtrier.

Tapi dans l'ombre, depuis plusieurs heures, il se tenait coi, son couteau à la main. Il n'était pas fébrile ; il n'avait pas peur. C'était mûrement réfléchi. Il savait pourquoi il était là, dans le noir, caché dans l'encoignure de la porte d'entrée. Il était conscient qu'il allait passer à l'acte, tuer, réduire une vie à néant, briser une jeunesse. Dans sa tête, il menait un dialogue dont il connaissait toutes les réponses : « Je vais tuer Michael François. Ça y est. C'est décidé. Je suis là pour cela ».

Il n'eut pas le temps de s'interroger davantage. La porte s'entrebâilla, et une faible lumière inonda les parois boisées. Michael apparut. Aussitôt, l'intrus

plongea son couteau dans son dos. Il ne s'en rendit pas compte tout de suite ; ou même d'avoir mal. Tout juste s'il ressentit cette petite sensation étrange qui coupe le souffle lorsque la lame fend les chairs. Vacillant, il eut la force de se retourner pour croiser le regard fiévreux de son assassin.

— Ah ! C'est toi ! Je pensais que je pouvais avoir confiance en toi...

Plus rien. Ce furent ses dernières paroles. Le corps s'affaissa dans le silence. Au sol, la tache rouge s'épaissit. La vie fuyant le corps par le dos transpercé.

Le lendemain, Jacques fut réveillé en sursaut par un officier qui lui apprit qu'un second meurtre venait d'être commis sur le bateau. Une douche rapide, et voilà notre détective parti enquêter de nouveau.

Quand il arriva sur le lieu du crime, une cabine comme lors du meurtre précédent, il fut horrifié de ce qui se trouvait sous ses yeux. De ce fait, il recouvrit le cadavre d'une couverture, et aussitôt remarqua une carte à jouer « Jack » abandonnée bien en vue près du corps. Immédiatement, la question se posa à lui : « Pourquoi le criminel agit-il de cette façon ? »

La seule logique était qu'il s'agissait d'un tueur en série, qui systématiquement signait ses crimes de cette manière.

L'arme du crime était auprès de la victime. C'était un couteau revêtu de l'insigne de la compagnie maritime, et provenant des cuisines principales. Il appartenait au chef

cuistot du bateau. Jacques reconnut immédiatement l'ustensile. Il l'avait utilisé lui-même lors de sa première visite sur ce bateau lorsqu'à l'âge de neuf ans, il s'était inscrit aux cours culinaires qui y étaient donnés. À chacune de ses visites, il avait utilisé ce même couteau, au point qu'il était devenu son couteau préféré lors de son apprentissage d'aide-cuisinier.

Au fil des ans, le chef n'avait pas changé. Automatiquement, il devenait le premier suspect, mais Jacques en avait gros sur le cœur. Et au fond de lui-même, il se refusait à accepter cette conclusion d'accusation bien trop facile et rapide. En un mot, il était persuadé que le chef de cuisine était innocent. Contrairement à ce que laissaient présager les indices, pour Jacques il y avait un autre suspect à trouver. C'est-à-dire, quelqu'un avec de l'expérience. Quelqu'un qui était suffisamment malin pour piéger un détective comme lui et des policiers lancés à ses trousses.

Tout à ses réflexions, Jacques se redressa. Une immense vague de confiance le submergea. Il comprenait, malgré l'intelligence indéniable du meurtrier, qu'il était bien au-dessus de lui ; qu'il valait bien plus que ce que ce triste personnage lui accordait. Il se dit ensuite à lui-même, dans le silence de sa cabine : « C'est bien pour ça que l'on m'a surnommé «Ace», n'est-ce pas ? »

Quelques jours plus tard, avant que le bateau n'entre dans un nouveau port, un autre drame vint secouer tout le navire. Un nouveau meurtre fut découvert. Cette

fois, il s'agissait d'une jeune femme dans la trentaine se nommant Joanne Marquise.

Elle se sentait surveillée. Une fois arrivée dans sa cabine, la jeune dame enlevait ses chaussures lorsqu'elle entendit un petit bruit provenant de la fenêtre près du lit. Elle courut vers la porte d'entrée, mais avant qu'elle n'y arrive un homme au sourire diabolique et vêtu en noir la poignarda avec un couteau très aiguisé.

Le lendemain, une femme de chambre cogna à la porte de Marquise pour ranger sa chambre. Puisque personne ne répondit, elle utilisa son passe-partout et, une fois entrée dans la chambre, elle poussa un grand cri épouvantable. Son cri était si fort que le détective l'entendit de sa cabine, trois étages plus haut. Jacques courut jusqu'à la cabine d'où venait ce cri. Une fois arrivé, il remarqua qu'il y avait l'équipage de sécurité et une femme de chambre. Il interrogea la femme qui lui raconta ce qu'elle avait vu.

— Donc je suis entrée dans la cabine et j'ai vu son corps inanimé sur le plancher, lui dit-elle en tremblant.

— Est-ce tout ce que vous avez vu? Vous n'avez aucune autre information pour nous aider dans cette enquête? demanda Jacques.

— Oui, c'est tout, répondit-elle.

Jacques commença à inspecter la cabine. Il découvrit une autre carte près du corps de Marquise. Un roi, cette fois.

Après la découverte de cette troisième carte, Jacques retourna dans sa cabine. Il était songeur. Aucune

explication logique à ces meurtres et à ces cartes de jeu abandonnées auprès des corps. Pesamment, il s'assit sur sa couchette pour examiner les cartes de jeu en détail.

— Roi, Ace puis Jack... Qu'est-ce que ceci pourrait signifier? se demanda-t-il dans le silence de sa cabine.

Plusieurs heures s'égrenèrent au cours desquelles le détective passa et repassa en revue le problème posé par les cartes. Il se rendait compte qu'il ne pensait plus qu'à cela. Même pendant qu'il mangeait son mets préféré que lui préparaient les cuisines: du bœuf en sauce avec des pommes de terre en purée!

Après s'être restauré, il se dit que le mieux était de retourner chez lui. Les cartes en mains, il se dirigeait dans cette direction lorsqu'il entendit une annonce au haut-parleur invitant tous les passagers à participer à une compétition de ping-pong à l'étage supérieur.

À cet instant, une foule de gens, ravis de cette aubaine, déferla dans le corridor en direction du second étage. Par inadvertance, quelqu'un bouscula Jacques qui, dans la bousculade, perdit l'équilibre, laissant échapper les cartes de sa main. En les ramassant, il s'aperçut que l'ordre avait été chamboulé. Jacques resta quelques secondes fasciné:

— Jack, Ace, Roi... égrena-t-il à haute voix.

Dans son esprit, cela bouillonnait. À cet instant précis, il réalisa enfin la signification de la présence des cartes. Le message lui était destiné: il était désigné comme la prochaine victime! Abasourdi, il resta un long moment triturant les cartes dans sa main. Soufflant

pour se donner un rien de courage, il se dit que la chose la plus intelligente à faire à l'instant était de retourner chez lui et de se reposer en espérant que le meurtrier lui accorde une nuit de répit.

Au milieu de la nuit, il se réveilla. Il était en sueur. Il avait chaud, il avait froid, en fait, il ne savait plus très bien. Il ressentit quelque chose en lui, comme un appel, une lame de fond qui venait perturber son esprit. Il était à la fois inquiet et très calme. Il se leva, et à pas lents se dirigea vers la minuscule salle de bain pour se rafraîchir. Il se reconnut dans cet état d'âme. Il savait qu'il allait tuer de nouveau. Une dernière victime allait s'effondrer sous son couteau. Il en était conscient. Mais il avait l'impression d'être à la recherche d'autre chose, peut-être de lui-même. Il ne se reconnaissait plus vraiment, une vérité lui était occultée et que la réalité lui échappait.

Son visage apparut dans le miroir. Il se regarda, et soudain, dans l'image reflétée, il s'aperçut confusément que ce qui lui est projeté n'était autre que la cible de sa propre réflexion. En un éclair il comprit qu'il était à la fois la prochaine victime et le meurtrier. Instinctivement, de toute sa force contenue, son poing partit vers ce visage reflété. Il frappa avec une telle violence que le miroir se brisa, éparpillant ses éclats sur le parquet. Le poing saignait abondamment. Une à une, les gouttes de sang tombaient sur les lattes de bois, inondant les interstices. Son bras retomba inerte. Le désespoir le

gagna. La vision lui était horrible. Il réalisa l'immensité du drame qui se jouait en lui.

Sa tête s'affaissa sur sa poitrine. Il ne dit rien. Il ne pensait plus. Il ferma les yeux. Ne plus voir, ne plus entendre, ne plus réfléchir!

Saccadé, son rythme respiratoire envahit ses oreilles.

Quelques secondes, qui lui paraissent des heures, traversèrent le silence.

Il savait qu'il ne pouvait plus vivre ainsi. Plus jamais, il ne pourra supporter ses exactions. C'était trop: l'horreur dans toute sa splendeur! Lui, qui toute sa vie avait pourchassé les criminels, il réalisait qu'il était le pire; un être vil, misérable, achevant ses victimes à coups de couteau.

Il voulait en finir. Mettre un terme à sa vie.

Soudain, il fut submergé par un flot de regrets. Il voulait tellement redonner vie à ses victimes en échange de la sienne. Pour cela, il lui fallait échafauder une vengeance contre lui-même. Car simplement se suicider, ne lui suffisait pas. Ce n'était pas assez, trop facile. Il devait se faire mal, afin de purifier son âme pour tous ses crimes.

Une idée lui traversa l'esprit. Il se précipita vers sa chambre et écrivit une lettre expliquant ses actes odieux et la raison de sa propre mort. Fébrilement, il plaça l'enveloppe sur le lit, sortit de sa cabine en évitant de croiser certains couche-tard, et, depuis la poupe du navire, sans hésiter, il se jeta dans l'océan.

Le ralenti de sa vie et de ses méfaits lui revenait à l'esprit. Comme dans toute mort, ce fut d'abord le film de son enfance, puis le temps de ses études et de son travail à bord du bateau dans sa jeunesse. Ensuite ses réussites d'Ace de la police où aucun malfaiteur ne résistait à son intelligence. Et enfin, son double personnage machiavélique, à la fois ange et démon, détective et meurtrier.

L'eau froide l'enveloppait. Dans quelques secondes il allait mourir. Le temps du regret lui traversa l'esprit. Oui, il aurait préféré vivre. Mais il était trop tard. Il n'avait déjà plus la force de réagir ou de penser. Au-dessus de lui, la lumière de la nuit s'étalait.

Doucement, il entra dans le noir de l'infini, pour toujours.

ÉPILOGUE

Le lendemain matin, un soleil radieux s'égaillait sur la frange de l'étrave, caressant la coque du bateau.

Une femme de chambre entra dans l'une des cabines du premier pont pour constater qu'une enveloppe, non cachetée et revêtue du mot « adieu », était placée bien en évidence sur l'oreiller. Après l'avoir parcourue, elle courut l'apporter au capitaine du bateau, qui l'ouvrant, lut à haute voix :

Je me sens très coupable. J'avais une seconde personnalité qui vivait à l'intérieur de moi tout ce temps et je ne m'en suis jamais aperçu. Le fait que je ne pouvais

pas contrôler cette personnalité folle et sauver la vie des trois victimes me rend triste. En tout cas, je vais garder ma promesse. Puisque je ne sais pas comment tuer cette personnalité mauvaise et que je ne suis pas capable de l'appivoiser, j'ai décidé de me tuer. Je m'excuse auprès de tous mes collègues, mes amis et ma famille. Si vous êtes en train de lire cette lettre, cela veut dire que je me suis déjà lancé dans l'océan et que je suis noyé. Voici mon dernier rapport à l'agence :

RAPPORT à l'AGENCE

1. Meurtrier: Jacques Roy souffrant d'une double personnalité dont il n'était pas conscient
2. Nombre de victimes: 3: Rose Lerondeau, Michael François, Joanne Marquise. Tous d'origine française et dans leur trentaine. Tués dans le même ordre avec un couteau.
3. Résultat: Enquête terminée et classée faisant suite à la disparition du meurtrier.

De Pauvre à Riche

Par les garçons de 7^e-5, classe de Mme Stéphanie Quesnel, E.S.C. La Citadelle, Cornwall, écrivain-mentor : Gilles Dubois

C'était une journée très démoralisante et enneigée. Danté, un homme âgé de 32 ans, était très pauvre. Il vivait dans la rue depuis deux ans maintenant, depuis que ses parents l'avaient abandonné. Mais aujourd'hui, sa vie va changer complètement! Il marche dans une allée sombre où il rencontre un inconnu avec une grosse machine. Danté ne sait pas quoi faire. L'étranger lui donne une machine secrète parce qu'il est poursuivi par les policiers. Danté sait qu'il prend un gros risque, mais il se dit :

— Je n'ai rien à perdre! J'habite déjà dans la rue.

En voyant la machine, il sait qu'il deviendra riche. Il se rend compte qu'il peut aller au match de hockey de Pablo et Julie, mais qu'il doit cacher la machine en premier.

Après quelques minutes de route, Pablo, Julie et l'équipe des Canadiens arrivent à l'aréna pour affronter les Jets. Les professionnels ont regardé des vidéos de leurs joutes précédentes lors de leur séance d'entraînement pour identifier leurs erreurs. Ils savent que les Jets sont bons et n'ont pas perdu une joute de la saison. L'équipe

est nerveuse de jouer contre cet adversaire. À bord de l'autobus, l'entraîneur dit :

— Vous allez patiner fort et vite.

— D'accord ! crie toute l'équipe.

Mais en descendant de l'autobus, ils constatent que l'aréna est en feu. Les policiers et les pompiers arrivent quelques minutes plus tard et éteignent le feu.

Depuis l'incendie au complexe sportif, tout le monde se demande qui a pu commettre un tel crime. Les joueurs, qui aimaient tant cet aréna qui contenait trois patinoires, un terrain de soccer et aussi un terrain de tennis, cherchent désespérément le coupable. En passant devant un mur de l'aréna qui n'est pas brûlé, Félix, le gardien de but, voit un briquet sur un sac de poubelle.

— Regardez ça les amis ! dit Félix.

— Wow ! Voilà un début de piste ! reconnaît Pablo, le capitaine de l'équipe. Je crois que quelqu'un a voulu s'en débarrasser pour ne pas se faire prendre !

— Nous avons maintenant la preuve que c'est probablement une personne qui a déclenché cet incendie ! dit Julie, la meilleure joueuse de la ligue.

Les joueurs circulent autour du complexe sportif, ou du moins ce qu'il en reste. Ils marchent autour des restes, désespérés. Qu'est-ce qu'ils vont faire ? Ils doivent se pratiquer pour leur tournoi provincial qui approche, mais la patinoire la plus proche est à plusieurs kilomètres. Pablo, le capitaine, annonce qu'il a trouvé quelque chose. Il dit qu'il a trouvé un morceau de papier attaché

à un anneau. Le papier laminé porte une adresse : 1 254, rue Bovine, et une clé y est attachée. Un murmure passe entre les joueurs. Doivent-ils donner la clé et le papier à la police ou essayer de résoudre ce mystère eux-mêmes ?

Les joueurs continuent l'inspection du complexe, mais ils ne trouvent rien. L'intérieur est détruit. Les pompiers disent :

— L'édifice ne sera pas réparable, les gars.

Le lendemain après l'école, Pablo et Julie cherchent l'adresse inscrite sur le bout de papier trouvé au complexe sportif. Pablo regarde les maisons et Julie, les numéros de maison. Finalement, ils arrivent à l'adresse indiquée. C'est un petit entrepôt. Le toit et les murs troués sont faits de bois gris. Il y a une petite pèle rouillée posée sur le mur.

— Quelle place ! dit Pablo sarcastiquement.

— Entrons, propose Julie.

À l'intérieur, il y a des sacs d'équipement de hockey, des bâtons de hockey, des toiles d'araignée et des outils.

— Qu'est-ce que l'équipement de hockey fait ici ? demande Julie.

— Je n'en sais rien, dit Pablo.

— Fouillons dans l'équipement, propose Julie.

— Allons-y, souffle Pablo.

Pablo ouvre un sac de hockey et fouille à l'intérieur. Il sort de l'équipement. Quand il sort le casque, il le prend par la cage et le regarde. Il prend les deux gants et les patins et remarque qu'il y a quelque chose à l'intérieur.

Il observe les pantalons pour voir s'il y a quelque chose et des billets de monnaie tombent. Il découvre encore plus d'argent. Quand les deux joueurs constatent que c'est de la fausse monnaie, ils choisissent de ne rien dire à personne et gardent le secret pour eux-mêmes.

— Peut-être que le sac rempli de fausse monnaie signifie que le coupable est riche? dit Pablo.

— L'homme qui était pauvre il n'y a pas longtemps et qui est devenu le plus riche de la ville pourrait être le coupable, se questionne Julie.

— Oui! s'exclame Pablo plein de joie.

— Allons le trouver avant qu'il ne cause d'autres ennuis à notre équipe, dit Julie.

Les jeunes se dirigent vers le quartier où Danté se tenait. Ils frappent à la porte de l'immense manoir pour interroger l'homme suspicieusement riche. Danté ouvre la porte et dit :

— Qui êtes-vous?

— Nous voulons vous interroger au sujet de l'arène qui a été mis en feu il y a quelques jours passés, dit Julie confiante.

Remarquant qu'ils sont des joueurs de hockey, Danté referme rapidement la porte. Les joueurs ont maintenant une idée de qui est le coupable.

En repartant, Pablo remarque qu'il y a un billet de 10 \$ sous un buisson près du manoir, le même type de billet qu'ils ont trouvé dans les sacs d'équipement. Après avoir examiné le billet, Pablo et Julie appellent les policiers pour les aider à résoudre l'intrigue du complexe

sportif.

Les enfants entendent des sirènes qui approchent. Un homme approche et se demande, pourquoi est-ce que les policiers sont au dehors de la résidence de Danté. Pablo lui explique que quelqu'un a mis le complexe sportif en feu et que les joueurs et joueuses ne peuvent plus jouer. Julie donne l'adresse de l'entrepôt aux policiers et ceux-ci s'y rendent et trouvent la machine pour fabriquer de la fausse monnaie et des milliers de faux billets. Ils amènent la machine et les faux billets au poste de police. Les policiers analysent les faux billets et trouvent des empruntes sur un des billets. Ces empruntes confirment que Danté est le coupable.

Les policiers retournent à la maison de Danté et frappent à la porte. Il ne répond pas, et les forces policières défoncent la porte. Ils regardent partout pour savoir s'il était ici il n'y a pas longtemps et entendent soudain un bruit bizarre. Ils aperçoivent Danté qui tente de se sauver par la fenêtre. L'un des agents de police court le plus vite qu'il peut, saute et attrape les jambes de Danté et lui met les menottes.

C'est en cour que la vérité apparaît : Danté a brûlé l'aréna par vengeance, car lorsqu'il était jeune, il voulait devenir joueur de l'équipe, mais l'entraîneur ne voulait pas de lui. Danté écope d'une peine de 10 ans en prison.

Danté s'énerve en prison, car il se sent coincé dans sa cellule. À cause de sa frustration, il crie et frappe les autres prisonniers. Ce voleur malchanceux se demande

comment il va s'en sortir. Le soir, un des nettoyeurs perd son téléphone cellulaire en lavant les salles de toilettes. Danté trouve le téléphone cellulaire et appelle un ami pour trouver une façon de s'évader. Les deux complices élaborent un plan qui permet à Danté de s'échapper de cet enfer dès le lendemain !

Le lendemain, son ami se présente comme un garde pour échanger des prisonniers. Danté est prêt à sortir. Son ami arrive à la cellule et dit au vrai garde qu'il vient pour le transfert du prisonnier. Ils marchent rapidement vers la sortie de la prison, courent vers la voiture de l'ami et s'enfuient à toute vitesse. Ils pensent qu'ils sont sains et saufs, mais ils entendent des sirènes et voient des voitures de patrouille qui les pourchassent. Ils s'enfoncent dans une forêt, sortent de l'auto et vont se cacher. Après quelques heures, Danté et son ami deviennent trop fatigués et se font attraper par les policiers.

Danté repasse en cour et, à cause de sa mauvaise décision, doit maintenant rester en prison pour le restant de sa vie.

Sous l'eau des Caraïbes

*Par les filles de 7^e, classe de M. Jean-François Rainville,
École élémentaire catholique de l'Ange-Gardien, écrivain-
mentor : Jean-Claude Larocque et Denis Sauvé*

Chapitre 1

Par une journée glaciale de l'année 2014, à Toronto, fatigués d'avoir résolu tant de mystères ensemble, mais très excités de partir en voyage à Riviera Maya au Mexique, deux jeunes enquêteurs jumeaux et orphelins préparent leurs valises. Ensuite, ils partent pour l'aéroport. En route, ils pensent à leurs parents. Le Mexique était leur destination préférée et ils auraient tant voulu faire ce voyage avec eux. Malheureusement, ils sont décédés quelques années auparavant dans un accident.

Marise, cheveux châtain, yeux bleus éclatants avec de très belles dents blanches qui éclairent le plus beau sourire selon ses collègues masculins, entre dans l'avion, nerveuse mais très heureuse. Hubert, plein d'assurance, très gentil, musclé, toujours prêt à aider les autres, la suit. Puisque les jumeaux sont télépathiquement reliés, ils ressentent souvent les mêmes choses.

Assis très confortablement dans leur siège, l'hôtesse de l'air vient leur offrir un petit goûter et un breuvage. Pour célébrer ce voyage, ils prennent un bon verre de vin.

À côté d'eux, un homme étrange regarde Marise d'un air bizarre.

Ils arrivent au Mexique. Les jumeaux vont s'installer à leur hôtel, le Club Hotel Riu Tequila, qui est de très bon standing. Il est entouré d'un jardin de palmiers et est situé non loin d'une plage de sable blanc. Il comprend un gymnase, deux piscines à l'eau fraîche, un jacuzzi et une terrasse-solarium. Le service est très bon et le Spa Renova offre plusieurs traitements et massages différents. Les jumeaux sont très confortables dans leur chambre. Ils ont une très belle vue sur l'océan et ils peuvent apercevoir des dauphins qui sautent au loin.

Après une longue journée, ils s'endorment au coucher du soleil et font de très beaux rêves.

Chapitre 2

Après une bonne nuit de sommeil, Marise et Hubert se préparent pour aller déjeuner à la cafétéria buffet. Sachant qu'ils vont aller à la plage après leur déjeuner, ils enfilent leurs maillots de bain et un peignoir pour se protéger de la petite brise qui vient de l'océan.

Une fois bien installés à leur table, la serveuse leur offre un verre de jus d'orange. Marise se prend une assiette et la remplit de mangues, de noix de coco et d'ananas. Elle se prend aussi du yogourt aux fraises et une rôtie bien grillée. De son côté, Hubert se prend une grosse omelette style western, des saucisses à l'érable et du bon bacon. Tout en se léchant les babines, Hubert

commence à déguster son repas.

Après le déjeuner, les jumeaux se dirigent vers la plage. Au loin, Marise aperçoit un centre de surf.

— Oh! mon Dieu! Hubert! Regarde! dit-elle en pointant du doigt.

— Quoi? Que se passe-t-il? dit Hubert pensant que quelque chose de dangereux approchait.

— Regarde, c'est un centre de surf. J'ai toujours voulu apprendre comment faire du surf sur les belles grosses vagues de l'océan, dit Marise

— Oh.... Eh bien! Qu'est-ce qu'on attend? Allons faire du surf! répond-il à Marise.

Hubert prend la main de Marise et court vers le centre de surf. Marise sonne la petite cloche pour annoncer qu'il y a un client. Un jeune homme charmant, aux cheveux brun foncé, se présente et dit :

— *Hola señorita!* Je me nomme Rico. Quel est votre nom?

Marise rougit et répond :

— Je me nomme Marise. J'aimerais suivre des cours de surf, si vous avez de la place à votre horaire.

— Bien sûr. Allez vous choisir une planche et je vous rejoins dans quelques minutes.

Marise se choisit une planche vert éclatant, décorée de fleurs rose-fuchsia, bleu ciel et d'un beau orange brillant. Ensuite, ils se dirigent vers l'océan tandis qu'Hubert reste sur la plage et les regarde s'amuser. Après avoir eu beaucoup de plaisir, Marise remercie Rico et se dirige vers le spa Renova pour relaxer un peu.

Hubert va parler à Rico.

— Bonjour Rico. Je suis le frère de Marise. Je me nomme Hubert. Vous semblez un homme très gentil. J'aimerais vous remercier.

Après une courte conversation, Rico doit partir, mais avant, il dit à Hubert :

— Au revoir, je dois aller donner une leçon de surf, mais il faudra faire quelque chose ensemble un de ces jours.

Chapitre 3

Pendant qu'elle est au spa, Marise se sent étouffée et a de la difficulté à respirer. Après quelques heures, elle se sent encore bizarre. Elle décide alors de retourner à sa chambre pour se reposer. Avant de s'étendre sur son lit, elle trouve une note laissée par Hubert :

Chère Marise,

Je t'écris ce mot pour t'annoncer que je suis parti pour la journée avec Rico. Je serai de retour très tard ce soir. À plus tard! Je t'aime!

xo Hubert

Le lendemain matin, Marise se réveille et voit que le lit d'Hubert n'a pas été touché. Les draps ne sont pas déplacés. Étrange... C'est comme si Hubert n'était même pas venu se coucher hier soir! pense Marise. Elle ne se sent pas très bien, alors elle décide d'aller manger. Elle se commande des crêpes, mais ne réussit pas à se défaire de ce sentiment bizarre.

Quelques heures plus tard, dans l'entrée principale de l'hôtel, Marise aperçoit la réceptionniste. Elle lui pose des questions :

— Bonjour, est-ce que vous avez vu mon frère rentrer hier soir ? dit Marise, en lui montrant une photo d'Hubert.

— Quel est son nom ?

— Son nom est Hubert Parent.

— Je ne me souviens pas de ce nom et je ne crois pas avoir vu personne rentrer très tard hier soir. Je m'excuse.

— D'accord, merci quand même. Mais l'auriez-vous vu partir de l'hôtel ?

— Je crois que j'ai vu un homme partir avec Rico, un de mes bons amis. Ils discutaient sur la plage la dernière fois que je les ai vus.

— Merci pour vos informations.

Plus tard dans la journée, Marise décide d'aller prendre une marche sur la plage. Quelques instants après, elle voit Rico et décide d'aller le rencontrer pour le questionner.

— Salut Rico. Sais-tu où est passé mon frère ?

— Non, je ne l'ai pas revu depuis hier.

— Ah ! C'est étrange ! Eh bien merci quand même ! Au revoir, je dois m'en aller !

— À plus tard, Marise !

Après avoir quitté Rico, Marise voit au loin un groupe de gens et d'ambulanciers réunis sur la plage. Très curieuse, elle se demande bien ce qui se passe.

Chapitre 4

Inquiète, Marise s'approche en hésitant. Elle voit un homme mort qui porte un habit de plongée entièrement noir avec des lignes bleu marine. Un jeune homme aux cheveux bruns mal peignés, habillé d'un chandail blanc malpropre, un pantalon court, vert et mouillé, dit qu'il a trouvé le cadavre. Les policiers enlèvent le masque de l'homme mort. Stupéfaite, Marise sursaute et crie :

— Oh Mon Dieu ! C'est mon frère !

Elle tombe à genoux en pleurant.

— C'est moi qui ai trouvé cet homme.

— Où l'avez-vous trouvé et quel est votre nom ? demande Marise bouleversée.

— Je me nomme Matthéo. Je marchais sur le bord de la plage et j'ai aperçu quelque chose flotter à l'horizon.

— Ensuite ? demande Marise à genoux, en tenant la main de son frère.

— Puisqu'il était trop loin de la rive pour aller le chercher, j'ai décidé de prendre mon courage à deux mains et de nager jusqu'à cette chose dans l'eau. Lorsque j'ai constaté que c'était un homme, je me suis dépêché, dit Matthéo en faisant la démonstration de ce qui s'était passé par des mouvements exagérés.

Marise se lève en laissant tomber la main d'Hubert et remercie Matthéo. Les ambulanciers arrivent et déposent son frère sur une civière pour l'amener à la morgue afin de l'examiner. Marise retourne à sa chambre, se jette sur le lit d'Hubert et pleure.

Quelques heures plus tard, le téléphone sonne. La police lui annonce que son frère a été assassiné. Suite à un examen, ils ont retrouvé des traces de gaz mortel dans la bombonne. Sanglotant, Marise informe les policiers mexicains qu'elle et Hubert sont aussi des policiers. Elle les supplie de lui accorder la permission de les assister dans leur enquête. Le chef de police n'y voit pas d'inconvénient et lui donne les coordonnées de Pénélope Perez qui pourra l'aider durant l'enquête.

Chapitre 5

Le lendemain, Marise se réveille avec des larmes sur le visage. Toutefois, elle est déterminée à trouver le coupable. Avant de commencer son enquête, elle va prendre un yogourt et un verre de jus d'orange. Elle remarque un homme élégant assis à la table à côté d'elle, qui lui sourit.

Marise lui sourit à son tour et l'homme vient s'asseoir à sa table :

— Bonjour, mon nom est Marise et vous ?

— Je me nomme Charles. Avez-vous écouté les nouvelles ces jours-ci ? J'ai entendu qu'un homme est mort en faisant de la plongée sous-marine, ici au Mexique !

— Oh oui ! C'était mon frère ! Il me manque tellement ! Il était si serviable et m'aidait toujours à trouver une solution à tous mes problèmes. Il était un bon frère.

— Je suis désolé pour la perte de votre frère.

— Merci, vous êtes très gentil.

— J'espère qu'on se reverra.

— Moi aussi. Au revoir! dit-elle.

Par chance, Charles laisse son verre à la table de Marise. Elle le prend et le cache pour l'amener à Pénélope afin de le faire examiner.

Après ce court entretien et un bon petit goûter, Marise décide de retourner sur la plage. Elle sent comme si quelqu'un la suit. Elle se met à la recherche d'indices. Elle se questionne au sujet des gaz que pouvait contenir la bombonne. Avec toutes ces questions qui lui trottent dans la tête, Marise poursuit son enquête.

Chapitre 6

Elle décide, pour commencer, de retracer les pas que son jumeau a faits avant sa mort. La jeune enquêtrice va voir Rico sur la plage.

— Bonjour Rico.

— Salut Marise!

— Qu'est-ce que mon frère et toi avez fait hier après-midi?

Il lui répond:

— Eh bien, nous sommes allés dîner et ensuite j'ai vu Hubert partir sur la plage. Il est allé faire de la plongée sous-marine avec une équipe de professionnels.

Marise le remercie et Rico lui tend un papier avec son numéro de téléphone. Elle le conserve pour faire vérifier ses empreintes. Puis, elle se dirigea vers le

magasin La Plongée qui vend et loue de l'équipement pour faire de la plongée sous-marine. Elle se demande si c'est là qu'Hubert a loué son équipement. Au magasin, elle rencontre Matthéo. Il est très gentil. Il lui ouvre la porte et la salue. Marise trouve qu'il a l'air suspect :

— Bonjour, comment puis-je vous aider, Marise ?

— Bonjour Matthéo, auriez-vous vu des personnes ou des choses suspectes dans le magasin ces jours-ci ?

— Oh ! Eh bien non ! Je ne travaille pas ici ! dit-il.

Après cette brève conversation, il part immédiatement. Marise prend un papier gommant et le colle sur la poignée de porte pour prendre les empreintes de celui-ci. Elle va ensuite parler au propriétaire.

— Excusez-moi, monsieur, auriez-vous par hasard vu cet homme ? dit Marise en lui montrant la photo de Hubert.

— Eh bien non... c'est-à-dire oui, mademoiselle. Ce monsieur est venu louer de l'équipement, euh, hier, je crois, et ensuite il est parti faire de la plongée sous-marine avec le bateau La Muerte Azul qui est en fait un de nos partenaires. Marise le remercia.

— Merci beaucoup monsieur, pour l'information.

Elle remet la photo, qui a maintenant les empreintes du propriétaire, dans le fond de son sac à main.

— Bienvenue mademoiselle ! Au revoir !

Marise se rend ensuite au bateau La Muerte Azul, qui était accosté non loin du magasin. Elle monte à bord, regrettant d'y être embarquée seule, mais sachant qu'elle doit le faire pour son frère. Elle aperçoit le

capitaine et son équipage. Très grands et musclés, ils ont l'air vraiment épouvantable. Marise s'approche d'eux en hésitant. En les écoutant parler entre eux, elle constate qu'ils ne parlent pas le français. Par chance, Marise parle un peu l'espagnol. Elle leur pose des questions, mais ils disent ne pas savoir de quoi elle parle. Marise commence donc à leur décrire son frère, sans succès. Finalement, elle retrouve la photo de Hubert, toute pliée et pas très claire, mais elle décide de la leur montrer quand même. Les membres de l'équipage ignorent toujours qui est cet homme, mais maintenant elle a leurs empreintes grâce à la photo qu'ils ont touchée. De retour au quai, Marise débarque du bateau et dit au revoir au capitaine.

Alors que le bateau s'éloigne, elle entend un des marins crier en espagnol :

— Mais je connais cet homme ! Il est venu ici hier soir !

Le capitaine lui dit qu'ils n'ont plus de temps et qu'ils doivent partir.

— Attendez !

Le bateau part en vitesse, sans même donner le temps à Marise de récolter plus d'information.

En retournant à son hôtel pour dîner, Marise réalise qu'il ne lui reste plus que quelques jours pour résoudre la mort de son frère avant son départ.

Chapitre 7

Pour continuer son enquête, Marise rend visite à la scientifique Pénélope pour faire vérifier les empreintes

qu'elle a recueillies.

Après son analyse, Pénélope appelle Marise pour lui annoncer qu'elle a relevé des empreintes digitales sur le masque de plongée. Selon sa recherche, elles sont celles d'un dénommé Nick Valdo. En les comparant avec celles que Marise a recueillies, elle découvre que les empreintes de Matthéo sont pareilles à celles de Nick Valdo, retrouvées sur le masque d'Hubert.

Suite à sa conversation avec Pénélope, Marise décide de retourner voir Matthéo pour le questionner davantage. À sa grande surprise, lorsque la porte de l'ascenseur s'ouvre, elle aperçoit Matthéo.

— Bonjour Matthéo. J'allais justement te voir. J'ai d'autres questions à te poser.

Matthéo sent que Marise a des doutes sur lui alors, très énervé, aussitôt que les portes de l'ascenseur se referment, il prend Marise par le collet et la projette contre le mur. Elle se débat en le frappant en pleine figure. Sous l'impact, Matthéo perd sa perruque. En apercevant son visage familier, elle le frappe entre les deux jambes. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent et elle s'enfuit à toute allure. Arrivée à la plage, Marise sort son téléphone cellulaire et appelle la police.

Chapitre 8

Après s'être remis de la douleur, Matthéo se met à la poursuite de Marise à l'extérieur de l'hôtel. En sortant, il s'aperçoit que l'hôtel est entouré de policiers. Surpris, il s'arrête brusquement. Les policiers l'arrêtent et lui

passent les menottes.

— Je le reconnais. Son vrai nom est Nick Valdo. Mon frère et moi l'avons arrêté après qu'il ait commis un vol dans un dépanneur, à Toronto.

— Vous m'avez mis en prison et m'avez empêché d'assister à la naissance de ma fille. Je vous déteste.

Au moment de lui passer les menottes, Nick frappe le policier et s'enfuit vers l'océan. Il aperçoit un petit bateau au loin et se dit que c'est sa seule chance. Il s'empresse donc de s'emparer du bateau. Quelques minutes plus tard, les sirènes du bateau des policiers se font entendre et ils se lancent à sa poursuite.

Il se rend compte qu'il ne réussira pas à s'échapper, il fait ses dernières prières et se jette à l'eau.

Chapitre 9

En plongeant à l'eau, Nick se frappe la tête sur un rocher. Il s'évanouit et se noie.

Après quelques instants, ils aperçoivent quelques petites bulles monter à la surface. C'était le dernier souffle de Nick Valdo. Les policiers retournent à la rive et annoncent la nouvelle à Marise. Elle est soulagée, car elle n'aura plus besoin de s'inquiéter du retour de Nick dans le futur.

Marise réalise que sa semaine de vacances est déjà terminée. Très triste de retourner au Canada sans son frère, elle n'a d'autre choix que de faire ses bagages. Elle décide d'aller prendre une dernière marche sur la plage. Elle passe à côté d'un bar et décide de se commander un

pina colada. Elle pose une serviette de plage sur le sable doré et s'y étend confortablement. Le soleil plombe sur sa belle chevelure et la fait rayonner. Une petite brise la fait grelotter. Elle enfile donc son peignoir. Au loin, Rico la regarde avec un sourire et s'approche d'elle. Il s'assoit à ses côtés sur le sable. Pas un bruit ne les dérange. Seules les grosses vagues de l'océan frappent la rive.

— Marise, dit doucement Rico, en lui touchant l'épaule, je suis désolé de ce qui s'est passé.

Marise lui sourit.

— Hubert manquera à beaucoup de gens.

Elle prend une pause, respire et continue :

— J'ai résolu toutes mes enquêtes avec lui et je ne crois pas que je vais être capable de continuer sans lui.

— Je suis sûr que tu en seras capable. Tu es une bonne enquêteuse. Tu as été capable de découvrir qui a tué ton frère sans aide. Pour moi, c'est ça être une vraie héroïne.

Marise baisse la tête pour cacher ses larmes. Rico prend son doigt. Marise lui sourit, se lève timidement et lui dit :

— Au revoir. Je dois retourner au Canada. Je ne t'oublierai jamais. Tu es un homme très gentil et aimable et une chose est certaine, tu me manqueras beaucoup.

Elle se dirige vers sa chambre d'hôtel, prend ses valises et descend par l'ascenseur. Elle remercie la réceptionniste de l'hôtel, lui dit que l'hôtel est très beau et qu'elle le recommandera à ses copains de Toronto.

Assise dans l'autobus qui la ramène à l'aéroport, elle se demande bien ce qu'elle va faire maintenant sans Hubert.

Chapitre 10

Après son vol, Marise arrive finalement chez elle. Elle entre et s'aperçoit qu'elle et Hubert avaient laissé la télévision allumée dans le salon avant de partir. C'est la joute de hockey: les Pingouins de Pittsburgh contre les Sénateurs d'Ottawa. Silencieuse, elle regarde la joute en se rappelant les fois où elle la regardait avec Hubert. Oh! comme il s'excitait, il était tellement drôle! pense-t-elle. Elle passe toute la soirée à se rappeler ces moments et s'endort en pleurant de nouveau.

Une semaine plus tard, prête pour les funérailles du lendemain, Marise entend soudainement cogner à sa porte. En ouvrant, elle aperçoit que c'est Rico. Content de le voir, elle lui saute dans les bras et lui demande:

— Que fais-tu ici?

— Je suis venu voir comment tu te sentais. Aussi, je voulais t'accompagner aux funérailles demain.

— Oui, bien sûr, je veux que tu m'accompagnes. Merci!

Le lendemain, après l'enterrement, Marise reçoit une petite urne contenant les cendres de son frère Hubert. Elle décide alors de les garder.

Plus tard, prenant une petite marche avec Rico, ce dernier l'embrasse. C'est ainsi qu'ils commencent à se fréquenter.

Triple 2

*Par les garçons de 7^e, classe de Mme Andrée-Anne Bouchard, École Saint-Guillaume, Vars, écrivain-mentor :
Jean-Pierre Guillet*

Chapitre 1

Il était 22 h après une très longue journée nuageuse à Paris en avril 2020. Il y avait encore de petites taches de neige partout dehors. René Blanchard n'aimait pas du tout la neige. Il revenait d'un voyage à Hawaii. Il regarda dehors et il se dit :

« AHRG ! J'ai tellement hâte que toute cette neige soit fondue ! »

M. Blanchard était très excité puisqu'il commençait son nouvel emploi le lendemain. Il voulait être enquêteur depuis qu'il était tout petit et son plus grand rêve était finalement réalisé. René était un jeune homme maladroit et malpropre. Il avait des cheveux châtons courts et sales avec de gros yeux bleus et ronds. Il avait une personnalité très bizarre, énergique, il avait une imagination incroyable, car il aimait faire les choses comme un enfant de 10 ans. D'après ses parents, il était aussi très facilement distrait. Hier, il était allé au magasin général, mais s'était arrêté pour un bon chocolat chaud à la restauration rapide, Gros Beignes, et il avait complètement oublié d'aller au magasin.

Comme tous les soirs, René s'installait pour manger

son souper et regarder les nouvelles. L'étrange jeune homme mangeait des chiens chauds, mais avant de les manger, il faisait semblant qu'ils étaient de vrais chiens. Le futur enquêteur utilisait ses doigts comme si c'était des pattes et il jappait comme un chien enragé. Il jappait tellement fort que tous les voisins pouvaient l'entendre. Il avait vraiment une imagination incroyable. D'habitude, René regardait toutes les nouvelles, mais parce qu'il était tellement fatigué, il était tombé endormi sur son petit sofa très confortable.

Chapitre 2

René Blanchard était endormi sur le sofa en train de rêver à son emploi du lendemain. Tout à coup, un bruit à la porte le réveilla. Il se demandait :

« Qui cogne à ma porte à cette heure-ci ? »

Alors il se leva, il ouvrit la porte et regarda. Il ne vit rien à part une valise couchée sur le côté. René prit la valise et la mit sur la table au centre de la salle en se disant :

« Qui m'a laissé cette valise ? »

Il l'examina de plus près et ne vit pas de message écrit dessus. Il remarqua que la valise était barrée. Alors, il la laissa sur la table au centre de la salle et retourna regarder les nouvelles.

Il apprit qu'il y avait eu deux morts, un à Paris et un à Londres et que les victimes avaient été pendues. Alors, il se demanda :

« Deux pendus dans deux grosses villes ? »

En même temps, il avait entendu la femme aux nouvelles dire que c'était deux acteurs.

« C'est drôle », se dit René.

Tout à coup, son téléphone sonna.

— Allo, dit René

— Allo René. C'est Jack Peter, ton nouveau patron et ami d'enfance.

À ce moment-là, René se souvint de son ami.

— Allo! René es-tu là?

— Oui, oui, excuse-moi, j'étais dans lune, affirma René.

— Il faut que tu viennes à ton travail aussitôt que tu peux.

— Pourquoi à six heures du matin?

— Parce que tu as une enquête.

— Parfait! Qui sera mon partenaire? questionna René.

— Tu es mon partenaire, tu vas m'aider avec mon enquête.

— D'accord, je monte dans mon auto tout de suite.

Chapitre 3

René arriva à son bureau tout excité, car c'était sa première journée d'emploi en tant qu'enquêteur. Jack, son patron, lui donnait son premier meurtre à résoudre.

— René, je t'ai trouvé un meurtre sur lequel enquêter, dit Jack.

— C'est beau Jack, dit René.

Jack était un homme très intelligent aux cheveux

bruns et courts avec les yeux verts en forme d'amande, il portait toujours un grand manteau beige. Le monde le trouvait très drôle, car il était petit, mais très fort.

Le meurtre avait eu lieu dans un bâtiment à Paris près de la tour Eiffel, le mort avait été pendu.

René embarqua dans sa nouvelle Ferrari 2021. Elle était la voiture la plus vite et la plus technologique au monde. Sa Ferrari était rouge et elle pouvait aller dans l'eau comme un sous-marin à 300 km/h. Sur terre, elle pouvait rouler à plus de 500 km/h. Il partit tout de suite pour sa première enquête. En route, il était nerveux, car il ne voulait pas faire quelque chose de mal et perdre son emploi. Mais Jack l'avait rassuré :

— Ce n'est pas grave si tu fais une erreur, car moi je suis un très bon enquêteur et je vais te corriger.

Chapitre 4

René alla à la maison de Gaétan Lavigne, un homme très propre, aux cheveux bruns courts, avec des yeux vert-brun en forme de ballon de football et des vêtements dans le style des années 70. René remarqua que Gaétan était pendu au plafond et qu'il y avait trois fois le chiffre 2 d'inscrits en rangée sur sa poitrine. René vit un cheveu sur le sol puis se dit :

« Ah, je crois que j'ai trouvé un indice. »

Puis René alla observer son indice puis l'identifia. Il avait un appareil avec une note d'instruction pour le nouveau partenaire :

CECI EST UN IDENTIFICATEUR.

C'EST UNE MACHINE QUI IDENTIFIE L'OBJET
ET QUI DIT LA PERSONNE QUE VOUS AVEZ IDENTIFIÉE.

JACK

Pendant ce temps, Jack Peter répondait au téléphone à son bureau :

— Allo, c'est Jack !

— Allo, j'ai besoin d'aide pour l'enquête à Londres !

— Qui êtes-vous ? demanda Jack

— Mais je suis Nicolas Wood, un ami d'enfance !
répondit Nicolas

— Ah oui, je me rappelle de toi ! dit Jack. C'est quoi le problème, Nico ?

— J'ai vu une femme pendre un homme, mais je ne suis pas sûr de son identité ! dit Nicolas.

— As-tu une idée de qui est le meurtrier ? Veux-tu que je m'occupe de cette enquête ? demanda Jack.

— Non, je n'ai pas une idée, mais j'aimerais bien que tu t'occupes de cette enquête, dit Nicolas.

— D'accord, merci pour le message. Salut Nicolas !

De retour à l'enquête de René Blanchard :

René était surpris, car sa nouvelle machine avait fonctionné et l'identificateur lui avait dit que c'était lui puisque c'était son propre cheveu. Il était confus pendant un moment, puis il se demanda pourquoi il n'avait pas réalisé que c'était sa couleur de cheveux. Il se dit :

« Pourquoi c'est moi qu'il a identifié, espèce de cube sans cervelle d'identificateur ! Ce n'est pas moi le coupable qui a fait ce meurtre. Je devrais peut-être

trouver un autre indice pour mon enquête, j'aimerais être reconnu pour un brillant garçon qui a trouvé le coupable. Je vais réessayer pour trouver un autre indice. J'espère que je l'ai... »

Ah! René trouva un indice qui dépassait des pantalons de la victime.

« J'espère que cette fois-ci ça vient du coupable car sinon, j'arrête de chercher pour d'autres indices. »

La note disait :

CELUI QUI EST MORT, C'EST MOI QUI L'AI TUÉ.
JE NE TE DIS PAS MON IDENTITÉ, MAIS LA SEULE
FAÇON QUE TU PEUX LA TROUVER EST DE REGARDER
MES EMPREINTES DE DOIGTS SUR LE PAPIER.
BONNE CHANCE...!

« Ah! se dit René. Si le coupable a touché le papier, ses marques de doigts devraient être dessus. Stupide identificateur, tu es mieux de fonctionner cette fois. »

René était très impatient et avait très hâte de connaître le coupable. Malheureusement, il n'y a pas eu de résultat puisque René a mis ses doigts sur le papier. L'identificateur a donc identifié René comme le coupable.

René était vraiment fâché, il se demandait pourquoi c'était encore lui.

Chapitre 5

Après l'appel de Nicolas, Jack était parti pour l'Angleterre. Jack sortit de l'avion express. Il loua une voiture et se mit en route. Il était excité de voir son ami d'enfance Nicolas Woods. Il était le voisin de la victime et avait vu une femme pendre cet homme.

Jack arriva à la morgue où se trouvait la victime. Nicolas l'attendait :

— Salut Jack!

— Salut Nico!

La victime, George Brown avait des cheveux châains, était d'origine anglaise et avait 34 ans. Il était l'aîné d'une famille de 4 enfants dont deux sœurs et un frère. C'était un acteur connu. Comme la victime à Paris, il y avait trois « 2 » sur la peau du ventre, dessinés avec le sang de la victime.

Jack et Nicolas se dirigèrent vers la maison de la victime. En arrivant à la maison, Jack regarda autour de la chambre où la victime avait été pendue. Il trouva une paire de lunettes par terre.

Quand Nicolas vit les lunettes, il dit :

— Ces lunettes appartiennent à la femme que j'ai vue!

Justement, elle arrivait et Nicolas se mit à la blâmer. C'était une jolie femme appelée Anne Lemieux aux cheveux noirs. De taille moyenne, elle portait une blouse décolletée. Elle dit à Nicolas :

— Je suis une des premières personnes arrivées ici après le crime. Mais je ne suis pas arrivée avant que M. Brown se fasse tuer. Hier, j'étais venue pour avoir

un autographe de George et par exprès j'ai échappé mes lunettes pour revenir, mais quand je suis revenue, il était pendu. J'ai appelé la police immédiatement.

Nicolas en ignorant les protestations d'Anne, lui prit le bras et l'amena au poste de police.

Jack prit son téléphone et appela René.

— Allo, René, dit Jack.

— Oui, c'est moi, répondit René.

— La victime de Londres a trois « 2 » sur le ventre.

— Oh non ! C'est la même chose pour la victime de Paris, s'exclama René.

— Je vais revenir à Paris pour t'aider, dit Jack.

— D'accord, au revoir !

— Salut, René !

Après l'appel, Nicolas demanda à Jack :

— Voudrais-tu visiter ma maison ?

— Non merci, il faut que je retourne à Paris pour voir si René a besoin d'aide pour son enquête.

— Est-ce que je peux t'accompagner ? proposa Nicolas.

— D'accord, si tu veux ! répondit Jack.

Donc Jack et Nicolas se mirent en route.

Chapitre 6

Jack Peter et Nicolas Woods venaient d'arriver à Paris. Ils se dépêchèrent d'aller chez Gaétan Lavigne et au moment où ils entraient dans la maison, ils entendirent René en train de crier des tas de questions à Audette Lavigne, la femme de Gaétan. Quand Jack

la vit, sa laideur lui sauta aux yeux : elle avait un nez de cochon et une coupe de cheveux de style champignon. René lui criait :

— Est-ce que tu as vu quelqu'un entrer ? Est-ce que tu entendu quelque chose ? Es-tu la coupable ? Est-ce...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase que Jack cria :

— Calme-toi ! Laisse-la répondre ! Allez Audette, parle.

Audette dit :

— J'ai seulement entendu un cri, rien d'autre !

Et elle éclata en sanglots. Jack dit à René :

— Retourne chez toi et calme-toi ! Tu es trop stressé !

Rendu chez lui avec sa voiture ultra rapide, René prit la mallette et s'assit sur son lit. Il remarqua qu'il y avait une serrure avec un code contenant trois numéros dessus. Il joua avec le code : 613 rien ne fonctionnait, puis le 709 et le 666 toujours rien. Tout à coup, il pensa aux trois 2 sur le ventre des victimes et il fit le 222.

Au même moment, Jack arriva avec son auto de police. Il entra dans la maison de René et demanda :

— Qu'est-ce que tu fais avec cette valise ?

— Ben... j'essaie de décoder le code de la valise, dit René.

Il essaya de l'ouvrir et elle s'ouvrit !

Jack se précipita et regarda à l'intérieur. Il vit avec dégoût et horreur des photos de Nicolas Woods en train de pendre Gaétan et George ! Il y avait aussi 2 000 euros. Jack était surpris, car il connaissait Nicolas comme un homme d'honneur et de respect.

Ils se précipitèrent à l'hôtel où logeait Nicolas. Ils demandèrent à Nicolas de les suivre au poste de police. Dans la tête de Nicolas beaucoup de questions trottaient :

« Est-ce qu'ils savent que je suis le coupable ? Suis-je allé trop loin ? Ai-je mis trop d'indices ? Est-ce que je m'inquiète pour rien ? »

Au poste de police, ses questions trouvèrent réponses. Jack lui demanda :

— Que s'était-il passé pour que tu perdes la raison Nick ?

— Bien, je vais t'expliquer, dit Nicolas

Nicolas commença son récit :

— Après avoir pendu George Brown j'ai vu les lunettes d'Anne Lemieux qui traînaient chez George et je me suis sauvé dans un village en France où j'espérais qu'ils ne sauraient rien parce qu'ils étaient en campagne. J'avais oublié qu'il y avait René qui y vivait. J'ai lancé ma valise à la porte d'une maison et je me suis sauvé. J'ai laissé des indices pour vous défier et prouver que j'étais le meilleur ! Le lendemain, j'ai appelé Jack pour lui parler du meurtre de l'Angleterre en espérant que les traces seraient moins fraîches et que René ne serait pas capable de découvrir le code parce qu'il était trop stupide pour trouver les énigmes. Je suis retourné à Paris pour retrouver mon argent et mes photos que j'avais prises moi-même avec mon nouveau Super IPod Ovale Nucléaire qui peut prendre des photos à retardement. Eh bien voilà c'est ça qui est arrivé, raconta Nicolas

— Mais ça ne répond pas à toutes nos questions, pourquoi as-tu tué George et Gaétan ?

— C'est parce que pendant des années je connaissais George Brown et il me rendait la vie impossible en me disant chaque jour que j'étais inférieur à lui que je ne servais à rien sur terre et j'ai craqué, dit Woods.

— Pourquoi as-tu tué Gaétan alors ?

— C'est parce qu'il savait le code de ma valise avec mon argent.

— Comment a-t-il su le code ? demanda Jack.

— Il m'a fait avouer mon code pour pouvoir payer son costume pour son prochain film.

— Pourquoi as-tu lancé la valise s'il y avait ton argent dedans ?

— Parce que je préférais savoir que mon argent était entre les mains de personnes qui ne sauraient probablement rien à propos des meurtres et du code et j'aurais été chercher ma valise un plus tard.

Quelques jours plus tard, René était dans son nouveau bureau et relaxait. Nicolas Woods était en prison et tout était calme, mais il restait dans son bureau juste au cas. Il se disait :

« Je crois que je vais m'habituer à cet emploi... »

Jack entra dans la pièce et lui dit :

— Je crois vraiment que tu es un de nos meilleurs détectives et je m'excuse d'avoir cru que tu étais un incapable.

— Ah c'est correct ! s'exclama René.

Jack sortit.

« Haaaay, je pense qu'il vient de m'insulter là! » se dit René, un peu insulté.

TOC-TOC-TOC

René se demandait ce que c'était, il regarda autour de lui, l'air incrédule.

« Ah ben, se dit-il, ça doit être mon imagination! »

TOC-TOC-TOC!

« ENCORE?! »

TOC-TOC-TOC!!!

René se réveilla chez lui sur son sofa! Il se demanda ce qu'il faisait là.

« Ça alors, toute cette enquête n'était qu'un rêve! »

Le cognement à la porte le sortit de ses pensées. Il alla à la porte et ouvrit: surprise! Ses parents étaient là avec un gâteau au citron, son dessert favori!

René et ses parents fêtèrent tout le reste de la nuit.

Un crayon bien aiguisé

Par les garçons de 7^e, classe de Mme Sylvie Bédard, École catholique Nouveau-Regard, Cochrane, écrivain-mentor :

Luc Baranger

Nous sommes le 4 mars, à l'usine de pâte à papier Tembec, installée dans la petite ville sombre et silencieuse nommée Kapuskasing. Cette ville a une population d'environ 8 500 personnes. Dans cette usine, il y a environ vingt employés par étage et il y a quatre étages. À « Kap », comme partout, on trouve un aréna, des magasins, des banques, etc. Le patron de cette usine est Mathieu Robillard, un homme de quarante-deux ans, marié à une femme de quarante et un ans, nommée Sylvie Viau. Mathieu Robillard a deux enfants nommés Daniel qui a dix-neuf ans et Lisa qui en a dix-sept. Mathieu mesure cinq pieds dix. Il porte une barbe et des cheveux gris. Il aime son emploi, car il a un bon salaire. Riche, il habite une jolie maison où il mène une vie heureuse avec sa famille. Mais on devrait parler au passé...

En faisant sa tournée, le concierge, Hank Génier, trouve Mathieu Robillard mort dans son bureau. Il appelle la police. Après les premières investigations, les policiers vont consulter les caméras de surveillance. Sur la vidéo, ils découvrent que Mathieu travaillait

à son bureau quand il a entendu un bruit provenant de l'imprimante. Il est allé chercher son document et quatre personnes masquées lui ont sauté dessus et l'ont entraîné dans son bureau. Trois des individus l'ont plaqué contre le mur et le dernier lui a planté un crayon à mine dans le nez et l'a poussé vers le cerveau.

Les policiers trouvent des empreintes de doigts et une empreinte de souliers. L'empreinte de soulier correspond à une taille 9 d'homme. Ils envoient l'empreinte à Toronto pour analyse.

Les sergents Papineau et Gagner vont au 69, rue Catherine pour interroger Serge Fortier. Quand les sergents arrivent, ils cognent à la porte, et une petite fille ouvre.

— Allo, puis-je vous aider? demande la fille.

— Bonjour. Nous souhaiterions poser quelques questions à M. Fortier. Est-il là?

— Une minute.

Trente secondes après, la fillette revient en compagnie de Serge Fortier.

— Qu'est-ce que vous voulez? demande ce dernier.

— Vous poser quelques questions. Pour cela, il faudrait que vous nous accompagniez au poste, répond le sergent.

— OK! réplique Serge de façon nerveuse.

Dix minutes après, il arrive au poste pour l'interrogatoire. Il est de plus en plus nerveux et il a le front en sueur. Les sergents le conduisent à la salle des

interrogatoires.

— Où étiez-vous le soir du 3 mars? demande le sergent Gagner.

— Je crois que j'étais chez Casey's avec mes amis! répond Serge nerveusement.

— Et on peut savoir le nom de vos amis?

— Maxime Proulx, Jean Étier et Éric Proulx.

— Comment les connaissez-vous? demande le sergent Gagner

— Je travaille avec eux.

— As-tu un bon salaire? questionne le sergent Papineau.

— Assez bon.

— Aimes-tu travailler pour Mathieu? demande sergent Gagner

— Non! répond Serge d'un ton sérieux

— Est-ce que toi et Mathieu étiez amis?

— Pas vraiment, non, répond Serge

— OK, au revoir, dit le sergent Gagner.

— Au revoir, dit Serge d'un ton soulagé.

Le sergent Gagner frappe à la porte de M. Éric Proulx, mais personne ne répond. Il regarde la fenêtre et voit les rideaux bouger. Il frappe à nouveau à la porte et une petite fille âgée d'environ six ans lui ouvre.

— Oui? C'est quoi tu veux?

— Est-ce que monsieur est ici? demande le sergent Gagner.

— Oui, mais il dort sur le sofa.

— Est-ce que tu pourrais le réveiller maintenant ?

— Oui, je reviens dans une minute.

Éric Proulx arrive à la porte, tout étonné de voir le sergent Gagner. Le policier lui demande de venir au poste de police pour y être interrogé. Éric Proulx accepte. Ils se rendent au poste dans l'auto du sergent Gagner. En entrant, Éric Proulx commence à transpirer, car il est nerveux. Le sergent Gagner le conduit dans une salle où ils seront seuls et il commence à poser des questions.

— Que faisiez-vous le 3 mars, à huit heures du soir ?

— J'étais chez Casey's avec mes trois amis ?

— Savez-vous que votre patron est mort ?

— Non, dit Éric, inquiet.

— C'est pour ça que nous sommes ici, nous cherchons le coupable.

— Oh ! OK...

— Avez-vous des renseignements qu'on pourrait utiliser ?

— Non...

— D'accord. Sachez que vous êtes sur la liste des suspects et que vous devez rester à la disposition de la police.

— Je ne comprends pas pourquoi, répond Éric.

Ensuite, les policiers se rendent chez Jean et frappent à la porte. Jean leur ouvre. Il devient très nerveux lorsqu'il voit les policiers.

— Bonjour ! le saluent les policiers.

— Qu'est-ce qui vous amène ? demande Jean, l'air

ignorant.

— Nous souhaiterions vous poser quelques questions. Est-ce que vous étiez ami avec Mathieu Robillard?

— Non, nous n'avons jamais été amis et cela a empiré quand j'ai perdu une joute de golf contre lui.

— Est-ce que vous connaissez certains travailleurs de l'usine?

— Oui! Je connais des gars, répond Jean.

— La dernière fois où vous avez vu Mathieu, c'était quand?

— Il y a une semaine. Pourquoi me demandez-vous ça? Est-il arrivé quelque chose à Mathieu?

— Oui, il a été assassiné!

— Quoi?

— Il a été assassiné...

— Je suis désolé d'apprendre cette mauvaise nouvelle. J'espère que vous trouverez celui qui l'a assassiné, dit Jean.

— Merci de nous avoir reçus.

— Contactez-moi si vous avez du nouveau sur l'affaire.

Le 4 mars, les sergents Gagner et Papineau se rendent chez Jessica Malenfant, une dame qui aurait aimé être la patronne à l'usine de papier Tembec. Ils cognent à sa porte, Jessica leur ouvre et rougit en reconnaissant le sergent Gagner.

— Pouvons-nous entrer pour vous poser quelques questions? demande le sergent Gagner.

— Oui, répond Jessica. Voulez-vous un café? demande Jessica.

— Oui, répondent les deux sergents.

— Alors, vous êtes ici pourquoi?

— Mathieu Robillard a été assassiné. Étiez-vous amie avec Mathieu Robillard? demande le sergent Gagner.

— Non je ne l'aimais pas, rien de personnel vraiment, mais il a obtenu l'emploi que je convoitais...

— Avez-vous de l'information qui nous aiderait?

— Non, je n'ai pas trop de choses à dire.

— Est-ce que vous pensez obtenir l'emploi de Mathieu? demande le sergent Papineau.

— Je pense que oui, car il n'y a plus de patron à l'usine. Est-ce qu'on peut arrêter cet interrogatoire? demande Jessica. Il est plus de dix heures.

— D'accord. On a toute l'information dont on a besoin, dit le sergent Gagner. Alors au revoir, Mme Malenfant.

— Au revoir, dit Jessica.

Les sergents Gagner et Papineau vont au 15, rue St-Jaques pour auditionner Sylvie Robillard, la femme de Mathieu Robillard. Le sergent Papineau cogne à la porte et lorsqu'il la voit il réalise qu'elle vient de pleurer. Ce n'est pas surprenant, puisqu'elle vient tout juste de perdre son mari.

— Bonjour? Avez-vous trouvé qui a assassiné mon

époux?

— Non, je suis désolé, répond le sergent Papineau. Auriez-vous des informations qui pourraient nous être utiles?

— Peut-être, répond Sylvie. Voilà. Quand il était jeune, Mathieu a souvent subi des intimidations de la part de Serge, Maxime, Éric et Jean. Alors, bien plus tard, quand il s'est retrouvé patron de l'usine où les quatre gars travaillaient, il s'est vengé. Il les faisait travailler dur et les payait mal.

— C'est très intéressant. Auriez-vous autre chose à nous dire? demande le sergent Papineau.

— Non, je ne vois pas, répond Sylvie.

— Alors au revoir, dit le sergent.

— Au revoir. Donnez-moi des nouvelles aussitôt que vous en avez, dit Sylvie.

Les sergents Gagner et Papineau regagnent le poste de police.

De retour au poste, le sergent Papineau et le sergent Gagner analysent les informations recueillies lors des entrevues. Ils gardent en tête que Jean, Éric, Serge et Maxime ont intimidé Mathieu quand ils étaient adolescents et que, pour se venger, Mathieu les faisait travailler longtemps et pour peu d'argent. Cette vengeance pourrait bien être le mobile du crime. Mais il y a aussi Mme Malenfant, qui a de bonnes raisons de se débarrasser de Mathieu, pour prendre sa place à la tête de l'usine. Les policiers se retrouvent avec cinq suspects

et deux mobiles.

Ils se rendent chez Casey's pour vérifier si les quatre gars y étaient réellement lors de la soirée du crime. Les policiers montrent les photos de Jean, Éric Serge et Maxime aux employés. Tous disent qu'ils n'ont pas pu les voir, car le resto-bar était fermé ce soir-là.

Se sachant suspectés par la police, Jean Éthier, Maxime Proulx, Éric Proulx et Serge Fortier vont se cacher chez un ami de Serge, Vincent Cheff, qui a 20 ans.

Les policiers les cherchent partout dans la ville de Kapuskasing. Finalement, quand ils arrivent chez Vincent, ils lui demandent en montrant les portraits des suspects :

— Auriez-vous vu ces quatre individus qui habitent près d'ici ?

— Non, je suis désolé, répond le jeune homme.

— D'accord, mais avant de partir, pouvons-nous fouiller votre grande maison ?

— Au nom de quoi ? Vous n'avez pas de mandat de perquisition.

Les policiers, déçus, retournent à leur voiture. Ils savent que les quatre suspects se cachent sûrement chez leur ami Vincent. Le sergent Papineau reste à surveiller la maison tandis que le sergent Gagner s'empresse de chercher un mandat.

À son retour, les policiers cognent à la porte de Vincent avec le mandat. Mais comme il refuse à nouveau de les laisser entrer, ils défoncent la porte et

fouillent toute la maison. En arrivant dans le sous-sol, ils trouvent les quatre suspects en train de jouer au poker. Ils savaient qu'ils ne pouvaient plus se sauver et pouvaient seulement admettre qu'ils sont coupables.

— Oui, c'est nous qui avons tué Mathieu. Ce n'était pas notre idée. Jessica Malenfant a offert de nous payer 10 000 \$ chacun pour le tuer, admet Vincent.

Les policiers les menottent et les conduisent à la prison. Puis ils s'empressent d'aller chercher un mandat pour fouiller la maison de Madame Malenfant.

Après avoir cogné plusieurs fois à sa porte, ils réalisent qu'elle ne répond pas. Ils défoncent la porte et entrent. Ils aperçoivent que la porte arrière est ouverte.

— Elle s'est enfuie, pense tout haut le sergent Gagner.

Les deux policiers sortent par la porte arrière et aperçoivent Jessica qui coure dans la ruelle. Ils partent à sa poursuite et la rattrapent en peu de temps.

— Auriez-vous une bonne raison pour vous sauver, Mme Malenfant? demande le sergent Papineau.

— Je faisais mon jogging, réplique Jessica en reprenant son souffle.

— Pas besoin de raconter d'histoires, vous n'avez pas à nous mentir, Madame, vos copains nous ont dit que vous les avez payés pour tuer Monsieur Robillard.

Jessica s'écrase par terre et pleure à gros sanglots.

— J'ai toujours voulu son emploi. J'adore être patronne, surtout dans une petite entreprise.

Le sergent Papineau la menotte et les deux hommes

la conduisent au poste de police.

Serge Fortier, Maxime Proulx, Jean Étier, Éric Proulx et Jessica Malenfant sont condamnés chacun à vingt-cinq ans de prison. Vincent Cheff est emprisonné pour trois ans pour avoir caché les hommes.

Sylvie offre de grandes funérailles à son mari défunt.

Après trois ans, Vincent Cheff sort de prison, il va au collège pour avoir un meilleur emploi et rencontre sa blonde.

Sylvie Robillard meurt seule à cinquante-deux ans.

Jean Éthier meurt d'une crise cardiaque à cinquante-trois ans. Les autres meurent de la même chose à cinquante-six ans.

Vincent meurt à quatre-vingt-dix-neuf ans, une journée avant son centième anniversaire.

Un dérangement inattendu

*Groupe garçons, 7^e 2, classe de Mme Cristina Maneiro,
École secondaire catholique Pierre-Savard, Ottawa,
écrivain-mentor : Benoît Bouthillette*

À l'école, chaque jour était le même pour Henri.

— Henri! cria sa mère, viens manger ton déjeuner!

Après son casse-croûte, Henri était prêt pour partir à l'école, mais toujours avec le même air, déprimé et découragé. Deux garçons méchants haïssaient Henri, car il avait un problème émotionnel. Henri était très sensible et il se fâchait très facilement.

Par contre, il possédait deux forces exceptionnelles : les mathématiques et les sciences.

— Regarde, c'est Henri Pourri! dirent ses ennemis jurés, Tristan et Mike, à l'arrivée de Henri.

Les voyous le poussèrent à terre. Suivirent des éclats de rire.

— Arrêtez, laissez-moi! dit Henri en pleurant.

Et cela se passait ainsi chaque journée d'école, jusqu'à un certain jour.

Ce jour-là, une idée lui vint en tête : « Je prendrai ma revanche dans quelques années... »

Quelques années plus tard

C'est le 4 décembre, à Détroit, Michigan. Henri Bench n'est connu de personne. Il n'a pas d'argent, il travaille

dans un restaurant et il n'est pas payé très cher. Il a besoin de 120 000 \$ pour couvrir l'hypothèque de son condo. Au cours des dix dernières années, Henri Bench est devenu une des personnes les plus diaboliques. Il a eu l'idée de s'associer à un scientifique afin de construire une bombe très petite qui pourrait passer inaperçue dans presque tous les types de sécurité. La bombe, plus petite qu'un porte-documents, est faite d'une roche que l'on trouve au centre de la Terre et qui ne peut être détectée par des alarmes, lorsqu'on passe les contrôles de sécurité dans les édifices ou les aéroports.

La bombe provoque un étrange type d'implosion. Elle attire à elle tous les objets qui sont autour et les repousse à une très grande vitesse, ce qui crée l'explosion elle-même. Pourquoi Henri fait-il ça? Son but est de détruire les édifices d'ACC qui sont à New York, les deux plus gros édifices du monde, où Tristan et Mike y occupent des postes d'importance.

Le scientifique qui a conçu la bombe se nomme Antonio Polquivy. C'est un immigrant colombien. Henri désire dix bombes, mais elles coûtent cher. Antonio exige presque deux millions de dollars pour concevoir celles-ci, car c'est environ 1 800 000 \$ pour les matériaux, et comme il a travaillé très fort pendant six semaines, il veut 200 000 \$ supplémentaires pour ses honoraires. Henri est trop pauvre et ne pourrait même pas le payer 100 000 \$. Il forme donc le plan de tuer le scientifique.

En se dirigeant pour mener le premier essai de la bombe, Henri dit à Antonio :

— On devrait aller sur un haut édifice pour avoir une bonne vue.

Une fois arrivé sur le toit de l'édifice, Henri appuie sur le bouton pour amorcer une des dix bombes et il pousse Antonio dans le vide.

Le lendemain, Henri allume le téléviseur. Aux nouvelles, on annonce : « Un homme a sauté du haut d'un édifice, mais il n'est pas mort d'avoir sauté d'une grande hauteur, mais à cause des effets d'une étrange bombe. Les caméras de sécurité ont montré qu'un homme était à ses côtés au moment des événements. Cet homme a-t-il tenté de le convaincre de ne pas sauter ou l'a-t-il poussé ? On ne connaît pas encore tous les détails de cette histoire. »

Henri pense à son prochain plan.

Une semaine plus tard

Henri est prêt à faire le vrai test sur une population dans un parc. Il a très bien détaillé ce qu'il va faire. Arrivé au parc à cinq heures du matin, il cache une bombe et quitte les lieux vers 5 h 35. Dans le plan d'Henri, il est noté que la bombe doit exploser à 11 h. Celle-ci tue trois personnes et en blesse trois autres. LCNN, le canal de Nouvelles Nationales, fait un rapport sur cet incident afin de prévenir les gens. Ils mentionnent que cet incident est hors de l'ordinaire. Il implique une bombe. Un des journalistes annonce que cette bombe est très spécialisée. Selon les enquêteurs, celle-ci aurait attiré les gens vers elle pour ensuite les repousser avec

violence. De plus, cette bombe serait très silencieuse, les personnes qui vivent à proximité n'ont presque rien entendu.

Quelques semaines plus tard, le parc a été reconstruit. Les gens demeurent intrigués par cet événement et veulent en savoir plus, et surtout savoir pourquoi une personne a fait une chose aussi terrible. Après un certain temps, toutes les instances impliquées dans la situation ont presque cessé leur enquête, plusieurs des personnes ont déjà oublié l'incident et la vie reprend son cours.

Quelques semaines plus tard

Un jeune homme nommé Edward Samuel Pion, Marshall pour la NORAD (North American Aerospace Defense Command) est en train de regarder LCNN par hasard, lorsque le réseau souligne l'attentat du parc et commémore la mémoire des victimes. Devant le désarroi des familles, Edward Samuel décide de mener sa propre enquête. Habitant près de Washington, il conduit sa voiture durant de longues heures avant d'arriver au parc. Il y cherche des indices dans tous les recoins. Il descend dans le cratère de l'explosion où il trouve un fragment de page écrite à la main (qui n'était autre qu'une page du calepin de Henri Bench, tombé de sa poche alors qu'il quittait les lieux). La page est détremmée et E.S. Pion ne peut déchiffrer que quelques bribes sur celle-ci. Il peut seulement lire les mots suivants: Boeing 747, Michel-Air, Chicago-Paris, deuxième étage. Le Marshall enfouit la feuille dans un sac de plastique et le glisse

dans sa poche. Il appelle ses patrons à la NORAD pour les prévenir de son intention de mener enquête.

Quelques semaines plus tard

Henri Bench décide de faire sauter une autre bombe dans un avion, mais pas dans n'importe quel avion : un Boeing 747-400 à deux étages. Cependant, Henri ne veut pas commettre lui-même cet acte, ce n'est pas son plan original. Il trouve un jeune homme nommé Charles Dubois, qui va accomplir cette mission contre de l'argent. Sa tâche est d'amener l'engin explosif dans l'avion. Henri ne sait pas si les détecteurs des aéroports réussiront à détecter la bombe. Atteint d'un cancer, il ne reste à Dubois que peu de temps à vivre et il veut faire cela pour donner la somme convenue aux membres de sa famille.

Le jour dit, à l'aéroport Chicago O'Hare, Henri donne une de ses bombes à Charles Dubois. Quand celui-ci entre dans l'aéroport, il se rend au comptoir pour prendre possession de sa carte d'embarquement et déposer ses bagages. Ensuite, il traverse la sécurité pour aller dans le terminal. Quand il passe le détecteur de métal, celui-ci sonne. Alors, les douaniers invitent Charles à passer dans un Backscatter X-Ray, une machine qui voit sous les vêtements. Mais rien n'apparaît. Ils le laissent donc entrer dans l'aire d'attente. Il est 17 h 45 et son vol part dans 45 minutes.

Dubois entre dans le majestueux 747 et monte s'asseoir au deuxième étage de l'avion. Les pilotes annoncent

qu'ils sont prêts pour le décollage et que la tour leur a donné la permission de décoller. À 18 h 30, l'avion décolle. Charles a une seule directive : enclencher l'engin quand l'avion se trouvera au-dessus de la frontière américano-canadienne afin de faire peur aux deux pays.

À 19 h 30, une heure après le décollage, alors qu'ils sont au-dessus de la frontière, Charles se lève et crie :

— J'ai une bombe avec moi, faites vos dernières prières !

Il laisse ensuite entendre un rire épouvantable qui se mêle aux cris des passagers du deuxième étage. Les passagers du premier étage n'ont aucune idée de qui se passe, ils pensent encore qu'ils vont arriver à Paris dans quelques heures.

C'est alors qu'Edward Samuel Pion émerge dans l'allée et sort son pistolet à impulsion électrique. Le Marshall crie : « Taser Taser Taser », avant de tirer.

L'influx paralyse Charles et le fait tomber par terre alors qu'il crie

— Pour l'amour de Dieu, arrête !

Edward Samuel demande ensuite au pilote de faire un atterrissage d'urgence à l'aéroport international le plus près et le pilote décide alors d'atterrir à l'aéroport international Pierre-Elliott-Trudeau à Montréal, car l'aéroport d'Ottawa Macdonald-Cartier est trop occupé. Quelques minutes plus tard, un Lockheed Martin F-16C de la NORAD escorte l'avion. Aussitôt qu'ils atterrissent sur la piste, une équipe S.W.A.T. de la GRC entre dans le deuxième étage de l'avion et transporte M. Charles Dubois vers la prison de sécurité

militaire maximum la plus proche, afin qu'il soit ensuite transporté aux États-Unis pour être jugé par le système judiciaire américain.

Sur les ondes de LCNN: « ... Le vol de Chicago à destination de Paris a été interrompu hier soir vers 19 h 30. Une bombe non identifiée avait été introduite dans l'avion sans être détectée. Aucun passager n'a été blessé dans l'incident. Par contre, les autorités nous ont confirmé que la bombe qui était dans l'avion était du même type que celle qui a été utilisée dans le parc au mois de décembre. L'homme qui portait l'engin explosif a été identifié. Il s'agit d'un dénommé Charles Dubois. Cet homme sera interrogé dans les prochaines heures sur les motifs de son acte. »

La peau d'Henri Bench devient rougeâtre. La colère apparaît dans ses yeux. Il ressent l'humiliation d'avoir raté son plan.

Le jour suivant, LCNN retransmet des nouvelles de Dubois. Apparemment, il aurait refusé de parler au sujet de la bombe. Mais il a affirmé que le constructeur de la bombe était mort il y a quelques mois en commettant un suicide. La police en conclut qu'Antonio Polquivy a dû être tué par Dubois. Après un procès hyper médiatisé, la justice condamne Charles Dubois à perpétuité.

« En fait, peut-être que mon plan n'a pas fonctionné de la façon prévue, mais la ville va désormais penser que Dubois est le créateur du plan impliquant les bombes! » se dit Henri. Les mains dans les poches, il

sort se promener dans la rue. Il entre dans le restaurant le plus près de son appartement. Celui d'où il a été renvoyé, il y a quelques mois. Il s'assoit à une des tables. L'environnement est très bruyant, mais dans un des coins, c'était plus calme. Dans ce coin-là se trouvent deux hommes habillés en noir. Leur regard est plutôt étrange. Henri sent que quelque chose n'est pas normal.

— Puis-je vous servir quelque chose? demande la serveuse.

— Seulement un verre d'eau, merci, répond Henri.

Le temps que la serveuse apporte la commande, les deux hommes ont disparu. Henri est perplexe. Peut-être n'est-ce que son imagination? Soudain, la tête d'Henri lui tourne. Un sentiment du passé lui traverse l'esprit. Une image de l'école lui vient. Des rires moqueurs lui reviennent en mémoire. Tous ces enfants qui le regardent avec un air de « On ne veut pas de toi ici! » Un grand enfant tout bâti vient devant lui. Il le pousse par terre. Henri tombe sur la table et se cogne la tête sur un de coins. Henri réalise que ses pensées représentent son enfance à l'école. Le mauvais traitement et le rejet des autres. Tout ça, simplement à cause de son problème cérébral. En fait, Henri avait eu l'idée de ne pas mettre son plan final à exécution. Mais après tout ce qu'il a vécu, il doit se venger...

Henri va aux toilettes, où se trouvent les deux hommes. L'un d'eux est en train d'expliquer à l'autre :

— Cela fait maintenant deux mois que l'incident de l'avion est arrivé. Après avoir fouillé l'appartement

d'Antonio Polquivy, on a trouvé des papiers contenant de l'information sur la bombe. Le nom de l'acheteur a été arraché du contrat. Le chèque aussi a été déchiré. On assume par le nombre indiqué sur la commande que plus de huit bombes ont été vendues. Cela voudrait dire qu'il en reste encore six à trouver ou désamorcer. Connaissant Dubois, il ne donnera aucune information, mais puisqu'il est en prison, il ne pourra pas installer d'autres bombes, on est donc en sécurité. Demain je vais être interviewé pour donner les informations recueillies à ce sujet...

« Le temps est venu ! se dit Henri Bench pour lui-même. Il est temps de mettre mon plan à exécution. »

Le lendemain, à l'aube, sous un soleil rougeâtre et quelques nuages gris foncé, Henri se dit qu'aujourd'hui sera la journée idéale pour faire sauter l'édifice en poussière.

« Que dois-je emporter ? » se demande-t-il.

Il énumère les outils nécessaires : « J'ai besoin d'un passe-partout, d'un sac... »

Alors qu'il se prépare, Henri remarque une photo de lui et de ses deux parents dans un cadre sur une tablette. Sur la photo, il y a son père, avec une grosse barbe clairsemée, et quelques cheveux gris. Son père avait autour de la soixantaine. Sa mère, très belle, les cheveux brun foncé avec quelques mèches noires pour lui donner une apparence originale. Cette photo avait été prise deux ans avant la mort de ses parents dans un accident de voiture. Henri ressent de la frustration

envers tous ces souvenirs maintenant gâchés à cause de cet évènement accablant.

« Ça suffit ! » se crie-t-il à lui-même.

Il cherche à oublier la photo en la jetant par terre et se concentre sur son plan. Il réunit ses dernières affaires, quitte son appartement, se rend vers son auto, la démarre et part. Quinze minutes se sont écoulées, Henri aperçoit la tour ACC. Une fois stationné près de la tour, il observe une dernière fois le soleil brillant d'un jaune éclatant. Il sait ce qu'il lui reste à faire.

Il a attendu des années pour ce jour et c'est finalement le moment. Il peut à peine respirer tellement il est nerveux. Il a révisé son plan mille fois en préparant les bombes. Il va placer ses charges à un endroit stratégique, toutes sur le même étage pour s'assurer que l'édifice, et peut-être même plusieurs autres, autour, tombent comme prévu.

Après avoir détruit les systèmes de surveillance en leur injectant un virus, il lance son ordinateur dans les égouts pour qu'il soit indétectable plus tard. Dès sa sortie de l'ascenseur, il se dissimule dans un petit local en s'assurant de verrouiller la porte. Il peut à peine respirer dans la petite pièce avec toutes les charges explosives autour de lui. Vers 21 h, il commence à mettre les charges. La procédure est simple : couper le mur, mettre une charge et couvrir le mur. Même si la tâche est extrêmement facile, Henri est stressé, car les concierges sont toujours très près et chaque fois qu'il les entend, il doit s'arrêter au moins 5 minutes. Cela

lui prend presque 45 minutes de plus que prévu pour installer ses charges.

Au même moment...

Lors des interrogatoires, E.S. Pion a relevé les appels sur le téléphone de Charles Dubois et constaté que tous les messages reçus provenaient du 313-555-5555. L'indicatif régional de la ville de Detroit. Edward a aussi vu un texte disant « raser ACC », qui se trouve être le plus haut édifice à New York. Il a décidé d'enquêter, car il semble y avoir une relation entre la petite bombe au parc et celle de l'avion.

Il arrive à New York le 8 avril et prend immédiatement un taxi vers l'édifice d'ACC. Il commence immédiatement son enquête par les sous-sols et les fondations de l'édifice. Il ne lui faut que quelques minutes pour trouver Henri en train de placer les charges.

Dès qu'Henri voit le Marshall, il joue le tout pour le tout allume les charges. Tout l'édifice s'effondre dans un fracas d'enfer.

Edward Samuel Pion a vécu ses dernières heures. Il a consacré les derniers mois de sa vie à poursuivre un esprit maléfique. Il a réussi en partie à le déjouer. L'édifice ACC n'est plus, mais sans son sacrifice des milliers de gens auraient perdu la vie le lendemain.

Un jeu d'argent tout en vert

*Par les garçons de 7^e 4, classe de Mme Cristina Maneiro,
École secondaire catholique Pierre-Savard, Ottawa,
écrivain-mentor : Benoît Bouthillette*

Chapitre 1

Afghanistan, de nos jours

David se rend à la zone d'évacuation. Il voit l'hélicoptère au loin, cela lui donne la force de courir les derniers quarante mètres. L'herbe haute le ralentit, il n'a jamais aimé les champs. Il saute dans l'hélicoptère, lequel s'envole immédiatement.

Aussitôt, deux médecins s'occupent de lui enlever la balle dans sa jambe. David sent la pression. Il regarde les médecins : le premier a la tête baissée pendant que l'autre se sert du scalpel. David remarque que le médecin ressemble à son partenaire, Lucas, qui vient de mourir au combat. David revoit la scène et ressent de la tristesse à évoquer son collègue en train de mourir. Lucas qui lui a dit :

— Va sans moi, tu peux te sauver, tu n'as pas le choix...

États-Unis, aujourd'hui

Ex Navy-Seal, David revient de la guerre en Afghanistan. Il est très musclé, bien rasé, il a des tatouages de guerre, mesure 6 pieds et 4, a une cicatrice sur le front, est Étatsunien, vit à Miami et il a 30 ans. Il est allé au

collège militaire et a un frère qui s'appelle Brandon qui lui ressemble. Mais Brandon n'a pas de tatouages et pas de cicatrices, il est banquier. Il a un baccalauréat en commerce et économie. Ils sont en conflit, car David est allé à la guerre en Afghanistan et Brandon est resté derrière et a profité de la guerre pour prospérer.

Chapitre 2

À la banque, Brandon entre dans son bureau. Celui-ci est peint d'un brun luxuriant et est décoré de plusieurs statues et tableaux de valeur. Il décroche le téléphone et compose le numéro de ses parents. D'un air prétentieux, il annonce à sa mère que leur fils David a commis des crimes de guerre, et même des crimes contre l'humanité. Après une longue conversation exténuante, ses parents attristés décident de vendre leur maison et de déshériter David. Ils ressentent à ce moment l'incertitude et la peur. Avec un sourire arrogant, Brandon raccroche d'une façon très rude, laissant ainsi ses propres parents dans une situation misérablement désolante. Brandon est fier de son coup.

Quelques mois plus tard, David rencontre ses parents au supermarché du coin.

— Oh! David! s'exclame sa mère, la voix remplie d'émotion.

— Que faites-vous là? Je croyais que vous aviez quitté le pays et que vous m'aviez répudié! interroge David surpris et furieux.

— Nous avons beaucoup trop honte des crimes et des scandales que tu as commis!

— Mais... Je n'ai rien fait! Qui vous a raconté de tels mensonges?

— Ton frère, Brandon.

Oubliant ses parents, il se tourne et court à toute vitesse pour sortir du magasin. Déchaîné, il entre dans son appartement et rugit de toutes ses forces, espérant que le diable du plus profond des enfers l'entende. Sa chambre est remplie de bouteilles d'alcool. David les prend de sa main robuste et les casse de diverses façons. Il arrache les couvertures du lit et tambourine sur les fenêtres malpropres. Après ce vacarme, il finit par se coucher, mais n'arrive pas à s'endormir.

Au cours de cette nuit blanche, plusieurs idées noires lui viennent à l'esprit. Vers minuit, une atmosphère sinistre s'installe. David se lève pour aller à la salle de bain et le miroir reflète la lune majestueuse qui trône sur les secrets de la nuit. Il regarde son reflet, ses cernes noirs, ses yeux obscurs, ses lèvres déshydratées et il se met à pleurer. Il comprend que l'amour ne pourra jamais être remplacé par une pile d'argent, surtout pas tout l'amour qu'il éprouve pour ses parents. Dans sa tête, il se met à jouer une pièce musicale qui s'intitule Menuet, écrite par le grand compositeur Jean-Sébastien Bach. Sa mère jouait cette belle mélodie sur leur piano régulièrement. Un tendre souvenir d'enfance! Un réconfort total qui lui est, selon lui, apporté par la lune.

Mais une envie de vengeance lui vient soudain en tête.

Que faire? Brusquement, une autre idée lui vient. Elle émerge des rêves qu'il faisait depuis un certain temps.

Chapitre 3

David, sale et fatigué, est dans un état de haine et de frustration. Il veut se venger de son frère et a décidé de rencontrer un de ses collègues de l'armée, Anthony, lui aussi Ex-Navy Seal et spécialiste en haute surveillance électronique. Il lui demande de l'aider à se venger de son frère. Il explique qu'il veut voler tout l'argent de la banque que gère son frère. David et Anthony discutent. Anthony commence par demander :

— Quelle banque veux-tu pirater? Quelle est sa grandeur, et comment est sa sécurité?

— C'est La Banque des Amériques. Mon frère est directeur de cette Banque, lui qui est responsable de mon malheur et du malheur de mes parents. Maintenant c'est à son tour de payer!

— Bon alors, ça devrait être facile une fois rendu à l'intérieur. Le seul problème sera de rentrer et de sortir sans te faire attraper par les caméras.

David et Anthony décident qu'ils vont devoir se servir d'un programme qui pirate les caméras et faire un black-out total dans toute la banque. David a seulement une dernière chose à faire avant de mettre son plan de vengeance en marche, il doit trouver une manière de transférer tout l'argent que possède Brandon et celui qui se trouve à sa banque sur son compte personnel. David remercie Anthony, retourne chez lui et trouve un

programme qui lui permettra de faire tout le transfert des fonds.

David entreprend d'acheter un domicile loin de tout pour que, lorsqu'il volera la banque, personne ne puisse l'attraper. Il s'équipe aussi d'un ordinateur puissant capable de voler l'argent, car un bon ordinateur est nécessaire pour voler beaucoup d'argent. Il installe les logiciels dont il a besoin et prépare le disque dur sur lequel il va transférer l'argent. Il démarre tous les programmes.

Chapitre 4

C'est le milieu de la nuit, de dimanche à lundi. David se rend à la banque avec son ordinateur sophistiqué. Il sait qu'il n'a pas beaucoup de temps. Sur place, il trouve la boîte d'électricité. Il met des gants afin de ne pas laisser de traces. David maintenant se sent comme un espion. Il ouvre la boîte et coupe les fils du système avec un couteau. Puisque c'est à présent obscur dans la banque et que les caméras ne fonctionnent plus, il met ses lunettes de vision nocturne puis se dirige vers le bureau de Brandon. Rendu à mi-chemin, son nez commence à couler. David prend donc un mouchoir et se mouche. Quand il a fini de se moucher, il jette le mouchoir à la poubelle, mais il la manque. Il continue son chemin en se disant : « J'ai tellement hâte d'avoir ma revanche ».

Le lendemain matin, Brandon entre dans sa banque et voit beaucoup de policiers.

— Qu'est-il arrivé? demande Brandon d'un air nerveux.

Un des employés l'informe que tout l'argent de la banque a mystérieusement disparu. Brandon a l'air très en colère et exige que le voleur soit attrapé et mis en prison dès que possible. Le chef de la police s'approche et lui dit:

— Ce n'est pas du tout de votre faute, ce genre de chose arrive dans toutes les banques. Mais on peut vous assurer qu'on a l'agent le plus intelligent pour vous conseiller. Voici sa carte et son numéro. Passez-lui un appel de ma part.

Brandon décide d'appeler l'agent en question.

— Allo, répond l'agent d'un ton fâché.

— Est-ce que je parle à Monsieur Carlos Alessandro?

— Si! Que pasa?

— Je suis le président de la Banque des Amériques et nous nous sommes fait dévaliser. Nous avons besoin de votre aide.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, et qu'y a-t-il pour moi?

Brandon reste un moment confus

— Qu'est-ce que vous voulez dire?

— Quelle est ma récompense?

— Je suis prêt à vous donner une somme de 10 000 \$

— Tu ne penses pas que c'est peut-être un peu pas assez?

— 50 000 \$?

— C'est encore trop peu.

— 100 000 \$, mais c'est le plus haut que je peux aller.

— Parfait! Je serai là dans une heure. Je dois ramasser un de mes coéquipiers en chemin.

— D'accord! Faites vite!

Carlos arrive à la banque et il présente son technicien à Brandon.

— Suivez-moi! dit Brandon.

Brandon leur fait faire le tour de la banque et dix minutes plus tard Carlos commence son enquête.

— Où est votre coffre-fort? demande Carlos d'un air curieux.

— Le coffre n'a pas été volé. C'est le système informatique qui a été complètement pillé.

Quand Carlos entre dans le bureau où se situe l'ordinateur de Brandon, la première chose qu'il voit est une clé USB rouge encore attachée à l'ordinateur. À ce moment, Carlos commence à se demander si le voleur est vraiment intelligent. Carlos demande à son coéquipier Mike le technicien de l'aider.

Carlos commence par interroger les employés pour savoir si quelqu'un a vu la personne entrer dans la banque.

— Est-ce que vous avez vu quelque chose? demande Carlos.

— Oui j'ai vu quelqu'un entrer, sur une vidéo de surveillance, avant que l'électricité ne soit coupé, mais il portait un masque et était habillé en noir, répond un employé de sécurité.

Carlos va aussi questionner Brandon. Il veut savoir à

qui appartient la clé USB. Brandon reconnaît cette clé. C'est la sienne, elle a ses initiales sur le dessus et il se souvient l'avoir un jour donnée à son frère.

Quand le technicien de sécurité de la banque arrive, il voit immédiatement Carlos Alessandro, ex-agent du FBI, né en Argentine, le détective qu'il déteste le plus au monde. Le technicien n'aime pas l'Amérique du Sud. Il sort de ses pensées et ouvre la porte de la banque. Carlos s'approche et dit :

— Bonjour Martin, tu es en retard.

Le technicien de sécurité de la banque ne réplique pas et monte à pas brusques en haut des escaliers pour voir le système électronique de la banque, il essaie les caméras de sécurité en premier, mais tout est noir. Il entend Alessandro parler de la clé USB. La conversation est longue. Carlos marche en direction de Martin, et lui demande sur un ton prétentieux :

— C'est qui l'enquêteur ici !

Cela étonne Martin qui recule et renverse une poubelle. Un Kleenex tombe par terre et Carlos dit :

— Portez ce Kleenex au laboratoire ! Le ménage avait été fait, avant le passage du voleur ; ce mouchoir pourrait lui appartenir.

Chapitre 5

Tard ce soir-là, Carlos Alessandro revient, seul, à la banque. Quelques minutes après son entrée, il trouve un technicien, qui travaille encore sur les caméras. Il lui montre son insigne et lui demande où se trouve

l'ordinateur maître qui contenait tout l'argent. Le jeune technicien lui répond :

— 3^e étage, la salle 329.

Carlos Alessandro se précipite vers la salle trois cent vingt-neuf en riant pour lui-même, très content. À son arrivée dans la petite salle turquoise, le détective se dirige presque en courant vers le gros ordinateur argenté. Quelques secondes plus tard, il réalise qu'il ne possède pas le mot de passe pour entrer dans l'ordinateur. Après un long moment de déception, il décide d'appeler Brandon pour le lui demander.

— Bonjour, ici l'agent Alessandro. J'ai besoin du mot de passe pour pouvoir entrer dans le système de l'ordinateur maître, dit Carlos.

— Pourquoi? demande Brandon d'un ton soupçonneux.

— Je vais le fouiller pour essayer de retracer notre coupable, répond Carlos.

— D'accord, c'est « brandonrocks », sans majuscules ni espaces.

— J'y aurais pensé, dit Carlos d'une voix basse.

— Quoi? demande Brandon.

— Rien, merci du renseignement, termine l'ex-agent du FBI en raccrochant.

Carlos enregistre tous les codes de l'ordinateur, ainsi il pourra rentrer dedans plus tard, de chez lui. Il pense, pour lui-même : « J'ai hâte d'arriver à la maison... »

Pendant ce temps, dans un ancien entrepôt qu'il a converti en nouvelle demeure, là où personne ne peut

le trouver, David a un visage très confiant. Il prend son ordinateur portable pour transférer les 400 millions de la banque de Brandon vers son compte personnel dans un paradis fiscal. David va maintenant tenter d'assassiner son frère pour que sa vengeance soit totale. David est très heureux, car son plan est prêt.

Sortant de la banque, Carlos reçoit un appel :

— Monsieur Carlos Alessandro? Ici le chef de police. On a trouvé une image de la personne qui a peut-être touché au mouchoir.

— D'accord, j'arrive dans 20 minutes.

En arrivant au poste de police, Carlos entre et un policier le dirige vers la salle d'ordinateurs. Le policier responsable lui montre l'image de la personne qui a touché au mouchoir. En regardant à celle-ci, Carlos croit le reconnaître. Tout d'un coup, Carlos se souvient : il a vu ce visage sur une photo qui était sur le bureau du directeur de la banque. Cet homme doit être le frère du directeur de la banque.

Il remercie les policiers et leur demande s'ils peuvent envoyer l'information à son adresse courriel. Après s'être fait refuser cette demande, Carlos sent de la frustration monter en lui et il leur demande d'une voix dure :

— Et pourquoi pas?

Les policiers lui expliquent que l'information est totalement confidentielle et ils n'ont pas le droit de la transmettre. En entendant cette explication, la colère de Carlos diminue et il réplique :

— Ainsi soit-il.

Des recherches rapides dans les dossiers auxquels l'ex-agent du FBI a accès le mènent au dossier militaire de David. Ce dernier mentionne un ancien entrepôt où l'ex-Navy Seal entreposait ses armes. Un accès aux caméras satellites fournit à Carlos la preuve que des allées et venues ont eu lieu au cours des dernières heures sur le site abandonné.

« Bingo! », se dit l'enquêteur.

Chapitre 6

Carlos se rend au vieil entrepôt. Lorsqu'il arrive, il trouve David en train de se parler à lui-même. David se tourne, surpris de voir un intrus. Sans hésitation, David devient violent et frappe Carlos au visage. Carlos sort son pistolet en même temps que David. David, d'une voix violente et grave, demande :

— Pourquoi veux-tu m'arrêter?

— Ce n'est pas ton argent, répond Carlos, avec son accent.

— En volant l'argent de Brandon, je lui fais comprendre comment je me suis senti!

Carlos ne répond pas et voit une larme tombe des yeux de David qui poursuit :

— Ma vengeance va lui apprendre...

— C'est la mauvaise chose à faire! dit Carlos.

— Je pourrais te tuer, maintenant, et continuer ma vie, comme si de rien n'était... Mais je ne vais pas faire ça, car je ne suis pas comme ça, s'exclame David.

— Bon, c'est moi qui vais le faire... lui dit Carlos en tirant.

David s'écroule dans une marre de sang.

Quelques semaines plus tard, en Argentine

Carlos aperçoit les pistes d'atterrissage de l'aéroport de Buenos Aires. Fier de son accomplissement, il descend de son avion privé et se dirige vers le bar le plus près. Là, il commande une bière, paie avec un billet de cent dollars américains, puis dit au serveur :

— Vous pouvez garder le change !

Un psychopathe à Honolulu

*Par les filles de la 7^e A, classe de M. Camara Broulaye,
École Mgr-Bruyère, London, Écrivain-mentor: Henri
Laban*

Zach et Nicole

Nicole :

J'ai rencontré Zach à l'école élémentaire. Nous étions des amis inséparables. On avait treize ans quand sa famille a déménagé à Honolulu pour une raison d'ordre familiale. Je n'avais jamais eu un autre ami comme lui. J'avais la nostalgie de mes années passées au secondaire, mais surtout celle de mon ami Zach. C'était difficile de perdre un ami comme lui.

Après son départ, c'est surtout ma sœur Émilie qui m'a aidée à combler le vide laissé par l'absence de Zach. Quelques années plus tard, je suis allée à l'université de Sherbrooke au Québec. Après la remise de mon diplôme, j'ai commencé ma carrière comme travailleuse sociale après quoi j'ai reçu des offres d'emploi de divers employeurs qui voulaient mes services. J'étais particulièrement intéressée par l'un d'entre eux, notamment celui du Centre de psychologie d'Honolulu.

Une fois à Honolulu, j'ai acheté une petite maison proche de la plage. Chaque nuit, je faisais une promenade sur le sable avec ma chienne Kiah. Après quelques mois à Hawaii, pendant une marche quotidienne, j'ai

aperçu un homme qui faisait du jogging. Il me semblait étrangement familier. Plus il s'approchait de moi, plus son expression changeait. Il me regardait en souriant.

— Nicole? demanda-t-il, en courant vers moi.

C'était mon meilleur ami, Zach!

— Zach? Pourquoi es-tu ici?

— On a déménagé ici lorsque ma grand-mère était mourante. Quand elle est décédée, j'ai eu quelques... problèmes.

— Est-ce que tout va bien? ai-je demandé.

— Oui, tout va bien maintenant. Alors, toi, pourquoi es-tu ici?

— J'ai eu plusieurs options d'emploi et l'une d'elles était ici. Maintenant, je travaille au Centre de psychologie d'Honolulu.

— Mes félicitations, Nicole! Aimerais-tu prendre un café?

— Avec plaisir!

Après quelques heures de bavardage et de plaisanterie, nous avons échangé nos numéros de téléphone et je suis retournée à la maison dans l'espoir de reprendre notre amitié ou plus que cela...

Le temps a passé. Entre nous, tout est revenu comme avant. Enfin presque. Jusqu'à ce matin.

M'habillant et me préparant pour mon travail, à mi-chemin dans l'escalier, j'entends Zach préparer le déjeuner. Je lui donne un bisou et part avec un muffin. Arrivée au Centre de psychologie, je me prépare pour

une journée habituelle. Je dis bonjour à mes collègues, je parle à des clients et j'écris mes observations sur mon ordinateur.

À 16 h 30, je retourne à la maison, mais Zach n'est pas là. Sur la table dans la cuisine, il y a une note sur laquelle je lis :

Nicole,

Rencontre-moi à la plage ce soir à 18 h.

Ton amour, Zach

Je regarde la note et la relis plusieurs fois. À 18 heures, je marche vers la plage. Je vois Zach assis sur une couverture rouge avec un panier et des fleurs. Je cours vers lui, il me prend dans ses bras, puis nous nous sommes assis sur la couverture.

Zach ouvre le panier et me donne une assiette de filet mignon accompagné de patates et de légumes. Pour dessert, il y a un gâteau au chocolat. On parle et on mange. Vers le crépuscule, quand le soleil termine sa course dans le ciel, Zach se met à genou devant moi et me dit :

— Nicole, nous sommes des amis depuis l'enfance, maintenant, je veux être avec toi pour le reste de ma vie. Tu es mon amour. Nicole, veux-tu m'épouser ?

À ces mots, je me jette dans ses bras en criant : « Oui ! »

Le lendemain, j'appelle ma sœur pour lui annoncer la bonne nouvelle. Elle aussi avait déménagé à Honolulu pour un travail dans la police.

— Émilie, c'est moi, Nicole. J'ai une bonne nouvelle à t'apprendre ! Peux-tu me rencontrer ici vers 13h ?

— D'accord...

Deux heures plus tard, Émilie sonne à la porte. Lorsque je l'ouvre, je crie :

— On se marie!

— Quoi? demande Émilie

— Hier soir, Zach m'a demandé de l'épouser!

— Zach Doré? demande-t-elle?

— Oui! Pourquoi?

— Aucune raison, c'est seulement... (Émilie entre dans la maison et s'assoit sur le divan.) Sais-tu pourquoi Zach est resté à Honolulu, après le décès de sa grand-mère?

— Il avait juste quelques problèmes. Pourquoi?

Je commence à me demander pourquoi Émilie est si concernée.

— Tu devrais lui parler, juste pour être sûre. Pourquoi resterait-il ici sans raison?

— Je t'ai dit qu'il avait eu des problèmes, mais tout est correct maintenant. Pourquoi n'es-tu pas heureuse pour moi?

— Je voulais simplement te dire que peut-être que ce garçon n'est pas ce qu'il prétend être, me dit-elle.

Dans la soirée Zach retourne à la maison et découvre avec surprise, Émilie assise sur le divan.

— Où est Nicole?

— Elle est au magasin.

— Quand va-t-elle être de retour?

Elle ignore la question et dit :

— Je connais ton passé, Zach, et ce que tu as fait à Sandra, ton ancienne amoureuse...

— Je ne sais pas de quoi tu parles!

— Je parle de tes abus, des drogues, et des problèmes de colère.

— C'est du passé, j'ai changé!

— Tu dois quand même le dire à Nicole. Tu ne peux pas continuer ta relation sans dire la vérité.

— Elle ne doit pas savoir!

— Si tu ne le lui dis pas, je vais le faire, c'est ma sœur.

Une mauvaise surprise

Je n'avais pas parlé à ma sœur Émilie depuis plusieurs jours. Je décidai donc de lui rendre visite. À mon arrivée chez elle, la porte était débarrée et je suis entrée. Comme le sous-sol était le lieu de repos préféré de ma sœur, j'y suis descendu. Émilie était morte sur le plancher. Elle portait les traces de plusieurs coups de couteau au cou et à la poitrine. J'ai appelé le 911. La police est arrivée, a constaté le meurtre, m'a posé des questions et a pris des photos de la scène.

Aujourd'hui, la police vient chez nous Zach et moi. Les policiers nous interrogent séparément au sujet du meurtre. Il paraît qu'Émilie a reçu neuf coups à la poitrine et quatre au cou. Cependant, aucun couteau n'a été retrouvé sur les lieux. La police semble soupçonner Zach. J'ai l'impression qu'ils savaient quelque chose sur lui que je ne savais pas.

À la fin de la journée, Zach est conduit en prison pour être jugé plus tard.

Plus tard, lorsque quand j'assiste au procès, j'examine attentivement tous les témoins qui passent. Il me semble que ça dure une éternité quand soudainement le juge m'invite à la barre.

— Votre nom prénom et profession ?

— Nicole Leblanc, psychologue au Centre de psychologie d'Honolulu.

— Jurez-vous de dire la vérité, rien que la vérité et toute la vérité ?

— Oui, je le jure.

— Où étiez-vous le 22 septembre à 12 h 40 ?

— Le 22 septembre, j'étais au travail à ce moment-là.

— Quelle était votre relation avec Émilie Leblanc ?

— C'était ma sœur.

Le juge me remercie et me dirige vers mon siège.

Zach est ensuite appelé à la barre. Je suis dévastée pour la mort de ma sœur, mais je sais que Zach ne l'a pas tuée. Le juge regarde Zach attentivement et lui demande :

— Zach Doré, vous êtes suspect du meurtre d'Émilie Leblanc à cause de votre passé criminel, faux alibi et du fait que vous ayez un motif. Jurez-vous de dire la vérité rien que la vérité et toute la vérité ?

— Oui. Dit Zach.

Je peux sentir qu'il a peur. Je sais qu'Émilie ne voudrait pas cela. Elle n'aimait pas Zach, mais elle n'aurait

jamais voulu qu'il aille en prison pour un crime qu'il n'a pas commis. Mes pensées sont interrompues par le procureur.

— Zach Doré, où étiez-vous le 22 septembre?

— J'étais à la maison, je ne travaille pas les jeudis, répond Zach.

— Est-ce qu'il est vrai que vous aviez eu une conversation avec Émilie le soir précédent?

— Oui.

— Quel était le sujet de la conversation, Monsieur Doré?

— Elle me parlait de notre mariage Nicole et moi. Elle ne voulait pas qu'on se marie.

— Alors, vous l'avez tuée?

— Non! Je n'ai pas tué Émilie Leblanc.

— Zach, n'avez-vous pas un passé criminel?

Il me regarde. Je suis presque en larmes. Zach est juste un homme normal, pas un criminel!

— Oui... dit Zach.

— Et vous avez beaucoup de problèmes de colère? Et de drogues?

Zach reste là, sans rien dire. Le procureur continue:

— Votre voisine vous a vu quitter la maison à 12 h le 22 septembre et vous a vu retourner à 13 h 30. Cela semble suspicieux, n'est pas?

Zach se lève:

— Je ne l'ai pas tuée! hurle-t-il. Émilie et moi nous n'étions pas les meilleurs amis, mais je ne l'aurais jamais tuée!

Le juge lui ordonne de s'asseoir. Le procureur retourne vers son siège en souriant.

— J'ai fini mes questions, votre Honneur.

Le jury annonce qu'ils auront besoin de plus de temps, et le juge nous dit de revenir demain pour le verdict. Je retourne à la maison solitaire. Ce soir-là, je ne dors pas. J'ai peur de ce que le jury va décider.

Au matin, je me prépare pour la journée en tremblant.

Quand j'arrive, le jury est assis à l'avant de la salle. Un homme se met debout et commence à parler.

— Nous, le jury de la cour de Honolulu, Hawaii avons décidé à l'unanimité que Zach Doré est coupable du meurtre d'Émilie Leblanc.

Je suis en larmes. Les gardes prennent Zach par les bras et l'escortent à la porte. Il crie :

— Nicole ce n'est pas moi! J'ai été manipulé. Aide-moi!

Je me fige quelques secondes, puis je me pose plusieurs questions. Qui n'aimait pas Émilie ou Zach? Qui voudrait tuer Émilie? Qu'est-ce qu'Émilie a fait pour être tuée?

Je décide de retourner chez ma sœur. Dans la maison, je suis surprise que la chambre soit en désordre total, parce que normalement ma sœur était très organisée. Je regarde à travers des papiers sur le plancher et découvre que ma sœur faisait des recherches sur les antécédents criminels de quelqu'un. Mais plusieurs pages manquent,

impossible de savoir de qui il s'agit. Il y a aussi une photo, mais elle est trop déchirée pour savoir qui est dessus. Je l'emporte, et l'envoie dans un centre de restauration.

Six mois plus tard, après ma visite mensuelle à Zach, emprisonné au Centre de correction d'Honolulu, je demande à un policier de voir le casier judiciaire de Zach. Quand je lui dis que je suis sa fiancée, il me dit qu'il va faire une exception. Le dossier dont il me rapporte une copie précise que Zach a été arrêté cinq fois pour affaire de drogue et une fois pour avoir abusé d'une fille. Elle s'appelait Sandra. Elle avait eu une romance avec Zach et il avait abusé d'elle.

L'investigation

Je décide de rendre visite à Sandra, qui a accusé Zach de violence.

Je cogne à la porte et attends quelques seconds, avant qu'elle n'ouvre la porte.

Elle me regarde avec un sourire, mais les cicatrices sur son visage me disent la vérité.

Dans la maison, il y a un air étrange. Je sens quelque chose de mauvais.

— Assieds-toi, me dit Sandra. Veux-tu un café, des biscuits ?

— Oui avec plaisir.

Je m'assieds tout droit, en jouant avec ma bague de fiançailles. Sandra apporte le café et des biscuits à la fraise.

— Alors, de quoi voulais-tu me parler? Me demande-t-elle.

— Comme je t'ai dit, je sais que tu étais l'ex de mon fiancé. Il est en prison, car il a été accusé d'avoir tué ma sœur. On a découvert des cicatrices comme les tiennes sur son corps. Est-ce qu'il y a quelque chose que tu pourrais me dire à propos de votre passé Zach et toi?

— Oui, me répond-elle. Mais avant que je te raconte notre passé, tu dois me promettre de ne rien dire à personne, et surtout pas à Zach.

— C'est promis!

— Bien, quand Zach et moi étions des amis, on passait presque tout notre temps ensemble. Mais quand j'ai appris qu'il avait des problèmes de colère, je ne pouvais pas y croire. La colère c'est ce qui a causé tous ses problèmes. Chaque fois qu'on parlait de cela, il se fâchait. Une nuit, quand il est venu chez moi, il a pris un couteau et il m'a violentée. C'est pour ça que j'ai des cicatrices.

Je ne peux pas croire que mon fiancé, le gentil Zach, avait des problèmes de colère, pourquoi ne m'en a-t-il jamais parlé?

— Au revoir, Sandra, et merci pour ces indices.

Au moment où je pars de chez elle, elle ajoute :

— Ce n'est pas pour te faire peur, mais je crois sincèrement que c'est lui qui a tué ta sœur.

Quand je rentre à la maison, je me demande si je dois croire tout ce que Sandra m'a dit. Finalement, je décide que la seule chose à faire est de continuer à investiguer.

Le lendemain, je me réveille en pensant à Sandra. J'ai besoin de preuves pour sortir Zach de prison. Si quelqu'un connaît Zach, ce sont ses parents. Ils pourraient sûrement m'expliquer ses problèmes de colère.

J'arrive à leur maison en briques rouges. La mère de Zach m'invite à l'intérieur, toute contente de me voir. Elle me demande :

— Comment vas-tu ?

— C'est difficile, mais je vais m'en sortir. Une des ex-blondes de Zach me dit que c'est probablement Zach qui a tué ma sœur. Je refuse de le croire !

— Je sais que pendant un certain temps Zach a eu des problèmes de colère. Il était fâché envers tout le monde et il s'en est pris à Sandra. Mais les problèmes de colère de Zach sont derrière lui. On l'a amené chez un psychologue durant un bout de temps. Je suis certaine que ce n'est pas Zach qui a tué ta sœur.

Des preuves

Le lendemain, je retourne à l'endroit où ils font la restauration de photos en espérant enfin savoir qui était sur la photo. L'homme derrière le comptoir me sourit.

— Voici ta photo ! me dit-il. Tu es chanceuse que j'aie pu la réparer ! Il continue en me donnant un paquet couvert de papier brun.

Je cours à mon auto, j'enlève le papier de la photo. Je vois ma sœur, souriante comme toujours, main dans la main avec un homme. L'homme m'est familier. Puis, je

me souviens. C'est l'ancien chum d'Émilie, André!

Maintenant, tout prend du sens. André est allé en prison pour avoir menacé ma sœur. Il était tellement « en amour » avec Émilie qu'il ne pouvait accepter qu'elle le laisse tomber. Il l'avait menacée en lui disant : « Je te tuerai pour ce que tu as fait à mon cœur! Comment oses-tu le briser? »

Il est allé en prison, et à ce que je sais, il y est encore.

J'hésite quelques secondes, avant de démarrer pour me diriger vers la prison. Lorsque j'arrive là-bas, un garde me demande mes papiers.

— Qui veux-tu voir?

— André Gaston.

— Impossible, il est sorti depuis quelques mois.

Je la regarde, les yeux ronds. Cela signifie qu'il était hors de prison au moment où Émilie a été tuée! C'est lui qui l'a tuée, et non Zach, comme je le savais depuis toujours!

J'apporte mon témoignage à la police et ils font venir André au poste pour interrogatoire. Lorsqu' André arrive, il me regarde et plisse les yeux.

— Toi et ta sœur n'êtes que de maudits rats! Je suis content qu'Émilie soit morte! dit-il avec un ricanement méchant.

— Comment sais-tu qu'Émilie est morte? demande le policier.

— J'ai vu ça dans le journal.

— Pourtant, je vois dans ton dossier que tu ne sais pas lire?

— Ça devait être à la télé, on a vu son corps couvert de coups de couteau!

— Tiens! Curieux, puisqu'aucun détail n'a été publié... Une nouvelle enquête établit finalement qu'André est le meurtrier. Zach est immédiatement libéré!

Zach est enfin libre

— Je suis tellement content d'être de retour avec toi, Nicole! me dit Zach dans l'auto.

Arrivé à la maison, Zach se tourne vers moi et me dit :

— Nicole, je t'aime, mais je ne crois pas qu'on puisse vivre avec un secret dans notre relation. Peux-tu garder un secret?

— Bien sûr, Zach!

— C'est moi qui ai tué ta sœur.

Il me regarde d'un air triste.

Je suis tellement choquée que la seule chose que je puisse dire est :

— Pourquoi?

Il m'explique qu'Émilie connaissait un secret à son sujet.

— Elle a dit qu'elle allait te le dire alors, je devais faire quelque chose! Elle essayait de nous séparer, Nicole!

Voilà donc pourquoi Émilie m'avait dit que Zach n'était peut-être pas le garçon qu'il semblait être. Je suis tellement déçue par Zach que je commence à pleurer.

— Ma sœur m'aimait! Tu aurais pu simplement tout m'avouer! Je t'aurais encore aimé, Zach!

— Mais, Nicole! Elle me disait que j'étais un criminel

et qu'on ne devrait pas être ensemble! Je ne voulais pas de ça alors j'ai fait la seule chose qui semblait raisonnable...

— Raisonnable! Comment as-tu pu tuer ma sœur? Et qu'est-ce que tu as fait pour que ma sœur soit tellement inquiète?

— Je n'ai pas un bon passé! J'étais dans les drogues, j'agressais des personnes. J'avais aussi des problèmes de colère... Mais c'est terminé!

— Arrête! Je ne peux pas croire que tu aies fait tout cela! Quand on vivait à London, ensemble, tu étais tellement gentil et respectueux... pourquoi as-tu changé?

— La mort de ma grand-mère m'a beaucoup perturbé! Je le regarde bouche bée. Je sors mon téléphone cellulaire pour appeler le 911. Zach marche dans la cuisine et fouille dans le tiroir.

— Si tu as tué ma sœur, tu dois retourner en prison!
Il me regarde d'un air sombre.

— Si tu appelles la police, Nicole... Je ne veux pas retourner en prison, jamais...

Trop perturbée, je l'ignore, et continue l'appel sans croire qu'il pourrait me...

Zach quitte la maison en marchant dans la flaque de sang. Le mariage entre Zach et Nicole n'aura jamais lieu...

Vengeance

*Par les filles de 7^e, classe de Mme Krystal Murray, École
secondaire catholique de La Vérendrye, Thunder Bay,
écrivain-mentor : Philippe Porée-Kurrer*

Chapitre 1

Jeanine Samson, âgée de 17 ans, est la fille du politicien multimilliardaire Philippe Samson, aussi propriétaire d'une entreprise très connue. Elle est blonde et très jolie. Ses yeux sont de la couleur de la mer et sa peau est bronzée comme l'a été celle de sa mère, Marianne Samson, qui est décédée quand Jeanine avait 13 ans. Jeanine et son père n'ont jamais eu une très bonne relation.

Un jour, alors qu'elle se sent mélancolique en pensant à sa mère, la jeune héritière décide d'aller magasiner au centre commercial. Comme elle entre dans son magasin préféré, qui est aussi le plus dispendieux du centre commercial, « La boutique à Camille », elle aperçoit du coin de l'œil, une belle robe incrustée de diamants et ornée de perles. La robe la plus ravissante qu'elle n'ait jamais vue. Elle est rouge et blanche, des couleurs qui s'agentent très bien avec ses yeux. C'est le coup de foudre, elle doit l'essayer!

— Toi! lance-t-elle à une caissière, apporte-moi cette robe, immédiatement!

La caissière observe Jeanine alors qu'elle enlève la robe du cintre et la lui remet.

Jeanine lui explique qu'elle va prendre la robe, mais qu'elle veut ajouter quelques petits accessoires à 400 \$ chacun. Elle sort sa carte de débit et la remet à la caissière. Quand la caissière voit l'étiquette de la robe, elle soupire; elle souhaiterait avoir les moyens de se gâter ainsi.

— Mademoiselle, vos fonds sont insuffisants, je suis désolée.

Jeanine fouille dans sa bourse et trouve la carte de crédit empruntée à son père et la tend à la caissière, qui rêve.

— Hé! réveille-toi, je n'ai pas toute la journée! Je suis la fille de Philippe Samson, je mérite d'avoir le meilleur service!

— Euh, Philippe, propriétaire de l'établissement, le riche multimilliardaire?

— Bien oui! Qui d'autre s'appellerait Philippe Samson? s'exclame Jeanine d'un ton hautain.

En sortant du magasin, elle remarque que le corsage de la caissière est fabriqué de matériel démodé. Elle est dégoûtée!

— Tu sais que ton corsage est très démodé? Et tes cheveux... Beurk!

Jeanine sort du centre commercial, tête haute après avoir dépensé 26 563,28 \$.

Chapitre 2

En ouvrant la porte du somptueux manoir des Samson, Jeanine s'aperçoit que son père l'attend avec

un regard orageux.

— Jeanine, je dois te parler au sujet de tes dépenses.

— Mais papa, je n'ai presque rien acheté pendant la semaine...

— Sauf aujourd'hui, l'interrompt son père

— Mais c'est la nouvelle mode!

— Tes modes ne m'intéressent pas. Tu n'as aucun sens de responsabilité! Tu dois comprendre que l'argent ne pousse pas dans les arbres! J'ai reçu une facture de 26 563,28 \$ aujourd'hui! Sur MA carte de crédit! Tu dois arrêter de dépenser l'argent comme une... une...

Philippe respire un bon coup, puis continue plus doucement.

— Jeanine, ma chérie, je t'aime plus que tout au monde, mais je m'inquiète quant à ton avenir! J'ai donné une limite à tes dépenses et non seulement, l'as-tu ignorée, mais tu as utilisé ma carte.

— Toujours ces questions d'argent! Après la mort de maman, j'ai su que notre vie changerait, et finalement, ce n'est que toi qui as changé. Je ne peux plus te supporter, avec tes limites. Je pars et tu verras, dans quelques heures, après avoir pensé à tes erreurs, tu viendras me supplier de revenir. Je serai ta petite fille pour toujours, tu m'aimes trop pour me laisser partir.

Philippe soupire, estimant qu'elle sera de retour avant la fermeture des centres commerciaux.

De son côté, Jeanine monte les escaliers à grandes enjambées, fait ses valises, se maquille, et prend une poignée d'argent qui se trouve dans le portefeuille de

son père.

Notre jeune reine du drame s'aventure hors du quartier millionnaire de Rosedale. N'ayant aucune idée où aller, elle est bouleversée. Que vient-elle de faire?

Ça y est! N'étant pas accompagnée par son chauffeur, elle s'est déjà perdue. Elle aperçoit un de ces autobus qui semblent être le mode de transport pour les gens du commun. Elle décide d'y monter.

Le conducteur lui demande 3.00 \$ pour payer son billet.

Elle trouve un siège et s'assoit. Une jeune femme la complimente sur ses bijoux :

— Wow! Ce sont de belles perles!

— Je sais! Et as-tu vu tous les diamants sur ma sacoche?

— Non, puis-je y jeter un coup d'œil?

— Bien sûr! dit la jeune fille, flattée.

La femme prend la sacoche et l'examine. Mais quand vient le temps de débarquer de l'autobus, la demoiselle s'enfuit avec la sacoche.

— Au voleur! Au voleur, crie Jeanine. Attrapez cette femme!

Les passagers de l'autobus la regardent sans réagir. Jeanine soupire, elle ne va certainement pas courir en talons hauts après une voleuse!

Elle vérifie dans ses poches. Il ne lui reste que vingt dollars! Sans aucun autre choix en vue, elle aperçoit une employée qui entre dans un restaurant à service rapide, McFatal, et la suit. Jeanine commande un hambourgeois

et une grande salade verte, et elle s'assoit. Elle prend une bouchée, mais, avant même qu'elle ne réalise ce qui se passe, sa tête commence à tourner. Tout disparaît devant ses yeux. Jeanine regrette d'avoir quitté la maison, mais avant qu'elle ne puisse appeler à l'aide, tout devient de plus en plus obscur et sa vue s'éteint...

Chapitre 3

Jeanine reprend conscience en entendant une porte claquer. Elle se trouve dans une petite salle. Les murs qui ne sont ni roses ni mauves ne lui plaisent pas. La jeune héritière est attachée sur une chaise très inconfortable et elle se débat. Après plusieurs minutes, elle abandonne. Découragée, elle observe sa prison. Grâce à une fenêtre dont les côtés mesurent environ trente centimètres chacun, elle peut constater qu'elle se retrouve dans une salle brun foncé. Elle se souvient du repas qu'elle a pris au McFatal, du hambourgeois et de la vinaigrette qui avaient un goût étrange et acidulé. La vinaigrette semblait épaisse, il ne devait pas y avoir beaucoup d'espace entre les molécules...

Jeanine pose des questions à voix haute, espérant une réponse :

— Où suis-je? Qui est là? Répondez-moi, j'exige une réponse!

— Vraiment, t'es la fille de Philippe Samson? On ne le savait pas. Pourquoi tu ne nous l'avais pas dit avant, répond d'un ton très sarcastique une femme qui s'avance.

— Ha. Ha. Très drôle! dit Jeanine fâchée.

Après un moment, une seconde voix féminine se fait entendre :

— Oui, il faut répondre à Mlle Samson, la petite princesse. Tu sais, ce n'est pas tout le monde qui a la vie aussi facile qu'elle. Comme moi, par exemple. À cause de son père, j'ai tout perdu. Mon emploi, ma famille, ma sœur...

La première voix sanglote, puis continue, tremblante :

— Chloé, Chloé... Notre petite sœur morte dans l'explosion... Mais où M. Samson avait-il la tête? Je crois que notre vengeance fonctionnera cette fois-ci...

— Cette fois-ci? Mais qu'aviez-vous fait d'autre avant de me kidnapper, demande Jeanine.

Les deux femmes se consultent du regard.

— En fait, Princesse, c'est nous qui avons tué votre mère. Elle est enterrée dans un endroit secret...

— Ma mère! Vous avez tué ma mère!

— Bravo Jeanine! Très bonne en compréhension orale, dit la voix, sarcastique. Ton père a fait une vaste erreur contre la compagnie rivale de nos parents depuis plus de 17 ans! Bref, notre famille est morte dans une explosion causée par ton père.

Jeanine ne comprend plus. Elle ne croit pas que son père ait pu faire cela!

— Après l'explosion, je devais trouver un emploi. Et je me suis appliquée pour travailler pour ton père. Mais il m'a congédiée, de mon seul travail. Il m'a dit qu'il devait le faire puisqu'il avait des coupures budgétaires.

Un multimilliardaire ne pouvant plus me payer? Alors, puisque je n'ai plus de travail, j'ai décidé de me contenter d'une simple rançon. Tout simple, tu vois... Une rançon de dix millions de dollars, pour continuer ma vie sans souci, avec ma sœur.

La jeune fille tremble en entendant le ton de la voix d'une des meurtrières de sa mère.

— Qu'allez-vous me faire? demande-t-elle.

Les voix ne lui répondent plus. Jeanine commence à sangloter, elle n'a jamais eu aussi peur...

Chapitre 4

De l'autre côté de la ville de Toronto, dans le superbe manoir des Samson, Philippe accueille chez lui le réputé détective Robert Lalouvre.

— Philippe, demande celui-ci, pourriez-vous me nommer des personnes qui pourraient avoir une dent contre vous et votre famille.

— Étant un politicien et multimilliardaire, il y a presque toujours des personnes qui ne sont pas d'accord avec mes actes...

Étant un politicien, Samson fait aussi de très longs discours et le détective est à moitié endormi lorsqu'il reçoit enfin un bout d'information pertinente :

— Et récemment, j'ai congédié quelques employés de mon usine. Il y en avait une qui m'a toujours fait peur, toute mystérieuse et insensée... Elle ne voulait vraiment pas partir, mais je n'y pouvais rien. De toute façon...

— Combien représentent « quelques employés » ? demande le détective.

— Oh, juste 300 ou 400, répond M. Samson.

Robert Lalouvre croit que cette recherche va lui prendre beaucoup trop de temps ; il décide qu'il a reçu toute l'information dont il a besoin. Il s'excuse et se précipite hors de la maison avant que M. Samson ne puisse commencer un discours sur les composantes d'une agrafeuse ou quelque chose de tout aussi ennuyant.

Cela fait maintenant sept heures que Jeanine est emprisonnée dans une salle avec faible lumière, avec comme nourriture, un petit plat de poulet quasiment moisi avec sauce jaunâtre qui tache facilement, qu'elle se force à manger... Une de ses kidnappeuses entre et lui déclare :

— Je sors manger, suis moi !

Jeanine l'observe, vidée de toute résistance, puis suit la femme.

— Pendant que je serai partie, tu resteras ici, dans l'armoire. La femme l'attache et part.

Pendant ce temps, le détective essaie de trouver l'adresse où il doit faire une entrevue. En conduisant, il constate une ombre et ressent un choc. Aussitôt, le détective sort de son automobile. Il s'exclame :

— Oh non pas encore ! Je viens de frapper une dame, et je ne crois pas que ma mère va pouvoir me sortir du pétrin, cette fois...

La dame est étendue sur la gravelle comme une

crevette, elle gigote. Ses cheveux sont de la couleur d'une feuille morte et sa peau est pâle. Elle est sûrement inconsciente. Il remarque qu'elle est vêtue de perles comme celles que Philippe lui a décrites et qui appartiennent à Jeanine.

Chapitre 5

En fouillant dans les poches de la jeune femme pour y trouver son identité, Robert découvre aussi un porte-clés argenté. Il consigne l'évènement dans sa mémoire, et appelle une ambulance. Malheureusement, lorsque les ambulanciers arrivent avec la police, ils posent beaucoup trop de questions inutiles et lui font perdre son temps et sa patience.

— Je répète, elle est sortie de nulle part et a couru dans la rue!

Il y a plus d'une heure que M. Lalouvre est au commissariat lorsque M. Samson, furieux, entre dans la salle d'interrogatoire.

— Ai-je bien compris? Vous avez roulé sur une femme innocente?

— Je vais tout vous expliquer, dit le détective.

M. Lalouvre repense au hambourgeois qu'il s'imaginait manger, alors qu'il aurait dû avoir les yeux sur la route...

— Vous savez, dit-il, je suis persuadé que la jeune dame que j'ai frappée portait le collier de perles de Jeanine?

En moins d'une heure, sur l'intercession de

M. Samson, Robert Lalouvre est lavé de toutes accusations.

Après être sortis du commissariat, Robert et Philippe entrent dans la limousine de ce dernier et étudient la liste du personnel récemment renvoyé. M. Samson explique au détective qu'une personne que lui-même juge bizarre réside très près de leur emplacement actuel. Ils décident de s'y diriger.

M. Lalouvre arrive à destination et essaie d'ouvrir la porte de la maison, au 96 Flamants mauves, mais elle refuse de s'ouvrir. La porte est très maganée et il doit tourner la poignée le plus délicatement possible. Il prend un pas feutré pour ne pas être entendu.

Soudain, un cri sourd brise le silence. On dirait quelqu'un avec la bouche bandée. Il suit les gémissements et trouve une deuxième porte verrouillée. Alors, il choisit un de ses passes partout pour pouvoir débarrer celle-ci. Le silence pèse sur lui. Une horloge fait tic-tac, tic, tac. De l'eau coule d'un robinet, plic-ploc, plic-ploc. Il respire de plus en plus vite, son cœur bat à la fois dans son estomac et dans sa gorge. Smack! Le bruit de la porte, poussée par le vent le fait sursauter. Vroom! Une auto file à côté de la maison. Robert ouvre la porte pour découvrir une salle complètement vide. Aucune Jeanine en vue. En regardant autour de la salle, il constate une porte d'armoire ouverte à environ 40 degrés. Le détective intrigué s'y dirige. Les gémissements deviennent de plus en plus forts. Il jette un coup d'œil à l'intérieur et voit

Jeanine bâillonnée, attachée aux pieds et aux mains, entortillée, presque incapable de bouger.

Chapitre 6

Jeanine vivait un cauchemar. Ses yeux s'ajustent pour voir un homme dans la trentaine lui annoncer :

— Je suis le détective Lalouvre, ici pour te sauver et te libérer. Tu es bien Jeanine Samson ?

Jeanine hoche la tête tandis que le détective Lalouvre détache les cordes autour des chevilles de Jeanine et la débâillonne.

— Merci ! Oh comment vous remercier ! s'exclame Jeanine, se lançant au cou de cet étranger. J'ai eu tellement peur... Elles allaient me tuer, j'en étais certaine, et ma mère...

Les mots de la jeune fille s'étouffent en sanglots, puis elle voit un autre homme s'approcher de la porte...

— Papa ! souffle Jeanine en s'élançant vers lui.

Philippe, ne pouvant plus résister au suspense dans la voiture, est entré. Il imaginait le cadavre mutilé de Jeanine.

Robert regarde avec satisfaction la réunion des Samson, quand il entend la porte claquer.

— Ce n'était pas assez, de tuer une sœur, il fallait frapper l'autre avec une voiture, n'est-ce pas ? Demande une voix tremblante de rage.

— Je suis le détective Lalouvre et je vous arrête pour kidnapping d'enfant.

Philippe Samson, lui a un hoquet en reconnaissant

le visage qui sort de l'ombre.

Chapitre 7

Philippe reconnaît ce visage :

— Alex, c'est toi la responsable de tout ça, déclare Philippe. Mais pourquoi ?

Alex répond d'un ton furieux bien que son visage reste indéchiffrable.

— Oh, tu sais exactement pourquoi je l'ai fait ! Tu m'as congédiée, tu as tué ma famille et maintenant mon autre sœur est à l'hôpital à cause de cet idiot de détective, je crois que c'est assez !

M. Samson l'arrête.

— Je n'ai pas tué ta famille, dit-il d'un ton désespéré.

— Comment ma sœur Chloé serait morte alors ?

— Tu sais bien que c'est à cause d'un employé qui s'est endormi pendant son quart de travail, il a bougé des manettes en dormant. C'est lui qui a déclenché cette explosion.

— C'est un mensonge ! s'écrie Alex en tirant une arme de sa poche.

Philippe tire aussitôt sa fille plus près de lui.

— Ce n'est pas une façon de résoudre ce problème, dépose ton arme et on peut parler, dit Robert alors que Philippe respire de plus en plus vite.

— Ah non ! Ça n'a pas fonctionné avec Marianne, maintenant c'est ton tour !

Mais avant qu'elle ne puisse tirer, cinq policiers bien armés arrivent sur la scène.

— Dépose l'arme lentement et mets tes mains en l'air, ordonne le premier policier.

Tout à coup, Alex arrache Jeanine des bras de son père et déclare :

— Si tu m'approches, je tire.

Elle place le pistolet sur la tempe de Jeanine.

Philippe est choqué et tombe à ses genoux tandis que des larmes coulent sur ses joues.

— Papa! crie Jeanine.

— Je sais que tu es fâchée et triste de ce qui est arrivé à ta famille, mais tuer ma fille ne serait pas une solution!

Soudain, un chien policier saute sur Alex. Alex échappe son pistolet et les policiers se saisissent d'elle.

Jeanine, soulagée d'être avec son père, est affamée et tout ce dont elle parle, c'est des hambourgeois et des frites. Elle insiste pour aller manger! M. Lalouvre court vers son auto et fouille dans ses choses.

— Que cherches-tu? demande Jeanine curieuse.

M.Lalouvre répond :

— Mon téléphone.

— Pourquoi?

— Pour appeler mon fils Jacob, je veux qu'il nous joigne à McFatal.

12 ans plus tard...

Jeanine Lalouvre a maintenant 29 ans et est mariée au fils de monsieur Robert Lalouvre, Jacob Lalouvre, propriétaire du meilleur restaurant de hambourgeois en

Ontario. Mme Lalouvre a hérité de la fortune de son père. Mère de deux enfants, Marianne et Nathaniel, Jeanine comprend à présent pourquoi son père voulait qu'elle apprenne à être responsable. Chaque jour, elle doit voir à l'entretien du manoir, prendre soin de ses enfants, tout cela avec l'aide de seulement 50 domestiques!

Un jour, en se préparant pour aller au lit, elle ouvre une boîte marquée *MÉMOIRES*. Dans la boîte, elle retrouve sa première dent et une photo d'elle, de sa mère et de son père au parc. Jeanine regarde le dos de la photo pour voir la date, mais elle trouve ses perles recouvertes d'une note :

Chère Jeanine, j'ai récupéré ce collier qui appartenait à ta mère lorsque j'ai frappé la sœur d'Alex avec mon auto, je l'ai montré à ton père, il l'a mis dans cette boîte afin que tu puisses le porter à ton tour. De ton beau-père, Robert Lalouvre.

Jacob sort de la salle de bain et voit Jeanine qui a des larmes qui coulent sur ses joues.

Jeanine essuie aussitôt ses larmes pour cacher sa tristesse. Elle remet le collier dans la boîte puis elle s'endort. Elle a sa vie et sa famille, il y a des souvenirs qui doivent être mis de côté pour laisser toute la place au présent.

Évaluer les histoires

Tous les lecteurs des classes de 7^e année des écoles de langue française de l'Ontario sont invités à évaluer les histoires sur le site Web :

www.auteurs-en-herbe.org

La grille qui s'y trouve permet de donner une évaluation personnelle sur une échelle de 1 à 5 pour chaque histoire.

Si tu aimes énormément tu peux mettre 5, si tu n'aimes pas du tout, tu peux mettre 1 (considère quand même le travail et pas seulement le fait que ce soit ou non ton genre d'histoire).

Demande à ton enseignante ou à ton enseignant si tu ne sais pas comment faire.

Si tu n'as pas le temps de lire toutes les histoires, tu peux évaluer uniquement celles que tu auras lues, mais ne mets pas d'évaluation sur celles que tu n'aurais pas lues, ce serait injuste pour les auteurs.

Sur le site, sous la section « évaluer », il sera important de bien sélectionner la ville ou le village où se situe ton école et le nom de ton école elle-même, puis d'inscrire le nom exact de ton enseignante ou de ton enseignant, ainsi que ton nom et ton prénom dans les cases appropriées.

Attention! tu ne peux voter qu'une fois par histoire, dans le cas contraire le système s'en

rendrait compte et ton vote serait annulé.

Il sera possible de voter jusqu'au 1^{er} juin 2013, mais ce serait préférable de le faire avant.

N'oublie pas! tous les participants seront tirés au sort et le gagnant recevra un cadeau d'une valeur de plus de 100 \$. Le nom de ce gagnant sera affiché sur le site Web en juin 2013.

Donc, rendez-vous à :

www.auteurs-en-herbe.org

Fièremment imprimé au Canada sur du papier 100 % recyclé

Comparé à la moyenne de l'industrie pour du papier constitué de 100 % de fibres vierges, le papier recyclé utilisé pour l'impression de ces 66 histoires a permis d'épargner :

- 45 arbres (3 terrains de tennis)
- 166 575 L d'eau (476 jours de consommation)
- 2 523 kg de déchets (51 poubelles)
- 6 559 kg CO₂ (les émissions annuelles de 2 voitures)
- 74 GJ d'électricité (énergie dégagée par 20 ampoules de 80 W pendant un an)
- 19 kg NO_x (les émissions d'un camion pendant 60 jours)